

Histoire populaire de saint
Martin, évêque de Tours /
par MM. N. Cruchet et A.-H.
Juteau,...

Cruchet, Narcisse (Chanoine). Auteur du texte. Histoire populaire de saint Martin, évêque de Tours / par MM. N. Cruchet et A.-H. Juteau,.... 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

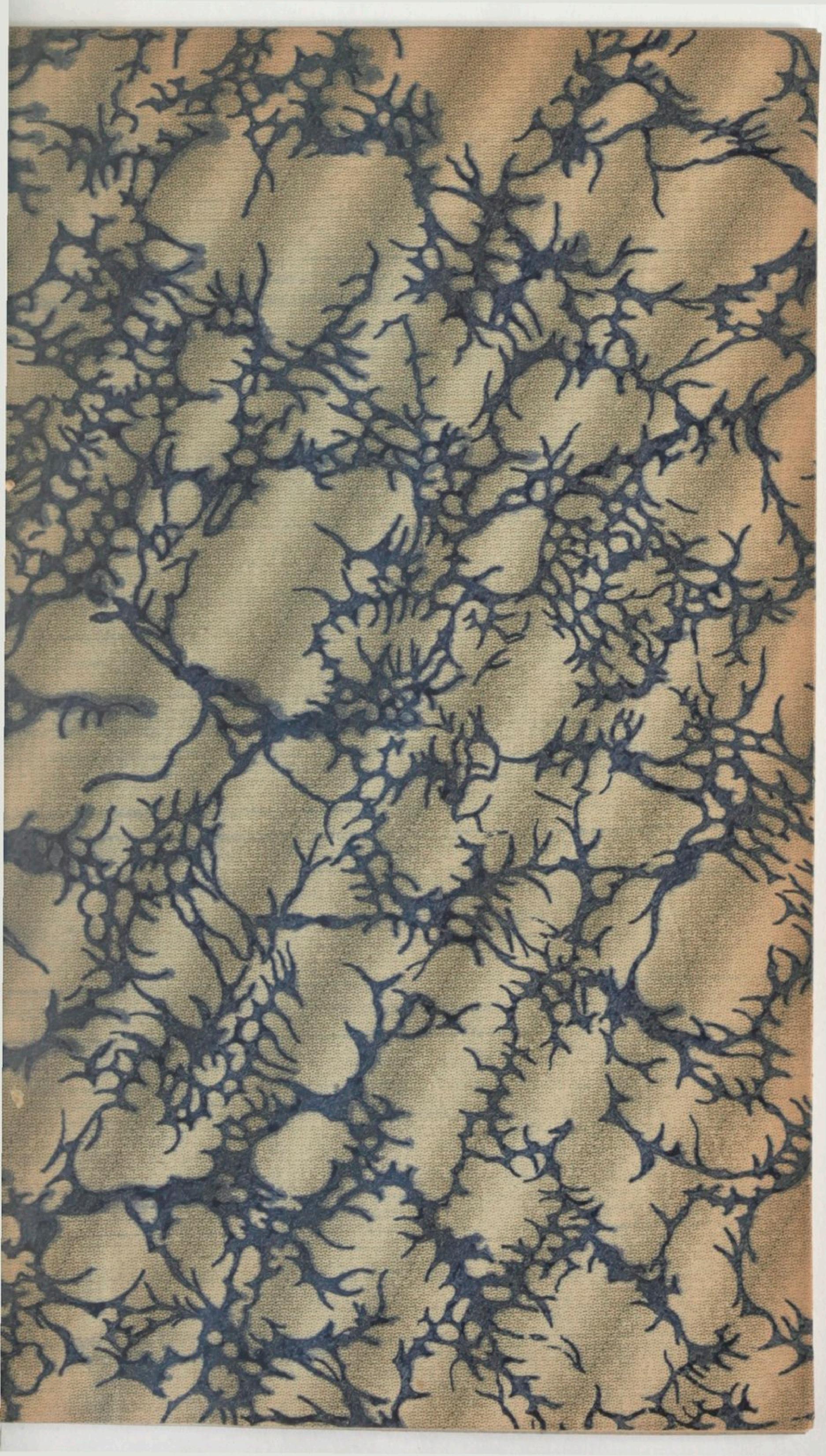
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

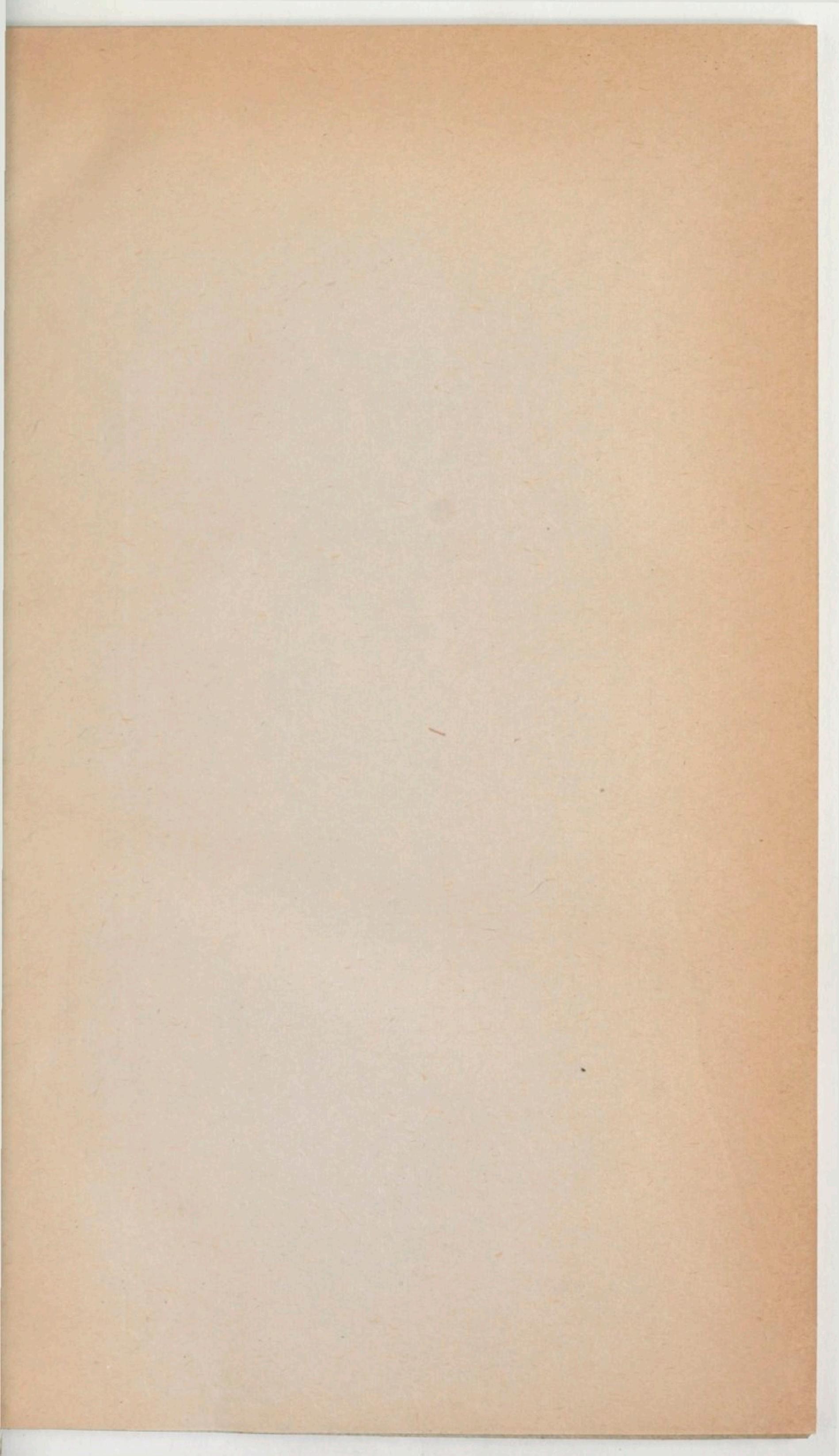
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

L^{27m}
355 1/8





STEMPFER-REL.



HISTOIRE POPULAIRE

DE

SAINT MARTIN

ÉVÊQUE DE TOURS

PAR

MM. N. CRUCHET ET A.-H. JUTEAU

PRÊTRES DU DIOCÈSE DE TOURS

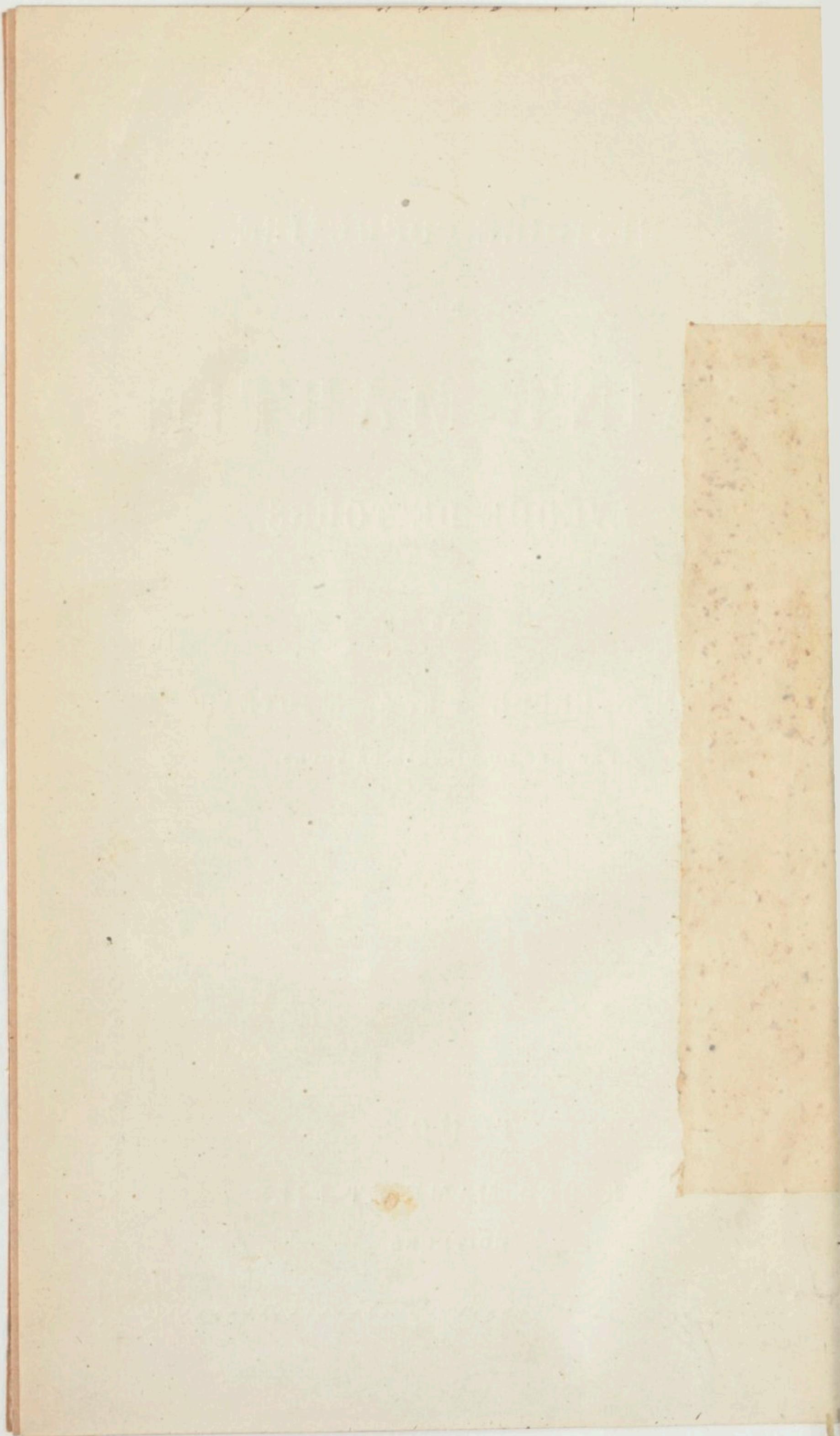
TOURS

ALFRED MAME ET FILS

ÉDITEURS

2169

L²⁷_n
35578



HISTOIRE POPULAIRE

DE SAINT MARTIN

*St 9
F. rouge
Stu en long*

2169

*Ln²⁷
35578*

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Saint Martin guérit un lépreux à la porte de Paris.



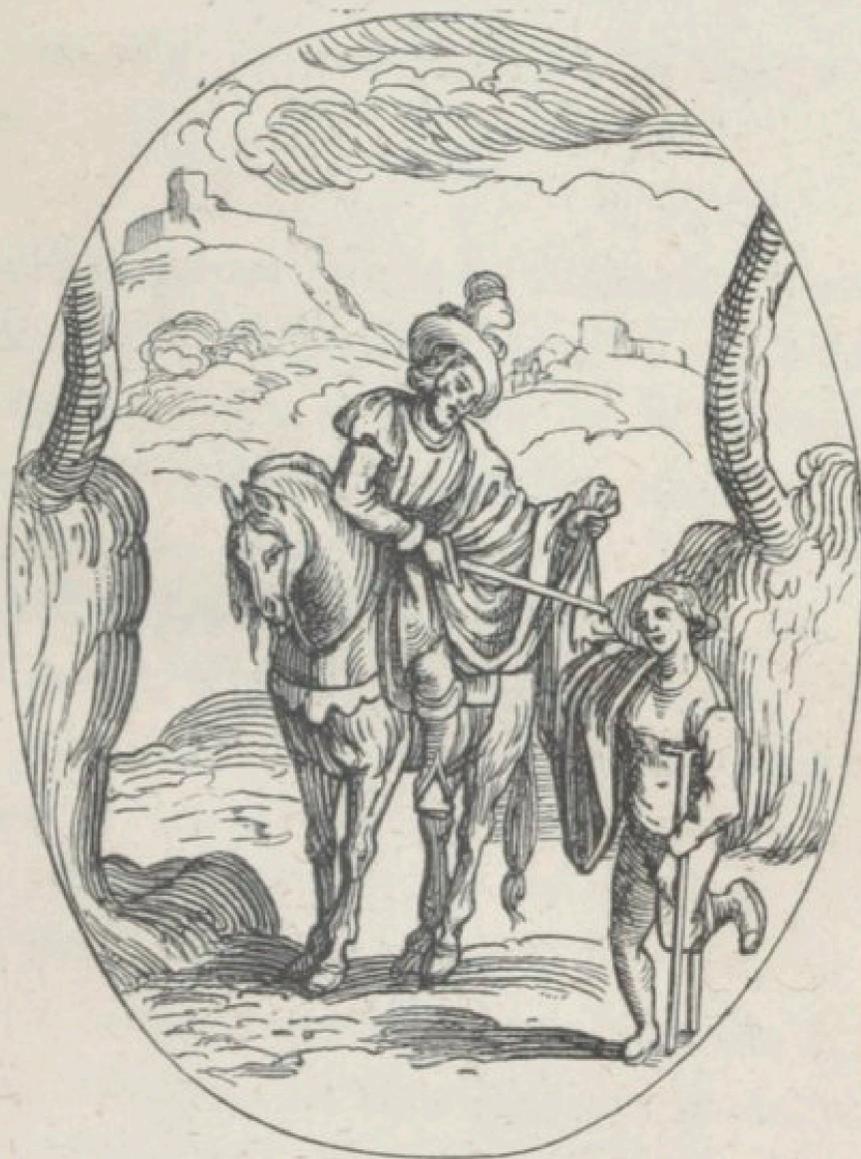
HISTOIRE POPULAIRE
DE
SAINT MARTIN

ÉVÊQUE DE TOURS

PAR

MM. N. CRUCHET ET A.-H. JUTEAU

PRÊTRES DU DIOCÈSE DE TOURS



6687

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXV

G (1902)

HISTOIRE POPULAIRE

20

PAR M. A. H. L.

DEUXIÈME PARTIE

DE LA



118

TOURNAI

AT L'IMPRIMERIE DE M. L. D.

M. DCCC. LXXII

HISTOIRE POPULAIRE

DE SAINT MARTIN

CHAPITRE I

NAISSANCE DE SAINT MARTIN

Le IV^e siècle marque, dans la suite des âges, une heure grave et solennelle : l'Église franchit cette étape difficile qui doit la mener, des cruautés de la persécution et de l'ombre des catacombes, à la pleine lumière de la liberté et au triomphe de ses institutions ; le vieux monde romain est prêt à s'abîmer sous le poids de ses propres ruines ; la France n'est pas encore, mais elle va naître. Cette date mémorable nous donne l'explication des œuvres et de la mission providentielle de saint Martin.

Après la résurrection du Sauveur, la prédication de l'Évangile par le ministère des apôtres et de leurs successeurs avait commencé, pour se continuer, sans interruption ni défaillance, en face de la persécution soulevée, dès les premiers jours, d'un bout de la terre à l'autre : en même temps que Lazare à Marseille, Pothin et Irénée à Lyon, Martial à Limoges et Gatien à Tours prêchaient la doctrine du Christ, des légions de martyrs mouraient pour la foi à Rome, à Alexandrie, à Smyrne, et, plus près de nous, à Paris et à Vienne, à Autun et à Arles. Mais cet âge héroïque allait prendre fin : les

bourreaux, dont les mains étaient lassées, reconnurent leur impuissance; jamais ni la violence ni la cruauté ne triomphent des consciences. Les fidèles eurent la liberté de servir Dieu; Constantin inscrivit sur ses étendards le monogramme du Christ, et fit asseoir avec lui la religion chrétienne sur le trône des Césars. Les églises s'ouvrirent de tous côtés; le sang des martyrs, qui avait coulé à flots sur la terre et l'avait fécondée, promit d'abondantes moissons. Néanmoins les fils dégénérés des anciens Romains, livrés si complètement aux égarements de l'esprit et à la corruption du cœur, hésitaient à entrer pleinement dans l'ordre des idées nouvelles : ils ne pouvaient comprendre, ils ne pouvaient se résoudre à pratiquer ces sublimes vertus de l'humilité, de la chasteté, du renoncement. Ils étaient peut-être disposés à abandonner leurs vieilles croyances sans trop de regret, mais ils n'étaient point décidés à abandonner leurs vices; ils eussent fait facilement le sacrifice de leurs dieux, mais ils gardaient leur amour du plaisir; ils changeaient sous l'empire des événements, mais ils n'étaient point convertis.

Dieu ménageait au monde un châtiment terrible : les barbares frappaient aux portes de l'empire; déjà même ils avaient entamé ses frontières. Accourus des lointaines régions du nord ou des plateaux de l'Asie centrale, ils allaient promener partout la ruine et la dévastation. Ils n'ignoraient point du reste qu'ils étaient les messagers de la colère céleste, et l'un de leurs chefs ne craignait pas de dire : « Je suis le fléau de Dieu. »

Que deviendrait l'Église au milieu de cet ébranlement universel? Un autre danger non moins redoutable la menaçait déjà. Soit restes du paganisme, soit tendance d'une philosophie qui n'avait jamais connu de bases certaines, les hérésies commencèrent à déchirer son sein maternel. Mais Dieu lui suscita des défenseurs intrépides; toujours féconde, après les martyrs elle enfanta les apologistes et les docteurs, de saints pontifes et de vaillants apôtres. Faut-il nommer ici les Anathase, les Basile et les Chry-

sostome, les Ambroise, les Augustin, les Hilaire de Poitiers, et avec eux le grand évêque de Tours, saint Martin ? Ces hommes illustres ont extirpé les derniers vestiges de l'idolâtrie et fortifié la foi ; ils l'ont faite assez résistante, assez profondément enracinée dans les âmes pour écraser l'hérésie, et n'avoir point à redouter le choc des barbares.

Non seulement l'Église ne périt pas, mais, restée seule debout dans ce grand cataclysme, elle fut l'instrument des desseins providentiels et des miséricordes de Dieu. Elle recueillit les débris sanglants de l'ancien monde, les réunit aux éléments nouveaux que les barbares apportaient avec eux, et donna ainsi naissance aux nations modernes. N'est-ce pas là notre histoire ? La nation des Francs ne cherchait dans les Gaules que des établissements à conquérir et de la gloire à gagner ; elle y rencontra la religion du Christ déjà établie, honorée, puissante. « Elle courba devant elle, dit M^{gr} Lavigerie, sa tête frémissante des ardeurs de la victoire, et parmi toutes les nations du monde elle eut la gloire de voir l'Église lui donner le baiser de paix et la nommer sa fille. »

Ce fut l'œuvre que prépara saint Martin. Placé entre l'ère des persécutions, qui n'avait permis aux premiers apôtres que d'ouvrir les voies, et l'invasion des barbares, qui menaçait de tout détruire, il fut le soldat de Dieu, *bellator Domini*, chargé de détruire entièrement le paganisme, d'établir solidement la foi dans ce grand pays qui est le nôtre, et de préluder ainsi à la formation de la nation française.

Martin n'était point cependant l'enfant des Gaules ; il naquit dans l'antique Pannonie, la Hongrie moderne. Terre héroïque, surnommée le berceau des Césars, elle avait déjà donné à l'empire Aurélien et Probus, Claude le Gothique et Constance Chlore, le père de Constantin ; plus tard elle devait être pendant de longs siècles le boulevard de la chrétienté.

Sur la rive droite du Danube, dans le comitat de Raab

ou de Győr, se trouve une haute montagne, célèbre dans tout le pays et appelée le *Mont-Sacré de Pannonie*. Les voyageurs affirment qu'on y jouit d'une admirable perspective : la vue s'étend jusqu'aux frontières de l'Autriche et embrasse jusqu'à douze provinces. Au sommet de cette montagne, où l'on retrouve des traces de fortifications romaines, s'élève un monastère dédié à saint Martin, dont il porte le nom. Il fut fondé par le duc Geysa et par son fils saint Étienne, premier roi de Hongrie. Non loin, dans la vallée, s'échappe une source d'eau vive appelée la *fontaine de Sabarie*, qui, se réunissant à plusieurs autres cours d'eau, forme la petite rivière de Pannosa. Sur la pente occidentale et à la base du Mont-Sacré s'étend la petite ville de Sentz-Martón, autrefois *Sabarie*. Cette petite ville, ou plutôt ce village, car on n'y compte guère que 1600 habitants, eut l'honneur de donner le jour à l'apôtre qui fut la gloire de la France.

Il vint au monde l'an 316 de l'ère chrétienne, la onzième année du règne de Constantin.

La légende s'est plu à entourer la naissance de saint Martin de circonstances fabuleuses ; on lui a prêté une généalogie dont les fastes feraient envie aux races les plus illustres. D'après l'histoire des Sept-Dormants, Florus, roi des Huns, au temps de Dioclétien et de Maximien, épousa une jeune princesse d'une rare beauté, Brichilde, fille de Chut, roi des Saxons ; il en eut trois fils, Florus, Hilgius, Amnar. L'aîné obtint à son tour la main de Constance, sœur de Julien l'Apostat, qui le rendit père de saint Martin. Proche parent des Césars, allié d'un autre côté aux rois d'Angleterre, l'apôtre des Gaules aurait certainement revêtu la pourpre et ceint la couronne royale de Hongrie, s'il n'eût tout quitté pour se faire moine.

« Assurément, dit un auteur moderne de la vie de saint Martin, M. Lecoy de la Marche, ces hommages naïfs sont incapables par eux-mêmes de rehausser les mérites du héros chrétien ; mais ils viennent ajouter au culte que lui rendaient nos pères je ne sais quel par-

fum d'enthousiasme et d'affection filiale ; ils ne grandissent pas le saint : ils grandissent le zèle pieux de ses fidèles. »

L'histoire et la critique n'ont point adopté ces brillantes fictions. Martin n'eut pas l'origine que le moyen âge avait imaginé de lui donner. Sa famille néanmoins, au témoignage de ses historiens, Sulpice Sévère et Sozomène, occupait un rang distingué dans la noblesse pannonienne. Son père avait de bonne heure embrassé la carrière des armes. A cette époque, les armées romaines se recrutaient plutôt dans les provinces éloignées, chez les barbares, qu'à Rome et dans l'Italie. La Pannonie en particulier avait le privilège de fournir ces redoutables corps de lanciers, *lancearii*, qui faisaient une des principales forces des troupes impériales. Race belliqueuse et remuante, comme leurs descendants, les Slaves d'autrefois se mettaient volontiers à la solde de César ou d'Auguste ; endurcis aux marches et à la fatigue, habitués aux privations, ils formaient des combattants plus solides que les Romains, amollis par la volupté.

Par son mérite et son courage, le père de Martin s'était élevé jusqu'au grade de tribun militaire. L'autorité du tribun était grande dans l'armée : il commandait la légion. Or on sait quelle puissance formidable était la légion romaine avant que Constantin en eût changé la magnifique organisation. « Cette réunion d'hommes de guerre, dit M. le duc de Broglie, prise dans tous les rangs de la société et renfermant toutes les espèces d'armes possibles, formait à elle seule comme une cité et une armée tout entières. Quand elle s'avavançait en bataille avec ses manipules d'hommes pesamment armés, se distinguant par leurs armes diverses, et correspondant aux différentes classes politiques établies par Servius Tullius ; quand elle déployait sur ses deux ailes une brillante cavalerie composée de toute la jeune noblesse ; quand les moins riches de la cité se pressaient sur ses derrières, vêtus et armés à la légère, la légion — avec ses officiers élus, sortant du Forum, et que le

serment militaire ne dégagait pas des devoirs civiques, — semblait la république entière marchant en campagne, entre des murailles de fer. Puis, quand elle s'arrêtait derrière les retranchements de ses admirables camps, la légion, au repos, prenait je ne sais quel air de stabilité et de puissance qui rappelait la ville éternelle dont elle était la gardienne et en même temps l'image. » Sous les empereurs, la constitution militaire de la légion avait ressenti, il est vrai, de graves atteintes ; néanmoins, au commencement du IV^e siècle, elle conservait encore un grand prestige dans l'armée.

A cette époque, presque toute la société romaine avait embrassé le christianisme ; on ne trouvait de païens que dans la classe commune, parmi les gens du peuple. Telle n'était point la Pannonie, contrée presque sauvage, éloignée du centre de l'unité ; la prédication de l'Évangile y avait fait peu de progrès.

Les parents de Martin en particulier étaient encore engagés dans les erreurs du paganisme.

Idolâtre et soldat, son père lui imposa le nom même du dieu de la guerre ; il l'appela *Martinus*, petit Mars. Martin devait être un guerrier, un combattant ; mais il n'était pas destiné à livrer bataille seulement contre les puissances de la terre, le ciel lui réservait des luttes plus sublimes, des victoires plus glorieuses.

Né au sein du paganisme, Martin semble avoir été prévenu de la grâce divine dès sa plus tendre enfance. Une lumière venue des régions célestes attirait ses regards, un charme inexplicable, un attrait mystérieux touchait son cœur, et il aimait, suivant une tradition toujours vivante dans le pays, à se retirer dans une grotte située au flanc de la montagne pour y invoquer le Dieu des chrétiens.

Ce n'étaient là encore que de vagues inspirations ; Dieu l'attendait sous le ciel plus doux de l'Italie.

Constantin avait vaincu Licinius dans les champs d'Andrinople, le 3 juillet 324. Dans la joie de son triomphe, il donna congé à un grand nombre de ses vétérans,

et leur attribua des terres en Italie. Le père de Martin, avec les Pannoniens, avait combattu sous ses étendards. Il est donc assez probable qu'il eut part aux récompenses accordées par l'empereur, et qu'à cette occasion il vint, accompagné de sa famille, s'établir à *Ticinum*, aujourd'hui Pavie. Peut-être aussi y fut-il amené par les exigences de son service militaire.

Transporté d'une contrée païenne et peu civilisée sur une terre arrosée du sang de tant de martyrs, vivant au milieu d'une atmosphère tout imprégnée de christianisme, témoin des pompes grandioses de la liturgie catholique, Martin sentit se développer ses premières aspirations. Cette lumière, qui déjà avait frappé ses yeux, lui apparut plus radieuse; cet ardent désir de mener une vie sainte, et, comme dit saint Paul, ce goût secret des vertus du siècle futur, pénétraient plus profondément en lui. Il écouta la voix qui lui parlait au cœur, il obéit aux sollicitations pressantes de la grâce; et, à dix ans, il fit éclater le premier trait de cette force d'âme qui, pendant le cours de sa longue existence, le rendit victorieux de tant d'obstacles. Malgré les influences contraires de sa famille, il courut un jour à l'église des chrétiens, et, avec ce regard inspiré qui cherche la vie éternelle, il conjura l'évêque de l'inscrire au nombre des catéchumènes.

On appelait ainsi ceux qu'on instruisait des vérités de la religion afin de les préparer au baptême. Ils étaient généralement divisés en trois classes : la première était celle des écoutants, *audientes*, qui étaient admis à entendre les instructions faites à l'église; ils pouvaient aussi écouter la lecture des saintes Écritures et les exhortations des évêques. On leur permettait également d'assister à cette partie de la messe qu'on appelait pour cela *Messe des catéchumènes* : elle commençait à l'Introït et finissait à l'Offertoire. La seconde était celle des priants, *orantes* ou *genusflectentes*, qui avaient le droit de rester plus longtemps dans l'église et de prier avec les fidèles; il recevaient prosternés la bénédiction de l'évêque. Quand on les trouvait

capables de recevoir le baptême, ils donnaient leurs noms pour y être admis. On les appelait alors compétiteurs, *competentes*. Lorsque leur demande était admise, on les appelait élus, *electi*; ils formaient la troisième classe des catéchumènes.

Saint Augustin appelle les catéchumènes les conscrits de Dieu, *tirones Dei*. Quel nom pouvait mieux convenir à saint Martin, le futur soldat de Jésus-Christ?

L'évêque de Pavie, saint Anastase, fut frappé de sa résolution et de son énergie; il le reçut d'abord au nombre des *auditeurs*; puis, charmé de sa piété, de son ardeur à s'instruire, il lui imposa les mains et marqua son front du signe de la croix.

Entré dans la seconde classe des catéchumènes, Martin ne franchit point alors le dernier degré qui le séparait du baptême. L'Église au IV^e siècle était encore obligée d'agir avec une grande circonspection quand il s'agissait de conférer le baptême à des enfants, parfaitement disposés d'ailleurs, mais appartenant à des familles païennes. Elle était à leur égard dans la même situation qu'aujourd'hui vis-à-vis des enfants de familles juives ou protestantes. L'empereur, bien que chrétien, n'avait pu changer la législation romaine, si antipathique à la nouvelle religion. D'ailleurs un certain nombre de fidèles, recommandables par leurs vertus, afin de conserver intact jusqu'à la fin la grâce du baptême, ne consentaient à le recevoir que dans la maturité de l'âge. Les Pères s'étaient élevés contre cet usage, mais n'avaient pu réussir à le déraciner.

Cependant Martin, étant devenu catéchumène, s'était donné tout entier au service de Dieu. Une nouvelle inspiration de la grâce éleva son âme à des pensées plus hautes. Il avait à peine douze ans, « et, dit Sulpice Sévère, il convoitait déjà la solitude. » Vivre avec Dieu seul, loin du monde et de ses préoccupations, lui paraissait la félicité suprême.

La faiblesse de son âge opposa à ses désirs une barrière insurmontable; mais son âme, toujours occupée de mo-

nastères et d'églises, conservait précieusement le germe d'une vocation qui formera l'un des côtés les plus saillants de cette grande existence.

CHAPITRE II

SAINT MARTIN SOLDAT DANS L'ARMÉE ROMAINE

Un édit de Constantin empêcha le pieux jeune homme de donner suite à ses projets. Les Sarmates, attaqués par les Goths, imploraient le secours de l'empereur, et ce prince se préparait à la guerre. Or, d'après les lois de l'empire, les fils de vétérans étaient obligés au service militaire dès qu'ils avaient atteint l'âge de dix-huit ou vingt ans ; autrement ils étaient astreints au service de la curie, charge onéreuse à laquelle chacun cherchait avec empressement à se dérober. En l'année 332, Constantin, voulant combler les vides qu'allait faire dans son armée l'expédition contre les Goths, et renouvelant les ordonnances de ses prédécesseurs, prescrivit d'enrôler tous les fils de vétérans à partir de seize ans. Martin était à peine dans les conditions requises par la loi. Il n'avait pas encore tout à fait atteint cet âge ; il n'avait d'ailleurs aucun goût pour l'état militaire. Mais aux yeux de son père la profession des armes était supérieure à toutes les carrières. Le vieux soldat voyait avec chagrin les dispositions de son fils pour la vie religieuse ; il fut ravi de trouver une occasion de s'opposer aux desseins de Martin et de donner cours à ses propres idées. La crainte des peines édictées contre les vétérans qui ne présentaient pas leurs fils à la milice fut probablement aussi un des motifs de sa

détermination. Sans le savoir, il secondait les intentions de la Providence : Martin, destiné à être le soldat du Christ, devait faire son noviciat dans les camps, et se préparer, en servant son prince, aux combats qu'il aurait à livrer pour son Dieu.

Sans tenir compte de ses répugnances, son père le dénonça lui-même aux officiers chargés du recrutement. Martin, paraît-il, opposa quelque résistance ; — la légalité de la mesure prise à son égard lui semblait peut-être peu justifiée ; — mais il fut saisi et chargé de chaînes. Ces violences n'étaient pas rares envers les jeunes gens qui auraient été tentés de prendre la fuite pour échapper au service militaire. Enrôlé malgré lui, Martin accepta courageusement ses nouveaux devoirs. Il nous montrera bientôt que son âme était supérieure aux vicissitudes et aux contradictions qui abattent les esprits vulgaires.

Il ne fut pas tout d'abord incorporé parmi les combattants. Les fils de vétérans avaient droit à la solde en entrant dans l'armée ; on les exemptait des épreuves imposées aux recrues ordinaires ; mais quand ils n'avaient pas l'âge requis pour porter les armes, ils étaient rangés parmi les *juniores*, sorte d'engagés volontaires qui suivaient les troupes en attendant qu'ils fussent capables de combattre, ou bien parmi les *scolares*, aspirants que l'on préparait au métier militaire dans les écoles attachées à la garde impériale et aux légions palatines. Le Code théodosien fait plusieurs fois mention de ces écoles : elles étaient au nombre de sept, placées, les unes sous les ordres du maître des offices, *magister officiorum*, les autres sous le commandement du maître des soldats, *magister militum*. Martin entra comme *scolaris* dans les écoles de cavalerie de la garde impériale. Sulpice Sévère nous en donne l'assurance formelle. Cette espèce de noviciat militaire dura environ trois années, et, à l'âge de dix-neuf ans, d'après une autre disposition de la loi romaine, il fut incorporé dans la milice.

On lui fit alors prêter le serment militaire. Ce serment

renfermait deux obligations : l'une d'exécuter les ordres de l'empereur et de se conduire vaillamment en toute rencontre ; l'autre de ne quitter les armes qu'après avoir accompli le temps prescrit par la loi. Ce temps était d'abord de vingt-quatre ans ; Constantin le réduisit à quinze. Le soldat jurait par le salut et le nom de l'empereur : dès lors il appartenait tout à fait à l'armée, la république pouvait compter sur son dévouement.

Le commandant, après avoir reçu le serment du nouveau soldat, lui donnait la ceinture et le revêtait d'une tunique descendant jusqu'aux genoux ; puis il lui jetait sur les épaules la chlamyde, manteau de laine blanche, s'attachant sur l'épaule droite par une fibule en forme d'arbalète, et relevée sur le bras gauche. La ceinture et la chlamyde étaient les insignes du service militaire, et on n'en pouvait être privé sans déshonneur.

Martin ne fit point partie de l'expédition contre les Goths : une seule bataille avait suffi à Constantin pour vaincre ces barbares et les disperser. On l'incorpora dans une des légions chargées de protéger le nord de la Gaule. Jusque-là ces légions avaient été échelonnées le long des frontières, sur les bords du Rhin. La ligne de défense était très étendue, et par conséquent trop faible pour résister efficacement aux attaques incessantes des tribus germanes. Il arrivait aussi souvent que les soldats, isolés et peu nombreux, favorisaient les incursions des barbares et faisaient cause commune avec eux. Constantin changea ces dispositions. Il rappela les troupes de la frontière, et les cantonna dans un certain nombre de villes peu éloignées du territoire ennemi : les soldats étaient ainsi plus rapprochés, et les défections devenaient moins fréquentes. Cette tactique offrait encore un immense avantage : le général pouvait concentrer facilement son armée en un seul corps, et se porter rapidement aux points les plus menacés. L'empereur renforça, en outre, les garnisons gauloises avec les légions palatines, jusqu'alors préposées uniquement à protéger la personne du souverain. Un détachement de la garde

impériale, composé spécialement des lanciers de Pannonie, et placé sous le commandement du maître de la cavalerie, vint s'établir au nord de la Gaule. Martin, très probablement, faisait partie de ce corps d'élite, recruté dans sa patrie. Toujours est-il que nous le retrouvons à Amiens, une des forteresses occupées par les troupes romaines. Sulpice-Sévère, en effet, place aux portes de cette cité le seul trait qu'il nous rapporte de cette période de sa vie. D'un autre côté, comme l'a constaté M. Lecoy de la Marche, la tradition populaire a conservé le souvenir de sa présence aux environs d'Amiens et de Reims. Certaines localités, le village de Fourcamont en particulier, prétendent même avoir été autrefois le siège d'un camp, *statio militum*, que le jeune cavalier serait venu visiter pendant son séjour à Amiens.

Fils de vétérans, Martin ne pouvait entrer dans l'armée comme simple soldat. D'après les règlements militaires de l'époque, il avait droit au grade de *circitor* ou *circuitor*. Le *circitor* était chargé de faire les rondes de nuit et de veiller au maintien de la discipline. Il recevait double paye et double ration; car il pouvait avoir deux chevaux, ou bien un seul cheval et un serviteur. Ces serviteurs, ou soldats d'ordonnance (*calones*), combattaient à côté de leurs maîtres; ils portaient les pieux, les bagages, les effets de campement. Certains officiers en avaient plusieurs à leur service. Martin se contenta d'un seul. La légende l'appelle Démétrius, et on raconte que plus tard il suivit son maître dans sa retraite et fut mis par lui à la tête de la paroisse de Fontaine-Saint-Martin, dans la Sarthe. Loin de se prévaloir de son autorité, Martin le traitait comme son égal; ne lui avait-on pas enseigné qu'il n'y avait plus de libres ni d'esclaves, mais seulement des frères en Jésus-Christ? Il lui rendait à tour de rôle les services qu'il recevait de lui; son humilité allait jusqu'à lui retirer ses chaussures et à les nettoyer. Tous deux mangeaient ensemble; mais c'était le maître qui, le plus ordinairement, servait le modeste repas.

La profession des armes est certainement une noble carrière; tous les peuples ont avec raison glorifié l'homme appelé à répandre son sang pour soutenir l'honneur du pays et assurer la défense du foyer. Le soldat possède une générosité, un désintéressement, une franchise que l'on rencontre rarement ailleurs. L'énergie et la force d'âme s'allient volontiers chez lui à la douceur et à la bienveillance; terrible sur le champ de bataille, il est secourable après la victoire. Obligé de s'exposer à la mort, il fait avec une simplicité héroïque le sacrifice de sa vie. Ces brillantes qualités malheureusement sont souvent ternies par de regrettables excès : la vie des camps conduit aisément à la licence, et le soldat se laisse vite aller à l'intempérance et au désordre. Martin sut se préserver de ces vices trop communs parmi les gens de guerre. « Il est inutile, dit Sulpice Sévère, de faire l'éloge de sa sobriété : sa vie était plutôt celle d'un moine que celle d'un soldat. A l'égard de ses compagnons d'armes, il témoignait une bonté, une affabilité sans égales; sa patience, sa modestie n'avaient point d'exemple dans la nature humaine. Témoins de cette vertu sans ostentation comme sans faiblesse, ses compagnons avaient fini par lui vouer un affectueux respect. »

Martin n'avait point encore été régénéré dans les eaux du baptême, et il accomplissait toutes les œuvres recommandées par le divin Maître : il aimait à consoler la souffrance, à soulager la misère. Sa plus douce jouissance était de secourir les pauvres et de vêtir ceux qui étaient nus. Il ne gardait de sa solde que l'argent absolument nécessaire pour acheter sa nourriture de chaque jour. Déjà strict observateur des conseils évangéliques, il ne songeait pas au lendemain.

A cette époque de sa vie se rattache ce trait si simple et si grand, qui lui a valu les applaudissements du ciel et de la terre. C'était un jour d'hiver, et le froid était si âpre que plusieurs en mouraient. Aux portes de la ville d'Amiens se tenait un pauvre à demi nu, qui implorait d'une voix plaintive la charité des passants. Tous conti-

nuaient leur route sans l'écouter. Martin, déjà plein de l'esprit de Dieu, se disait en lui-même : « Nul ne songe à cet infortuné ; le Seigneur me commande donc de le secourir. » Mais il avait déjà donné tout ce qu'il possédait, et il ne lui restait plus que sa chlamyde et ses armes. Alors, sans hésiter, il tire son épée, coupe en deux sa chlamyde, en donne une moitié au pauvre et rejette l'autre sur ses épaules. Il y eut des soldats qui sourirent en voyant Martin sur son cheval avec une moitié de manteau ; d'autres, meilleurs que les premiers, rougissaient de n'avoir rien fait pour le mendiant, alors qu'ils eussent pu aisément le secourir sans se dépouiller de leurs vêtements.

La nuit suivante, Martin, s'étant endormi, vit en songe le Christ couvert de cette moitié de chlamyde ; en même temps il entendit une voix qui lui disait : « Regarde attentivement ton Seigneur, et reconnais le manteau que tu as donné au pauvre. Puis le Christ, se tournant vers la multitude des anges qui l'entouraient, leur dit : « Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a couvert de ce vêtement. » Le Seigneur, ajoute l'historien, se rappelait la parole qu'il avait autrefois adressée à ses apôtres : « Tout ce que vous aurez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'aurez fait. » Il reconnaissait avoir été revêtu dans la personne du pauvre.

Rien n'effaça jamais de la mémoire des peuples l'acte sublime de ce soldat, qui, d'un seul bond, s'élève à l'héroïsme de la charité. Pour en perpétuer le souvenir, on bâtit un oratoire sur le lieu même de la scène ; de saintes filles y formèrent une communauté, qui devint ensuite une abbaye célèbre, l'abbaye de Saint-Martin-aux-Jumeaux. Du reste, l'histoire du pauvre d'Amiens a été retracée partout : nos pères l'ont sculptée dans le marbre de nos monuments, représentée sur la toile et sur les verrières de nos basiliques. Les poètes l'ont chantée dans leurs vers ; les orateurs l'ont célébrée dans leurs discours. Il n'en est point de plus connue, de plus populaire, et pourtant, après quinze siècles, nous ne pouvons

sans une indicible émotion entendre la mère chrétienne la raconter à ses enfants.

CHAPITRE III

BAPTÊME DE SAINT MARTIN

La vision du Christ avait laissé dans l'âme de Martin des traces profondes; les paroles du Sauveur : « Martin, encore cathécumène, » lui avaient paru un affectueux reproche mêlé à l'éloge de sa charité. Le désir du baptême le presse dès lors si vivement, qu'on peut dire, après Sulpice Sévère, qu'il y vola plutôt qu'il n'y courut.

Martin fut-il baptisé à Poitiers par saint Hilaire, comme l'ont avancé certains auteurs? Une pareille opinion est inadmissible; Hilaire, en effet, n'était point encore évêque de Poitiers. Faut-il croire, avec les légendaires et en particulier l'historien des Sept-Dormants, qu'il se rendit à Constantinople pour y recevoir le baptême des mains de saint Paul, archevêque de cette ville; Constantinople était loin, et nous ne connaissons aucun événement politique qui ait pu amener Martin dans la capitale de l'Orient. Il est plus probable qu'il fut baptisé à Amiens, où il campait avec sa légion. Il se présenta devant l'évêque, qui l'admit au nombre des *compétents*. Avec quelle ferveur Martin se prépara à la grâce de la régénération! On vit ce soldat, éprouvé par de longues années passées dans les camps, accepter docilement les abstinences, les confessions, les veilles, les prières par lesquelles l'Église disposait alors les catéchumènes à ce

grand et suprême engagement, dont nous sentons si peu de nos jours l'incomparable dignité.

Arriva enfin le moment tant désiré. Dans la primitive Église, le baptême ne s'administrait aux adultes que la veille de Pâques ou de la Pentecôte. Ces deux fêtes rappelaient, l'une la sortie d'Égypte, l'autre la promulgation de la loi nouvelle. Il se donnait aussi au commencement de la nuit, car les néophytes devaient, pendant la sainte veille qui précède la solennité, participer avec le reste des fidèles aux redoutables mystères. C'était aussi pendant la nuit que les enfants d'Israël avaient traversé la mer Rouge et échappé à la servitude de Pharaon, image de l'esclavage du démon dont nous sommes délivrés par le baptême.

Martin fut donc amené à l'église chrétienne la nuit de Pâques qui suivit l'apparition du Sauveur. Quand il eut renoncé à Satan, on répandit l'huile sainte sur sa tête, entre ses épaules et sur sa poitrine. Dès lors il était uni à Jésus-Christ, l'olivier fertile, et devenait un athlète capable de livrer les combats du Seigneur. Ayant ensuite confessé sa foi, on lui ouvrit les portes du baptistère.

Les baptistères étaient des édifices de forme ronde, séparés des églises, et quelquefois assez spacieux pour tenir de grandes assemblées. La piété de nos aïeux ne négligeait rien pour embellir ces lieux où s'accomplissait le mystère de notre régénération. L'or et le marbre y brillaient de toutes parts, comme dans celui de Saint-Jean-de-Latran, bâti par Constantin.

Au centre du baptistère étaient les fonts. L'évêque y fit descendre Martin, et le plongea trois fois dans le bain sacré. Puis, après une dernière onction, on le revêtit d'une tunique blanche qu'il devait porter huit jours consécutifs. Ce vêtement était le signe de la pureté de l'âme recouvrée par le nouveau baptisé, et la marque de son affranchissement spirituel. Chez les Romains, en effet, on avait coutume de revêtir de blanc les esclaves à qui on donnait la liberté. Mais pour Martin la robe baptismale n'a-

vait-elle pas une signification particulière? Il s'était dépouillé de la moitié de son manteau pour en couvrir le pauvre d'Amiens : le Sauveur lui donnait en retour la robe de l'innocence. N'était-ce pas aussi un symbole de son entrée dans la milice céleste? Lorsqu'il avait été enrôlé dans les troupes impériales, on avait jeté sur ses épaules la chlamyde; devenu soldat du Christ, il était juste qu'il portât aussi les livrées de son nouveau maître.

Au sortir des fonts sacrés, Martin sentit se réveiller en lui ces grands désirs de solitude et de pénitence qui l'avaient ému au premier moment de sa conversion. Il avait de magnifiques états de service, et s'était élevé successivement, s'il faut en croire Sozomène, jusqu'au grade de commandant de deux cohortes (*suntagmatarchès*). Cette situation lui permettait de se retirer facilement, bien qu'il ne fût pas resté sous les armes tout le temps prescrit par la loi. Les premiers empereurs chrétiens d'ailleurs laissaient volontiers sortir de l'armée ceux qui voulaient se consacrer à Dieu ou entrer dans la cléricature. On accusa plus tard, il est vrai, les monastères d'être devenus des refuges de déserteurs, et Valens, à l'exemple de Julien l'Apostat, voulut obliger les clercs et les moines à porter les armes : preuve certaine qu'ils en étaient exemptés précédemment. Le clergé chrétien avait hérité ce privilège des prêtres païens; on avait toujours regardé l'état militaire comme incompatible avec le service des autels.

On a même prétendu que Martin avait droit de demander son congé en vertu de sa qualité de chrétien; c'est une grave erreur. Si le Christ ordonne de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu, il commande aussi de rendre à César ce qui appartient à César. Il était interdit aux soldats chrétiens de participer aux sacrifices païens, de jurer par la divinité des empereurs; il ne leur était point défendu de faire partie de la milice. La légion Thébaine, entièrement composée de chrétiens, se laissa massacrer plutôt que de brûler de l'encens sur les autels de Jupiter

ou de Mars, mais elle n'avait point refusé de servir le prince. Certains docteurs, entraînés par l'ardeur d'un zèle intempestif, ont pu réprover la profession des armes comme contraire à l'esprit du christianisme; l'Église n'a point été de leur avis. Elle aime la paix, elle exhorte tous les hommes à vivre dans la concorde; mais, obligée de s'incliner devant cette douloureuse nécessité de la guerre, elle traite avec honneur ceux de ses enfants qui sont destinés, par le sort ou par une vocation spéciale, à verser leur sang pour la patrie et pour la justice; elle bénit leurs étendards, elle prie pour eux et fait des vœux pour que le Dieu des batailles leur accorde la victoire.

Malgré ses droits à la retraite, Martin ne quitta pas immédiatement le service. Son tribun, dont il était devenu l'intime ami, se sentit à son tour touché de la grâce divine; il ne voulait cependant pas quitter l'armée avant que le temps de sa charge fût expiré. Il supplia Martin de l'attendre, lui promettant de le suivre aussitôt après dans la solitude. Le jeune officier ne put résister aux prières de son chef; il resta donc encore deux ans sous les drapeaux. Toutefois, s'il avait conservé son épée, son esprit était bien loin du tumulte des camps; au milieu des occupations de la vie militaire, il n'était, suivant la remarque de son historien, soldat que de nom.

Une circonstance qui semblait tout d'abord devoir le retenir longtemps à l'armée vint, au contraire, lui rendre plus promptement sa liberté.

Depuis que Martin avait été contraint d'entrer au service, les événements politiques s'étaient succédé avec une rapidité vertigineuse.

Constantin était mort le 27 mai 337, avec la gloire d'avoir reconnu la vérité du christianisme et de l'avoir proclamé religion de l'empire. Ses trois fils, au mépris de ses dispositions testamentaires, et à la faveur d'une émeute où périrent Dalmatius et Annibalius, neveux du grand empereur, s'étaient tranquillement partagé son vaste héritage. Constance eut pour lui l'Orient avec Con-

stantinople pour capitale ; Constant , l'Italie , l'Illyrie occidentale et l'Afrique ; Constantin, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Mécontent de sa part, Constantin déclara la guerre à Constant ; il envahit l'Italie, qu'il parcourut en vainqueur ; mais, entraîné par la fougue de son caractère, il tomba dans une embuscade ; il fut percé de coups et écrasé sous les pieds des chevaux. Constant occupa les États de son frère, et étendit son pouvoir sur l'Occident tout entier.

C'était un prince d'une nature simple, un peu grossière, sans portée d'esprit, mais sans malice. Dans l'héritage des qualités paternelles, Constant n'avait recueilli qu'une bravoure à toute épreuve et une honorable droiture de cœur. Il était d'ailleurs ami du plaisir ; on le soupçonnait des plus graves désordres de mœurs. Une grande faiblesse de caractère qui le livrait à d'imprudents conseillers, des besoins d'argent et des goûts de dépense qui le rendaient avide et prodigue en même temps, faisaient de lui, au fond, un fort médiocre souverain. Mais il avait une foi profonde, bien que peu éclairée, et il en donnait fréquemment des preuves en distribuant des largesses aux églises et des faveurs aux chrétiens.

A peine maître de la Gaule, sur laquelle Constantin n'avait exercé qu'une domination éphémère, Constant eut à combattre les barbares campés sur la rive gauche du Rhin. Les Francs ne cessaient de jeter des regards de convoitise sur ces belles contrées, où la civilisation romaine brillait dans tout son éclat. Profitant de la discorde survenue entre les fils de Constantin, ils avaient franchi leurs limites et envahi le territoire de l'empire (341). Constant réunit alors en un seul corps les troupes échelonnées le long de la frontière, et marcha à la rencontre des barbares. Après une série de combats qui se prolongèrent, avec des chances diverses, jusqu'à l'année suivante, l'armée romaine arriva à Worms, capitale de la tribu des *Vangiones*, et située près de la rive gauche du Rhin. Fatigué d'escarmouches sans résultat, l'empereur résolut d'attendre là l'ennemi.

La veille de la bataille, Constant, voulant exciter la valeur de ses troupes, leur fit distribuer, selon la coutume, la solde de combat, paye extraordinaire que les Romains appelaient *donativum*. Le prince siégeait sur son tribunal, et on appelait les uns après les autres les officiers et les soldats. Martin crut le moment favorable pour demander son congé; n'ayant plus l'intention de servir, il lui paraissait peu loyal d'accepter les libéralités de l'empereur. Il sortit des rangs à son tour; mais, au lieu de s'approcher du payeur, il marcha droit au prince: « César, dit-il avec une respectueuse liberté, jusqu'ici j'ai combattu pour toi; permets que désormais je ne combatte que pour Dieu. Que ceux qui doivent aller au combat reçoivent tes largesses; pour moi, je suis soldat du Christ, il ne m'est plus permis de verser le sang. »

Ce discours parut étrange à un prince qui prisait avant tout la valeur guerrière. Emporté et rendu injuste par la colère, il répond avec mépris que la peur, et non l'envie de se consacrer à Dieu, lui fait abandonner l'armée la veille d'une bataille. Mais Martin, avec une intrépidité qu'aucune crainte ne pouvait abattre: « Si c'est à la lâcheté, dit-il, que tu attribues ma demande, et non à l'ardeur de ma foi, demain je me placerai désarmé à la tête de l'armée, et au nom du Seigneur Jésus, sans casque et sans bouclier, protégé seulement par le signe de la croix, je m'élancerai avec confiance au plus pressé des bataillons ennemis. »

Soit qu'il voulût punir la témérité du présomptueux soldat, soit qu'il fût touché de cette mâle et fière réponse, le jeune César accepta l'offre courageuse de Martin. En attendant il le fit mettre en prison.

Que se passa-t-il la nuit entre le maître et le serviteur? C'est le secret de Dieu. Mais le lendemain les barbares, épouvantés à l'idée de soutenir le choc de toute l'armée romaine, vinrent demander la paix et se rendirent à discrétion.

« Comment douter, s'écrie Sulpice Sévère, que cette victoire ne soit due au bienheureux Martin? Il n'entraît

point dans les desseins de Dieu qu'il allât sans armes au combat. Sans doute, dans sa bonté infinie, il aurait pu conserver son serviteur, même au milieu des épées et des traits de l'ennemi; mais il ne permit même pas que ses yeux fussent souillés de la vue du sang répandu : il aima mieux mettre un terme à la guerre. Le Christ d'ailleurs, voulant accorder la victoire en faveur de son soldat, ne devait-il pas empêcher le carnage, et obliger les barbares à se soumettre sans qu'il en coûtât la vie à personne ? »

Ce succès inespéré, obtenu sans combat, changea complètement les dispositions du jeune César. Sa droiture naturelle, la foi profonde dont il avait déjà donné des preuves, lui firent apprécier avec plus d'équité la demande de Martin. Il le délia de ses engagements et lui rendit sa liberté.

Martin n'est plus soldat de l'empereur; il a dépouillé sa chlamyde, détaché sa ceinture, rendu son épée : il est désormais soldat du Christ. Mais dans les différentes phases de son existence, moine, évêque, apôtre, nous le reverrons toujours avec ce double caractère qui a marqué de traits si frappants sa carrière militaire. Nous retrouverons le bienfaiteur du pauvre, donnant tout ce qu'il possède, et jusqu'à ses vêtements pour en couvrir la nudité des membres souffrants de Jésus-Christ; nous admirerons le guerrier intrépide, qui, sans forfanterie et sans crainte, affronte seul l'effort d'innombrables légions de barbares.

CHAPITRE IV

SAINT MARTIN A TRÈVES ET L'ORIGINE DE LA VIE
MONASTIQUE

En quittant l'armée, Martin, si nous en croyons les légendaires, se serait rendu à Trèves, alors une des capitales de l'Occident, et peu éloignée de Worms. Depuis que les Césars y avaient établi leur séjour, cette ville s'était couverte de monuments somptueux. On n'y rencontrait de toutes parts que palais de marbre, bains magnifiques, basiliques dorées. Ce n'était point cependant pour contempler les splendeurs de la cité impériale que Martin y dirigeait ses pas, mais pour réaliser ses projets de retraite. Trèves, en effet, avait vu commencer autour de son enceinte les premiers essais de la vie monastique dans les Gaules.

Quelle était donc cette vie? Comment avait-elle été apportée en Occident?

Déjà sous la loi mosaïque il s'était trouvé certains hommes qui, pour se livrer plus complètement à la contemplation, abandonnaient leurs biens, leur patrie, et se retiraient dans les lieux écartés. On nous les montre fixés, au temps des Machabées, sur les bords de la mer Morte, plus tard en Égypte, aux environs du lac Mœris, sur la montagne de Nitrie, si célèbre depuis dans l'histoire des Pères du désert. Les *Esséniens* et les *Thérapeutes* furent, nous ne saurions en douter, les vrais précurseurs de l'ordre monastique.

Mais il appartenait au divin réformateur de l'humanité de sanctifier cette vie et de la perpétuer par son exemple et ses paroles. Sur le point de commencer sa mission, il s'enfonce dans le désert, et y passe quarante jours et quarante nuits soumis à l'abstinence la plus rigoureuse; puis, au jeune homme qui lui demandait le chemin de la vie éternelle: « Vends tout ce que tu possèdes, dit-il, et donne-le aux pauvres; tu auras un trésor dans le ciel; ensuite viens et suis-moi. » Une autre fois, il accentue encore davantage son conseil: « Tout homme qui abandonnera, à cause de moi et de mon Évangile, sa maison, ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses domaines, en sera récompensé au centuple: il retrouvera dès ce monde cent fois autant de maisons, de frères, de sœurs, d'enfants, de domaines, avec des persécutions, et dans l'autre il possédera la vie éternelle. » N'est-ce pas là la vie religieuse avec ses sacrifices, ses épreuves, ses récompenses?

Eh bien! loin d'être effrayés de ces paroles, comme le jeune homme que Jésus avait désiré attirer à lui, les vrais disciples du Christ les ont accueillies avec enthousiasme. « Ils y ont senti, dit Montalembert, une douceur et un attrait au delà de toutes les séductions de ce monde, et, se précipitant en foule dans la voie étroite, ils se sont chargés de démontrer qu'il n'y avait dans les conseils de la perfection évangélique rien d'impraticable à la faiblesse humaine. Il s'en est trouvé ainsi pendant dix-huit siècles, et il s'en trouve encore aujourd'hui, malgré les répugnances et les prohibitions de la fausse sagesse moderne. »

Les premiers chrétiens furent tous en quelque sorte des religieux, car ils ne gardaient rien en propre, et mettaient en commun ce qu'ils possédaient. Combien de temps dura cet état si parfait? Il serait difficile de le dire. Toutefois, même quand les liens de la communauté primitive se furent relâchés, il y eut toujours des fidèles qui, pour se conformer entièrement aux conseils du Sauveur, renonçaient à la famille et à la propriété. Ils

vivaient séparés du monde, soit à la ville, soit à la campagne, s'imposant des privations presque incompréhensibles aujourd'hui à notre amour du bien-être. Ces *ascètes*, peu nombreux d'abord, n'en furent pas moins le germe fécond qui, se développant, enfanta dans l'Église la vie monastique.

Il vint un moment où le mouvement qui poussait les âmes vers la retraite prit une extension prodigieuse. Le III^e siècle finissait, les princes païens préparaient un dernier effort contre le christianisme. Tout à coup on vit le désert se peupler de chrétiens chassés par la persécution. Leur éloignement des villes les protégeait contre la fureur des idolâtres; ils s'intéressaient néanmoins aux douleurs de leurs frères, et plusieurs fois ils sortirent de leurs retraites pour revendiquer leur droit au martyre.

Lorsque la paix eut été rendue à l'Église, l'émigration ne cessa pas. Délivrés de la crainte des persécuteurs, les chrétiens eurent peur de s'amollir dans le repos. Dieu lui-même, prenant soin de l'équilibre moral de son Église, semblait lui ordonner de compenser par les austerités volontaires les dangereux enivremens de la prospérité et du pouvoir. Le nombre des solitaires alla toujours croissant. Les sables de la Thébàide, les rochers du Sinaï, les montagnes de la Palestine étaient habités par des milliers d'anachorètes. Là, sous ce beau ciel de l'Orient, si favorable à la contemplation, sur cette terre bénie où les premiers ancêtres de l'humanité avaient entendu la voix de Dieu, ils vivaient dans un commerce continuel avec le ciel. On eût dit des anges dans des corps mortels. Et n'était-il pas véritablement au-dessus de l'homme ce Paul l'Ermitte, dont l'histoire et la poésie ont à l'envi célébré la vie admirable et la fin plus merveilleuse encore? Il habitait le fond d'une caverne, à l'entrée de laquelle un corbeau venait chaque jour déposer le pain nécessaire à sa subsistance; il priait à l'ombre d'un palmier dont les feuilles entrelacées lui avaient fait une tunique; et quand saint Antoine, con-

duit par l'Esprit de Dieu, l'eut découvert sur sa montagne, il lui demanda : « Les hommes bâtissent-ils encore des villes ? Y a-t-il des empereurs à présent ? »

Complètement isolés d'abord, les anachorètes se rapprochèrent insensiblement, et se réunirent autour d'un centre commun. A saint Antoine, que nous avons nommé tout à l'heure, revient l'honneur d'avoir été leur premier abbé. Jeune, noble et riche, il entend un jour dans une église répéter les paroles du Sauveur sur la perfection évangélique : il les prend à la lettre, vend son bien, en distribue le prix aux pauvres, et se fait ermite. De cruelles épreuves, d'horribles tentations accompagnées d'apparitions sataniques l'assaillent dans la grotte où il a établi sa demeure. Il triomphe de la chair et du démon par le jeûne, la mortification, la prière. Souvent il lui arrive de prolonger sa pieuse veille jusqu'à l'aurore : « Soleil, s'écrie-t-il alors, pourquoi te lèves-tu déjà, et pourquoi me détournes-tu de contempler la splendeur de la vraie lumière ? » Sa solitude est troublée par une infinité de disciples accourus de toutes les parties de la Thébaïde. Ils se groupent autour de lui, le conjurent d'être leur guide. Des hommes séparés du monde, livrés parfois aux transports de l'extase, soumis à d'effrayantes macérations, pouvaient en restant isolés tomber dans des illusions dangereuses. Le respect populaire aurait peut-être aussi développé aisément cet orgueil raffiné qui se cache sous les dehors de l'humilité, tentation subtile à laquelle succombent assez fréquemment les âmes détachées des jouissances sensuelles. Antoine le comprit. Il accepta d'être leur chef, leur abbé, leur père, et les *anachorètes* devinrent des *cénobites*. Comblé d'années et de mérites, le patriarche de la Thébaïde meurt après avoir laissé à ses enfants, dans un discours mémorable, le récit de ses luttes contre le démon en même temps que le code des vertus indispensables à un solitaire.

Venu après lui, Pacôme achève d'organiser la vie religieuse dans les déserts de l'Orient. Soldat et païen avant d'être moine, il avait quitté l'armée, afin de

s'imposer le joug d'une discipline plus austère. Pendant quinze ans il ne dort que debout, après s'être livré pendant le jour aux plus rudes travaux. Jusqu'alors les cénobites n'avaient eu d'autre règle que les exemples et les exhortations de saint Antoine; Pacôme leur donne une règle écrite qu'un ange, disait-on, avait apportée du ciel. Il bâtit sur les bords du Nil, à Tabenne, le premier monastère proprement dit. Quand il l'inaugura, il n'avait guère avec lui que cinq associés. En moins de dix ans il fallut en construire sept autres, où l'on comptait cinq mille religieux.

Repas, jeûnes, costumes, prières, tout était réglé sur un mode uniforme. Les moines portaient une large tunique de lin, sans manches, descendant à peine aux genoux et recouverte d'une peau de chèvre blanche. Ils marchaient les pieds nus ou chaussés de sandales, et toujours le bâton à la main. La règle sans doute voulait leur rappeler qu'ils n'étaient sur la terre que des voyageurs. Leurs cellules ne contenaient qu'une natte de jonc ou de palmier pour dormir la nuit et servir de siège pendant le jour. Le pain, les olives, des herbes crues ou assaisonnées au vinaigre, quelquefois de petits poissons salés, sans être cuits, composaient toute la nourriture des frères. Le travail, la contemplation, la prière, les œuvres de la charité occupaient tous leurs instants. L'humilité était parmi eux la vertu la plus recommandée : n'était-elle pas, en effet, nécessaire à la stabilité de petites républiques dont la base fondamentale était l'obéissance ? Toute parenté était reniée; aucun commerce, aucune relation ne devaient rattacher les solitaires à un monde auquel ils avaient dit adieu. L'avenir éternel les préoccupait uniquement.

Folie ! nous écrivions-nous; mais alors cet extraordinaire renoncement à l'amour de soi flattait l'imagination, et offrait aux hommes éclairés une idée sublime d'une religion capable d'obtenir le triomphe absolu de l'esprit sur la matière.

Et ce n'étaient point seulement des hommes qui se

pliaient à ces règles austères. La sœur de Pacôme étant venue un jour à la porte du couvent pour voir son frère, le solitaire répondit qu'il avait désormais renoncé à la famille pour s'attacher à Dieu, et qu'il l'engageait à l'imiter. Elle suivit son conseil et fonda à peu de distance un monastère de femmes astreintes au même régime. La mère de Théodore, l'épouse d'Ammon, la sœur d'Antoine, s'éprennent à leur tour des douceurs de la vie religieuse. Venues au désert afin d'en arracher ceux qu'elles aiment, elles ne peuvent plus en sortir.

Parmi ces généreuses servantes du Christ brillent surtout les vierges qui ont demandé à la solitude un asile pour leur innocence, leur beauté et la pieuse passion qui les dévore. Rien d'émouvant comme le récit de leurs sacrifices. Qui n'a senti, par exemple, des larmes mouiller sa paupière en lisant l'histoire de cette jeune et belle Euphrosine qui, à dix-huit ans, quitte sa famille, se cache dans un monastère, et ne se fait connaître à son père inconsolable que longtemps après, au moment de rendre le dernier soupir? A côté de ces âmes pures apparaissent à nos yeux étonnés d'illustres pénitentes, jadis tombées dans le péché, mais relevées par la grâce. Les noms de Marie l'Égyptienne, de Thaïs la Courtisane, de Pélagie la Danseuse, sont restés célèbres. La postérité chrétienne a admiré les prodiges de leur repentir, et s'est inclinée avec respect devant leur sainteté.

Tandis que la vie monastique s'épanouissait ainsi en Orient, elle ne demeurait point tout à fait inconnue dans nos contrées. Nous trouvons des traces de son existence dans les *Actes des Martyrs*. Aglaé, noble et riche dame romaine, d'abord engagée dans une liaison coupable, puis touchée de componction, avait envoyé son intendant dans l'Asie mineure chercher les reliques de quelque martyr. On lui rapporta le corps sanglant de Boniface, mort glorieusement pour Jésus-Christ. Elle se convertit complètement, et après avoir distribué son bien aux pauvres, elle prit le voile avec plusieurs

autres personnes de son sexe, désireuses de se vouer à la pénitence.

Sous le règne de Constantin, sa propre fille bâtit à Rome, au-dessus du tombeau de sainte Agnès, le premier monastère de femmes. On dit encore que saint Austremoine, évêque de Clermont, établit des communautés parmi les peuples qu'il évangélisait, au pied des volcans éteints de l'antique Arvernie.

L'arrivée de saint Athanase en Occident n'en produisit pas moins, comme dit Montalembert, « tout l'effet d'une révélation. » Exilé, proscrit, traqué de toutes parts par les ariens, l'intrépide champion de la divinité du Verbe avait trouvé chez les moines de la Thébaïde une hospitalité fraternelle. Saint Antoine était devenu son ami, son confident, son conseiller. Saint Pacôme était allé à sa rencontre avec une véritable armée de moines, chantant des hymnes et des psaumes. Le magnifique spectacle de cette milice, vouée au travail, au silence, à la prière, l'avait ravi. Il s'était pris d'une sorte de passion pour la vie du désert, et s'en était fait le propagateur, le missionnaire dans le monde. En Occident, il raconta à ses auditeurs émerveillés la vie de saint Antoine dans la Thébaïde. Les récits de l'évêque d'Alexandrie firent une impression profonde, augmentée encore par la présence de moines qu'il amena avec lui, quand il fut mandé à Rome par le pape Jules I. On s'empressait avec surprise dans les rues de la capitale du monde chrétien autour de ces nouveaux venus, habillés d'une façon si étrange et tellement absorbés dans la contemplation des choses divines, qu'ils ne daignaient pas jeter un regard sur les magnificences de la ville éternelle. On ne pouvait se lasser de regarder le solitaire Ammon marchant droit, la tête baissée, pour aller se prosterner sur le sol baigné du sang de saint Pierre et de saint Paul. Son compagnon, Isidore, se conciliait tous les cœurs par son aimable simplicité.

Les Romains furent séduits; de nombreux monastères s'élevèrent bientôt dans la ville et à la campagne. Les

moines, dont le nom, par un injuste préjugé qui dure encore, semblait déjà revêtir un caractère ignominieux, se recrutèrent principalement parmi les descendants des vieilles familles patriciennes. « Autrefois, dit saint Jérôme, au témoignage de l'Apôtre, il y avait peu de riches, peu de nobles, peu de puissants parmi les chrétiens. Maintenant il n'en est plus ainsi. Ce n'est pas seulement parmi les chrétiens, c'est parmi les moines que se trouvent en foule les sages, les riches et les nobles. »

Ce fut surtout à Trèves, la Rome des Gaules, que les discours et les écrits de saint Athanase produisirent l'impression la plus profonde et la plus durable. Nous en avons la preuve dans les admirables pages consacrées par saint Augustin à raconter la conversion subite de deux officiers de la cour impériale, qui, trouvant un jour, par hasard, la vie de saint Antoine écrite par l'évêque d'Alexandrie, et en ayant fait la lecture, quittèrent tout à l'heure même pour servir Dieu dans la solitude.

Athanase avait paru une première fois à Trèves, en 336, lorsqu'il fut envoyé en exil par l'empereur Constantin. Cette visite avait porté ses fruits : sous les remparts de la cité s'était formé un petit troupeau de cénobites habitant dans des cellules peu éloignées les unes des autres, à l'instar des laures de la Thébaïde. Mais quand, après de nouvelles luttes et un nouveau séjour au désert, l'illustre prélat, appelé par Constant, revint à Trèves, vers l'an 354 ou 355, il trouva auprès de saint Maximin, évêque de cette ville, l'homme prédestiné à être le propagateur de l'ordre monastique dans les Gaules.

Maximin, déjà lié avec Athanase, dont il s'était montré le consolateur et l'appui, avait conçu une paternelle affection pour le futur évêque de Tours. Martin put donc partager l'intimité qui existait entre les deux pontifes, et profiter, pendant peut-être deux ans, des leçons du docteur alexandrin.

Il y avait, dit-on, aux environs de Trèves un puits

profond, où, durant la persécution de Dioclétien, on avait entassé les corps des martyrs. Athanase aimait à descendre dans ce lieu funèbre et sacré, qui lui rappelait et la couronne réservée aux soldats du Christ et les cavernes habitées par les solitaires de l'Égypte, sa patrie. Là, en compagnie de saint Maximin, il pleurait sur les malheurs de l'Église, et conjurait ces glorieux martyrs de hâter par leurs prières l'heure du triomphe. Martin sans doute accompagna plus d'une fois les deux prélats dans ces pieuses excursions. Elles le fortifièrent dans sa résolution d'être tout à Dieu, et lui inspirèrent le désir de donner pour lui, s'il le fallait, la dernière goutte de son sang. L'exemple d'Athanase était là qui enflammait encore davantage son zèle. Ce grand homme n'était-il pas un martyr vivant, un combattant toujours sur la brèche ? En l'écoutant Martin conçut contre l'arianisme une invincible aversion ; aussi ne serons-nous pas étonnés de voir l'ancien cavalier de Constant s'élever contre les partisans de cette pernicieuse erreur, toute sa vie et jusque dans son tombeau.

D'un autre côté les discours d'Athanase lui firent connaître dans sa perfection la vie monastique, dont jusqu'alors il n'avait eu sous les yeux qu'une ébauche incomplète. Plus tard, Martin se souviendra des leçons du grand évêque d'Alexandrie ; il transportera, en le modifiant toutefois suivant le génie ou le tempérament de ses disciples, et aussi suivant le besoin des peuples, à Ligugé et à Marmoutiers le code religieux de la Thébaïde.

Après le départ d'Athanase (346), l'évêque de Trèves, si l'on en croit une antique tradition, se mit en route avec Martin pour faire le pèlerinage de Rome. Ils voulaient aller se prosterner sur le tombeau du bienheureux Pierre, et demander à Dieu, aux sources mêmes de la vérité, l'énergie qui fait les apôtres, le courage qui fait les martyrs.

Ce voyage a donné lieu à une gracieuse légende que nous reproduisons dans sa naïve simplicité. Les deux

saints cheminaient à pied, accompagnés d'un âne chargé de leur mince bagage. S'étant un jour arrêtés à l'entrée d'un petit village, Martin s'en alla devant pour acheter des vivres. Maximin était resté afin de veiller sur le bagage; mais, accablé par la fatigue de la route, il tomba dans un profond sommeil. Pendant qu'il dormait, un ours sortit tout à coup d'une forêt voisine, et, se jetant sur l'âne, il le mit en pièces et le dévora.

Martin, à son retour, dit à l'évêque : « Qu'avez-vous fait, mon frère Maximin? — Le sommeil m'a surpris, répondit-il, et j'ai reposé un instant ma tête à cet endroit. — Et notre âne, qu'est-il devenu? — Je ne sais. » Martin lui montra l'ours qui avait terminé son sanglant festin. « Il a eu pour lui-même une bien fâcheuse inspiration, » reprit Maximin. Aussitôt, ayant appelé la bête féroce : « Au nom du Seigneur Jésus, lui dit-il, puisque tu as été assez méchant pour ôter la vie à ce pauvre animal, tu porteras toi-même nos bagages. » L'ours obéit, et, portant le fardeau de l'âne sur son dos, il suivit les deux voyageurs jusqu'à Rome. Arrivés dans cette ville, Maximin et son compagnon prièrent sur le tombeau des apôtres, baisèrent pieusement les reliques des martyrs, ensuite ils se remirent en marche pour retourner dans leur pays. Comme ils repassaient par le village dont nous avons parlé, toujours suivis de l'ours avec son fardeau, ils lui dirent : « Va maintenant où tu voudras; seulement tiens-toi pour averti, ne fais de mal à personne, et personne ne t'en fera. »

On donna depuis au village où cette aventure arriva le nom d'*Urseria*.

Nous n'avons point, on le conçoit, l'intention de garantir l'authenticité de ce trait, que l'on retrouve d'ailleurs dans la légende de plusieurs saints. Mais n'est-il pas une preuve de la croyance de nos pères au pouvoir des amis de Dieu sur les animaux de la création? Ils ont lu dans l'histoire sacrée que le premier homme commandait à tous les êtres vivants qui habitaient le pa-

radis; il leur a paru naturel que les saints, ayant reconquis l'innocence primitive, aient aussi recouvré la même puissance.

Les pieux voyageurs regagnèrent ensemble la ville de Trèves. Et, à la fin du XVII^e siècle, les religieux du monastère de saint Maximin conservaient encore parmi leurs reliques les bâtons des deux pèlerins.

Ce voyage resserra encore les liens qui unissaient Martin au saint prélat. Il en profita pour lui recommander Lubentius, que la légende appelle son fils spirituel : il l'avait probablement ou converti ou tenu sur les fonts du baptême. Maximin accueillit favorablement sa demande, instruisit le jeune homme dans les saintes lettres, et plus tard le mit à la tête d'une église de son diocèse.

CHAPITRE V

SAINT MARTIN DISCIPLE DE SAINT HILAIRE

Maximin n'était point le maître auprès duquel Martin devait compléter son œuvre, l'organisation de l'ordre monastique. Il se sentait attiré vers un homme qui étonnait alors le monde par la grandeur de son caractère, et qui faisait l'admiration de l'Église par son génie et la splendeur de ses vertus.

C'était saint Hilaire, évêque de Poitiers.

Aquitain de naissance, à la tête d'une fortune considérable, placé au premier rang de cette noblesse gauloise qui brillait autant par le savoir que par l'élégance et la politesse, père d'une jeune fille, objet de sa plus tendre

affection, Hilaire jeune encore avait senti s'élever au fond de sa conscience cette redoutable question : Quel était le but de sa vie ? Suffisait-il de la laisser couler doucement dans l'opulence tranquille qui l'entourait ? Vivre pour jouir, n'était-ce pas vivre comme les bêtes ? n'était-ce pas vivre pour mourir ? « Non, s'était-il écrié, la vie ne peut nous être donnée seulement pour nous mener à la mort, et le doux sentiment de l'existence ne peut nous conduire uniquement à la crainte douloureuse de la perdre. »

Il interrogea alors les divers systèmes philosophiques : « Je trouvai, dit-il, juste et sensée la sentence de ceux qui disent qu'il faut conserver sa conscience pure de tout crime, puis pourvoir aux difficultés de la vie, les éviter par la prudence ou les supporter patiemment, et cependant ceux-là même ne me semblaient point en dire assez pour qu'on pût apprendre d'eux à vivre bien et heureusement. Leurs préceptes étaient ordinaires, conformes au sens commun de l'humanité. Les méconnaître, c'eût été se ravalier à l'état de la bête, et les enfreindre, après les avoir connus, c'eût été dépasser les brutes en stupidité. Mon âme avait soif de faire autre chose que ce qu'il serait coupable de ne pas faire ; elle aspirait à connaître le Dieu de qui elle tenait le bien de la vie, pour se consacrer entièrement à lui, pour s'ennoblir en le servant, pour appuyer en lui toute son espérance, et se reposer en lui, comme dans un port ami et sûr, contre les orages de l'existence. Comprendre et connaître ce Dieu, ce fut le désir qui m'enflamma. »

Mais ce Dieu, quel était-il ? Quelle était sa nature ? Les dieux du paganisme, les dieux de tout sexe et de tout âge, les petits dieux et les grands dieux, les dieux enfermés dans des idoles et déshonorés par de ridicules emblèmes, tout cet ensemble inepte et criminel ne pouvait que lasser une âme éprise de l'infini. Il reconnut qu'il ne pouvait y avoir qu'un Dieu éternel, tout-puissant, immuable. Comme il était dans ces pensées, il tomba sur les livres que la religion des Hébreux disait

écrits par Moïse et les prophètes : « J'entendis alors le Dieu créateur rendant témoignage de lui-même, en ces mots : « Je suis celui qui est, dites aux enfants d'Israël : « Celui qui est m'a envoyé vers vous. » J'admirai cette parfaite définition de Dieu, qui traduisait la notion incompréhensible de la nature divine par l'expression la plus appropriée à l'intelligence humaine. Rien ne se conçoit, en effet, comme plus essentiel à Dieu que l'être, parce que celui qui est par essence ne peut avoir ni fin ni commencement, et que, dans la continuité d'une béatitude incorruptible, il n'a pu et ne pourra jamais ne pas être. »

De l'idée de Dieu, aperçu dans son existence infinie, Hilaire avait passé rapidement à l'admiration de sa beauté suprême éclatant à travers la magnificence de ses œuvres. Et pourtant ce spectacle, en le ravissant, ne le satisfaisait point encore. Plus il connaissait Dieu, plus s'allumait en lui le désir de le connaître toujours ; mais la vue de son corps destiné à périr alarmait son âme sur sa propre destinée. C'est alors que, tremblant à la fois de crainte et d'espérance, il ouvrit l'Évangile de saint Jean et il lut ces paroles éblouissantes comme un rayon de lumière : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » — « Alors, s'écriait-il, je compris que le Dieu-Verbe s'est fait chair, afin que, par ce Verbe incarné, la chair même pût s'élever jusqu'à Dieu. Et pour nous faire voir que le Verbe incarné n'est pas autre chose que le Verbe-Dieu, et que la chair qu'il a prise n'est pas différente de la nôtre, c'est parmi nous qu'il a habité... Mon âme, transportée, embrassa la doctrine de ce divin mystère, s'élevant ainsi à Dieu par sa chair même, et appelée par la foi à une naissance nouvelle. »

Ce jour-là Hilaire fut chrétien ; chrétien il fut prêtre, et le siège épiscopal de Poitiers étant devenu vacant par la mort de saint Maixent, frère de saint Maximin, on le choisit, à l'unanimité des suffrages, pour le remplacer.

Il eut bientôt à donner des preuves de son zèle et de son courage. L'intervention du pouvoir civil dans les affaires religieuses, déjà capricieuse et violente sous Constantin, se montrait de plus en plus oppressive et humiliante sous le règne de Constance. Ce prince avait reçu de son père le goût d'une domination sans contrôle ; il avait les mêmes prétentions littéraires et théologiques. Entièrement livré aux ariens, il avait, au concile de Milan, tiré son épée contre les Pères qui refusaient de condamner Athanase. Cent quarante-sept prélats avaient été jetés dans des cachots et envoyés en exil. Au pape Libère, qui osait lui dire que les évêques n'étaient point faits pour venger les injures de l'empereur, il avait répondu par un ordre de bannissement. Le pontife était allé expier à Bérée, dans la Thrace, son amour de la justice.

Hilaire était animé pour la divinité du Christ d'un zèle ardent, fruit de la reconnaissance personnelle. On juge ce qu'il dut ressentir en apprenant que des chrétiens savaient la base même du christianisme, qu'un empereur chrétien se faisait persécuteur, que des évêques et le chef même de l'Église souffraient la prison et l'exil à cause de leur fidélité au mystère de la crèche. Il fit retentir la Gaule entière des éclats de son indignation. Inspirant son courage à ses collègues, il convoqua une assemblée d'évêques qui retranchèrent de leur communion les accusateurs d'Athanase. Puis, après cet audacieux défi jeté à la puissance impériale, il ne craignit pas de demander à Constance, par une lettre hardie, mais où l'on retrouve la politesse et la mesure de l'homme du monde habitué à traiter avec les puissants, la liberté des évêques. « Tout est calme parmi nous, lui dit-il, nous demeurons dans la paix et le respect. Nous ne demandons qu'une chose à votre piété, c'est que ceux qui sont retirés dans l'exil et dans le fond des déserts, ces prêtres excellents dignes de la sainteté du nom qu'ils portent, puissent retourner dans leurs sièges, et qu'ainsi partout règnent la paix et la joie. »

Constance n'était pas d'humeur à supporter une telle liberté de langage ; néanmoins , comme il ne commandait plus directement en Gaule à cette époque , le châtiment du courageux évêque fut un peu différé.

La naissante renommée de ce grand homme , une secrète sympathie , peut-être même les conseils de saint Maximin , déterminèrent Martin à venir se mettre sous sa direction. Il arriva à Poitiers , selon toute probabilité , vers l'an 354. On dit que le Seigneur voulut consacrer par un miracle la rencontre des deux saints. D'après un manuscrit du IX^e siècle , récemment découvert par un savant bénédictin , la trace de leurs pas resta imprimée sur le sol à la place où ils s'abordèrent pour la première fois.

Les saints se connaissent et se comprennent vite : Hilaire eut bientôt découvert tous les trésors que renfermait l'âme de Martin ; afin de l'attacher à son église , il voulut lui conférer le diaconat.

Les diacres , dans les temps primitifs , occupaient une haute situation parmi les fidèles. Ils accompagnaient les évêques dans les conciles , les assistaient au saint sacrifice. La prédication de la parole de Dieu et l'administration du baptême rentraient aussi dans leurs attributions. Ils étaient également chargés de distribuer les aumônes des fidèles , de veiller aux besoins des pauvres et des veuves ; pendant les persécutions , ils allaient visiter les martyrs dans leur prison , relevaient leur courage , les exhortaient à souffrir pour la foi.

Une dignité si élevée effraya l'humilité de Martin ; aux instances plusieurs fois réitérées d'Hilaire , il répondit toujours en alléguant son indignité. Le saint évêque eut alors une heureuse inspiration : il lui commanda de se laisser revêtir de l'ordre d'exorciste. Cette dernière charge n'avait rien qui pût alarmer sa modestie : les exorcistes étaient au nombre des ministres inférieurs , et on les choisissait ordinairement parmi les plus jeunes clercs. Martin se résigna à accepter cette fonction. Il eût craint , en la refusant , de paraître la mépriser. Il savait d'ailleurs que

l'exorciste recevait la puissance de chasser les démons ; et, s'étant déclaré déjà soldat du Christ, il consentit volontiers à combattre les esprits infernaux. Nous le verrons bientôt commencer cette guerre.

Tout entier au service de Dieu, sentant l'inappréciable bonheur de vivre sous la direction d'Hilaire, Martin était au comble de ses vœux. Toutefois quelque chose manquait à son cœur. L'amour surnaturel que la grâce allume dans une âme n'éteint pas les sentiments sacrés de la nature ; il les ennoblit, au contraire. Les parents de Martin, encore païens, étaient retournés depuis longtemps dans la Pannonie. Il comprit qu'il devait porter l'Évangile à ce père, à cette mère, qui ne connaissaient pas Jésus-Christ. Il était dans ces pensées, quand Dieu l'avertit en songe d'aller dans sa patrie faire auprès de ses parents les premiers essais de son apostolat. La distance était grande, les périls nombreux. Peu importe, le devoir de Martin est tracé, il se dispose à partir.

Hilaire pleura en voyant s'éloigner son disciple. Dieu permet les larmes aux saints ; la charité qui les unit n'a rien de la chair ni du sang, mais elle ne laisse pas d'être tendre et compatissante. Le Christ lui-même pleura devant le tombeau de Lazare ; les disciples de saint Paul ne purent s'empêcher de verser des pleurs en recevant ses adieux. Dieu avait parlé : Hilaire et Martin obéirent sans murmurer, mais le cœur du saint évêque était déchiré. Toutefois il ne laissa partir Martin qu'après en avoir obtenu la promesse d'un prompt retour, sa mission terminée. Martin lui-même, au moment du départ, se sentit accablé de tristesse. Avait-il le pressentiment des épreuves qui lui étaient réservées, des déceptions qui l'attendaient ? Tout nous porte à le croire, car il assura ses frères, les clercs de l'église de Poitiers, qu'il aurait beaucoup à souffrir.

Martin prit sa route par les Alpes et l'Italie. Les Alpes étaient infestées par de nombreuses troupes de voleurs, débris de l'armée de Maxence, qui, depuis la défaite et la mort de l'usurpateur, vivaient de pillage et de rapines.

Le saint s'étant égaré dans une gorge de ces montagnes, tomba entre leurs mains. L'un d'eux levait déjà sa hache pour l'en frapper, mais un de ses compagnons moins sanguinaire détourna le coup. On lui lia les mains derrière le dos et on le livra à un autre bandit qui fut chargé de le garder et de le dépouiller. Le voleur conduisit Martin dans un endroit écarté, et quand la troupe se fut éloignée : « Qui es-tu ? » lui demanda-t-il. « Je suis chrétien, » répondit Martin avec la simplicité d'un martyr répondant à son juge. — « As-tu peur ? — Je n'ai jamais été plus tranquille, car je sais que le Seigneur ne me fera jamais défaut, surtout au milieu des épreuves ; mais j'ai pitié de vous, car votre vie criminelle vous rend indigne de la miséricorde divine. » Le voleur, surpris, l'écoutait en silence. Martin vit qu'il y avait là une âme à sauver ; il se mit à lui expliquer l'Évangile, et à lui exposer les principales vérités de la religion. Le bandit crut à la parole du bienheureux ; après l'avoir remis dans son chemin, il le conjura instamment de prier pour lui. Le germe déposé par Martin dans cette âme coupable ne périt pas. Ayant renoncé au brigandage, ce malheureux voulut expier ses égarements dans la pénitence et la retraite. Plus tard il devint moine, et « c'est de lui, dit Sulpice Sévère, que nous tenons les détails de ce récit ».

Une nouvelle épreuve attendait Martin au sortir de Milan. Dans l'humble voyageur qui suivait tranquillement la route de Pannonie, Satan avait deviné un redoutable adversaire. Il lui apparut sous une forme humaine à quelque distance de la ville : « Où vas-tu ? » lui demanda-t-il. — « Je vais, répondit Martin où le Seigneur m'appelle. — Eh bien, reprit Satan, partout où tu iras, dans toutes tes entreprises, tu me trouveras sur ton chemin. — Le Seigneur est mon appui, répliqua le saint, empruntant les paroles du Psalmiste, je n'ai rien à craindre des hommes. » A ces mots « l'ennemi » disparut.

Désormais la guerre est déclarée, guerre terrible, sans

relâche, où les deux adversaires déploieront toutes leurs forces et toute leur habileté. Satan tiendra sa parole ; toujours Martin le retrouvera sur sa route, dans ses prédications, dans l'exercice de son ministère, dans le silence même de sa cellule ; mais le moine, l'évêque, l'apôtre repoussera ses attaques avec le même calme, la même intrépidité ; et toujours aussi nous verrons Satan fuir devant son vainqueur.

Arrivé au terme de son voyage, Martin commença son apostolat. Il ne lui fut point donné de convertir son père. Le vieux tribun, obstiné dans son idolâtrie, ferma opiniâtrément les yeux à la lumière ; la tendresse, les prières, les larmes du bienheureux le laissèrent insensible. Plus docile à la voix de Martin, sa mère embrassa le christianisme. Heureuse mère, elle eut le bonheur de recevoir de son propre fils la vie divine avec ses espérances.

Avec elle un certain nombre d'habitants de Sabarie, témoins des vertus de Martin, et touchés de ses exhortations, se convertirent à Jésus-Christ.

La joie de Martin fut tempérée par le triste spectacle qui s'offrait à ses regards. Ursace, évêque de Singidunum, et Valens évêque de Mursa, tous deux zélés partisans d'Arius, avaient répandu leurs erreurs dans l'Illyrie et la Pannonie. Les Églises de ces deux provinces, jadis florissantes, gémissaient sous le joug d'une odieuse tyrannie. Presque personne n'osait élever la voix en faveur de la vérité outragée. Martin ne put retenir un cri de douleur ; il reprocha publiquement aux évêques et aux prêtres leur lâche infidélité. Sa hardiesse ne resta pas impunie. La fureur des ariens ne connut plus de bornes en apprenant qu'un ancien disciple d'Athanase, un ami d'Hilaire, annonçait hautement la foi de Nicée. L'audacieux prédicateur fut lié, battu de verges et chassé honteusement de la ville. Martin s'éloigna, tout joyeux, comme les apôtres, d'avoir souffert l'ignominie pour le nom de Jésus. « O bienheureux homme ! s'écrie Sulpice Sévère, il aimait de toute son âme le Christ, son Seigneur, et s'il

n'a point eu à subir la mort, il a néanmoins mérité la palme du martyr. »

Le saint reprit la route de l'Italie, avec l'intention de retourner dans les Gaules. Mais à Milan il apprit que son maître n'était plus à Poitiers. Les ariens, et à leur tête Saturnin, évêque d'Arles, un des prélats excommuniés par saint Hilaire, avaient fini par arracher à Julien César un ordre d'exil contre lui. L'Athanase des Gaules était allé expier son amour pour la divinité du Verbe, au fond de la Phrygie, en compagnie d'un intime ami, Rhodace, évêque de Toulouse, laissant derrière lui un clergé fidèle, des évêques unis dans la même foi, et une fille chérie, à peine parvenue à l'adolescence : seul chagrin qui vint assombrir sa joie de souffrir pour la vérité.

Martin, à cette nouvelle, prit la résolution de rester à Milan et d'y attendre les événements; il profita de son séjour pour poser les premières assises de l'œuvre qu'il méditait depuis longtemps. Il fonda hors de la ville un monastère où bientôt se réunirent à lui plusieurs disciples émerveillés de la beauté de sa doctrine. Parmi ces derniers la tradition nous a conservé les noms de Gaudence, qui dans la suite devint évêque de Novare, et Maurille, que nous retrouverons occupant le siège d'Angers.

C'était pour Martin un dangereux honneur d'avoir été l'ami des deux plus grands adversaires de l'hérésie d'Arius. Bientôt il lui fut interdit de demeurer à Milan. Les ariens, à l'instigation d'Auxence, maître alors de cette grande Église, en chassèrent le saint, qui dut chercher ailleurs une solitude plus calme et plus inaccessible. Il se retira, avec un prêtre qui l'accompagnait, dans un îlot de la mer de Toscane appelé Gallinaria.

Cette île est encore aujourd'hui l'asile des poules sauvages, d'où lui était venu son nom; les Italiens l'appellent l'*Isoletta d'Albenga*. En passant sur les côtes de la Ligurie, le voyageur peut saluer ce rocher abrupt et stérile, sans ombre et sans habitants; et le chrétien, à la vue de ce berceau de la vie anachorétique pour notre

France, se rappelle les charmantes paroles de saint Ambroise, qui dépeint les îles de la Méditerranée, devenues au IV^e siècle le séjour des âmes fatiguées des troubles du monde et impatientes de trouver le repos : « Ces îles, « disait dans son admirable langage l'éloquent évêque, « Dieu les a semées dans les flots comme des colliers de « perles, et là aiment maintenant à se dérober au monde « ceux qui redoutent ses vains plaisirs et veulent éviter « les écueils dont est bordé le port de la vie. La mer les « environne, protégeant leur chasteté, servant de refuge « à l'austérité de leur vie, leur offrant une demeure « calme et assurée ! Les chants des hymnes s'y marient « doucement sur les lèvres des solitaires, avec le bruit « des flots qui se brisent contre le rivage, et les rochers « retentissent du concert des saints. »

Dans sa nouvelle retraite, Martin se livra à toutes les austérités de la vie religieuse, ne vivant que de racines et d'herbes amères. Il lui arriva de manger de l'ellébore, plante vénéneuse qui lui était inconnue. Sentant le poison s'insinuer dans ses veines, se trouvant déjà aux portes du tombeau, il eut recours à la prière, et le danger disparut.

Telle fut la vie de Martin jusqu'au jour où il apprit que saint Hilaire, rappelé de l'exil, était arrivé à Rome.

En effet, l'infatigable évêque n'était point resté inactif en Orient. La proscription n'avait pas étouffé sa voix ; du fond de la Phrygie, le vaillant athlète avait pu combattre encore et envoyer à tout l'épiscopat catholique ses douze livres de la *Trinité* ; et l'on avait senti dans cet ouvrage de l'évêque exilé cette force irrésistible, cette rapidité entraînant qui l'ont fait nommer par saint Jérôme *le Rhône de l'éloquence latine*. Après le concile de Séleucie, où il s'était hardiment présenté dans le but de ramener les semi-ariens, il s'était rendu à Constantinople, demandant dans des lettres pleines de noblesse à être entendu par l'empereur. Toutes ses supplications furent vaines ; Constance persista à imposer à toute l'Église la formule de Rimini, déclaration vague, qui ouvrait la porte à toutes

les erreurs. Devant le triomphe de l'impiété, Hilaire, dont le zèle s'était longtemps contenu dans les règles d'une sainte prudence, laissa enfin s'échapper tous les élans de son âme. Il s'adressa au Dieu tout-puissant et lui dénonça Constance comme le destructeur de la religion et le précurseur de l'Antéchrist. Sa prière fut entendue, et déjà, dans la personne de Julien l'Apostat, se levait un ouvrier de la colère céleste, chargé d'éprouver le peuple de Dieu et de châtier les persécuteurs.

Cependant les ariens, effrayés d'avoir à lutter contre un si terrible adversaire, persuadèrent à l'empereur de renvoyer Hilaire dans les Gaules, comme un homme capable de troubler tout l'Orient. Le saint évêque traversa l'Illyrie et l'Italie pour revenir dans son diocèse, ranimant partout les chrétiens faibles et chancelants dans la foi.

A la nouvelle de son retour, Martin partit pour le rejoindre. Mais Hilaire n'était plus à Rome. Après avoir, lui aussi, cherché, par un touchant échange de sollicitude, son disciple sur les côtes de la Ligurie, il rentrait dans sa patrie, et toute l'Église des Gaules se levait pour le saluer comme un athlète revenant victorieux du combat, et le recevoir dans un immense embrassement.

CHAPITRE VI

FONDATION DE LIGUGÉ

Pendant son exil en Orient, Hilaire avait été, comme Anathase, témoin des merveilles de la vie des solitaires qui peuplaient les déserts de la Thébaïde. Il avait vu leur piété, leur ferveur, leur amour de la pénitence ; il avait

admiré l'intrépidité avec laquelle ils s'étaient répandus dans les villes d'Égypte et de Syrie, afin de rendre témoignage à la vérité, tandis que les pasteurs étaient réduits à se soumettre ou à prendre la fuite.

La haute intelligence du grand évêque avait été vivement frappée; aussi favorisa-t-il de tout son pouvoir les goûts de son disciple pour l'état religieux.

A deux heures de marche de Poitiers se trouvait une paisible vallée, traversée par une rivière. Ce lieu était alors isolé et sauvage. Depuis il a changé d'aspect; il est devenu riant et animé. C'est là que Martin, après son retour, vint s'établir avec l'agrément d'Hilaire et reprendre les exercices de la vie solitaire. Tout d'abord il se trouva entouré d'âmes d'élite, bientôt assez nombreuses pour former une communauté. Ainsi fut fondé le monastère de Ligugé, que l'histoire désigne comme le premier des Gaules.

Nous pouvons, d'après la peinture que nous fait Sulpice Sévère de la vie des moines à Marmoutiers, connaître au moins les éléments de la règle que Martin donna à ses disciples. Avant tout, le moine devait être un homme de prière et de mortification. L'habitation des frères fut d'une simplicité rustique. Des antres creusés dans le rocher, des cabanes faites de branches d'arbre leur servaient de cellules, et les mettaient à l'abri des intempéries des saisons. Ils ne possédaient rien en propre; tout était commun parmi eux. Ils gardaient un silence rigoureux et ne sortaient de leurs cellules que pour s'assembler aux heures de la prière. Leurs jeûnes étaient fréquents et très austères. Personne, excepté les malades ou les infirmes, ne buvait de vin; l'usage leur en était défendu, ainsi que celui de la viande. Le poisson était la nourriture la plus succulente qu'on leur donnât; encore n'en mangeaient-ils qu'à Pâques et les jours de grandes solennités. Ils prenaient ensemble leurs repas, quand l'heure de rompre le jeûne était venue. Leurs habits étaient pauvres comme leur nourriture; la plupart portaient des vêtements de poil de

chameau ; les autres avaient des robes d'étoffe grossière. C'était un crime de se vêtir plus délicatement. Martin ne se distinguait des autres que par une mortification plus grande, une pénitence plus austère. Uniquement occupé de la perfection de son âme, il ne prenait aucun soin de son corps : aussi son extérieur négligé lui attirait-il parfois des railleries et des sarcasmes.

Entre les disciples de Martin et les moines de la Thébaïde, il y avait, on le voit, plusieurs traits de ressemblance ; pourtant le caractère des moines occidentaux différa toujours de celui des solitaires de l'Orient.

En Orient, la contemplation fit le fond presque exclusif de la vie religieuse, et le seul travail qui s'y joignît fut le travail des mains. C'est l'esprit de Paul et d'Antoine, fondateurs et types du moine oriental.

L'idéal du religieux pour Martin était tout autre ; sachant par l'exemple d'Hilaire quels services la science peut rendre à l'Église, il fit à l'étude une large part ; il interdit même tous les arts, excepté l'art de l'écriture. Aussi l'étude fut-elle un des buts principaux des institutions monastiques en Occident.

Le travail manuel ne fut point, il est vrai, entièrement exclu dans la suite. Nous en avons une preuve dans les travaux immenses entrepris par les moines sur le sol de notre patrie : ces cités fondées autour de leurs couvents, ces forêts et ces landes qu'ils ont défrichées, ces centres féconds qu'ils ont, après les invasions, créés à l'agriculture. A ces occupations extérieures on ajouta la transcription des manuscrits. Cet exercice a toujours été cher aux hôtes des monastères. Cassiodore en était si enthousiasmé, qu'il écrivait dans son livre des *Institutions divines et humaines* : « Parmi les ouvrages des mains, celui pour
« lequel j'avouerai une préférence, c'est le travail des
« copistes ; car, en relisant les saintes Écritures, ils
« enrichissent leur intelligence, ils multiplient par la
« transcription les préceptes du Seigneur. Heureuse ap-
« plication, étude digne de louanges : prêcher par le
« travail des mains, ouvrir de ses doigts les langues

« muettes, porter silencieusement la vie éternelle aux
« hommes, combattre de la plume les suggestions du
« mauvais esprit ! Du lieu où le copiste est assis, par la
« propagation de ses écrits il visite de nombreuses pro-
« vines ; on lit son livre dans les lieux saints ; les peuples
« l'entendent, et apprennent à se détourner de leurs pas-
« sions pour se conserver au service de Dieu. O glorieux
« spectacle à qui sait le contempler ! un roseau taillé, en
« volant sur l'écorce, y trace la parole céleste, comme
« pour réparer l'injure de cet autre roseau dont fut frappée,
« au jour de la Passion, la tête du Sauveur. »

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ces labo-
rieux et patients copistes qui ont transcrit pour nous les
saintes Écritures, et sauvé de l'oubli les trésors de la
littérature antique !

Mais les œuvres de l'intelligence obtinrent le premier
rang. Les moines durent ne rien négliger pour s'instruire
dans les lettres divines et humaines. Et le résultat
n'a-t-il pas été magnifique ? N'est-ce pas dans les mona-
stères que naquirent les grandes universités du moyen
âge, et ces générations studieuses qui, au milieu des
ténèbres communes, nous ont transmis d'âge en âge
le flambeau de la vraie lumière ? N'est-ce pas dans des
cellules de moines qu'ont été composées ces apologies élo-
quentes, ces courageuses défenses de la foi qui ont ravi
nos aïeux ? N'est-ce pas enfin entre les murs d'un cloître
qu'ont vécu les auteurs de ces merveilleux traités de la
vie mystique, depuis Vincent de Lérins et Salvien jus-
qu'au moine inconnu dont la main, saintement inspirée,
a écrit *l'Imitation de Jésus-Christ* ?

Aux œuvres de l'intelligence Martin joignit les œuvres
non moins fécondes de l'apostolat. Le soin de sa vertu ne
devait pas détourner le moine du salut du prochain. Aux
yeux du saint fondateur l'état religieux était une prépara-
tion à la prédication de l'Évangile, et le temps passé dans
le cloître une sorte de veillée des armes. On y puisait
des forces et du courage ; ensuite on marchait sans crainte
à la conquête des âmes.

Martin sortait donc parfois de son monastère, et s'en allait prêcher la foi aux populations du Poitou et des contrées d'alentour. Grégoire de Tours l'affirme hautement. Après avoir mentionné le retour d'Hilaire à Poitiers, il écrit : « Alors notre brillant soleil se leva, et la Gaule « fut éclairée des rayons d'une lumière nouvelle ; je veux « dire que vers ce temps le bienheureux Martin com- « mença à prêcher dans ce pays ; annonçant et prouvant « par de nombreux miracles que le Christ est vraiment « le Fils de Dieu, il bannit l'incrédulité des gentils. » Pour donner plus d'autorité à sa parole et lui rendre plus facile l'administration du baptême, Hilaire lui avait conféré le diaconat, peut-être même la prêtrise : l'amour des âmes avait triomphé de sa modestie.

L'Aquitaine a conservé les traces des pieuses pérégrinations de saint Martin. Ici c'est un temple, une chapelle élevée en son honneur ; là, un village qui porte son nom ; plus loin, une fontaine qu'il aurait fait jaillir pour récompenser la charité d'une pauvre femme.

Non content de prêcher lui-même, Martin forma des disciples qui perpétuèrent son œuvre. Saint Martin de Brives, saint Martin de Saintes, saint Félix de Smarves, saint Macaire de Mauges, saint Florent de Monglonne composèrent une glorieuse phalange d'apôtres qui, après lui, évangélisèrent le Poitou. Ce qu'ils firent alors, leurs successeurs le feront durant des siècles, tant qu'il restera dans les forêts de la Bretagne et de la Germanie, sur les rivages de l'Océan, des infidèles à convertir, des pécheurs à ramener, des souffrances à soulager.

L'établissement de l'ordre monastique ainsi compris fut réellement l'œuvre capitale de saint Martin, parce qu'elle fut la plus féconde dans ses résultats et dans sa durée, et aussi parce qu'elle mit dans les mains de l'Église l'instrument providentiel dont cette dernière avait besoin pour remplir sa mission. De cette grande institution dont Martin a posé les bases, de ces solitudes de Ligugé et de Marmoutiers, sortira la civilisation chrétienne.

Hilaire venait souvent visiter Martin dans son monastère. Il avait sa cellule à Ligugé, où il se plaisait, comme les plus jeunes clercs, à transcrire les livres saints. Ses conseils fortifiaient les moines; ses exemples les encourageaient.

Au sujet de ces visites, les chanoines de Saint-Hilaire racontaient au XII^e siècle un trait charmant, qui n'a peut-être d'autre fondement qu'une naïve légende, mais qui atteste les relations affectueuses de l'évêque de Poitiers avec les compagnons de Martin.

« Un jour donc, dit le savant et pieux Guibert de Gembloux, qui nous a conservé cette histoire, Hilaire vint selon sa coutume à Ligugé, auprès de Martin et des serviteurs de Dieu rangés sous sa conduite. Il venait chercher au milieu d'eux quelques consolations spirituelles, et y offrir, en union avec eux, le sacrifice de l'Agneau sans tache. Après les avoir nourris dans de suaves entretiens du pain de la doctrine céleste, le pontife reprit le chemin de Poitiers. Martin, par déférence, l'accompagna jusqu'à la ville, où ils arrivèrent à l'heure fixée pour la célébration des saints mystères. Comme le temps pressait, Hilaire s'enquit si rien ne manquait pour l'auguste sacrifice. On lui répondit que tout était prêt, excepté le livre appelé *sacramentaire*; il avait été oublié à Ligugé, sans doute par la permission de Dieu, qui voulait glorifier son serviteur. Le pontife, troublé par cette réponse, jeta sur Martin, qui se disposait à le servir à l'autel, un regard sévère. Martin, tout ému, cherche avec anxiété quelqu'un qui puisse apporter, malgré l'impossibilité apparente, le livre réclamé par Hilaire. Un ange se présente tout à coup à la porte de l'église, lui donne en souriant le volume, et disparaît. En apprenant de la bouche de son disciple cette merveilleuse intervention du ciel, Hilaire tressaillit de joie et rendit grâce à Dieu. A partir de ce jour il eut pour Martin non plus l'affection d'un père, mais la vénération due à une âme aussi favorisée des complaisances divines. »

La renommée de Martin commençait d'ailleurs à se

répandre. Autour de son front rayonnait déjà l'auréole de thaumaturge. Dieu lui avait mis entre les mains la plus grande puissance qu'il ait jamais donnée à un homme, celle de ressusciter des morts.

Le monastère de Ligugé était ouvert aux catéchumènes qui désiraient s'instruire et se préparer au baptême. Saint Hilaire avait apporté cette coutume de son exil; dans les contrées de l'Orient, les couvents étaient autant d'écoles préparatoires au sacrement de la régénération. Jaloux de recevoir les enseignements du bienheureux, un jeune catéchumène était venu le trouver, mais peu de jours après il fut pris d'une fièvre violente. Martin était absent, et quand, au bout de trois jours, il revint au monastère, il ne trouva plus qu'un cadavre. La mort avait été si prompte, que le malheureux jeune homme n'avait pu recevoir le baptême. Son corps était étendu au milieu de sa cellule, entouré des religieux désolés. Martin accourut, poussant des sanglots et versant des pleurs. Soudain il se sent rempli du Saint-Esprit : il ordonne à tous les assistants de sortir et s'étend sur le cadavre du frère. Il prie quelques instants avec ardeur; puis, averti par un mouvement de l'Esprit-Saint que le miracle va s'opérer, il se soulève un peu. Les yeux fixés sur le visage du mort, il attend avec confiance l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. Deux heures à peine se sont écoulées qu'il voit tous les membres du défunt s'agiter faiblement, et ses yeux s'entr'ouvrir. Martin pousse vers le ciel un cri de reconnaissance, la cellule retentit des accents de sa joie. Les moines rentrent précipitamment. O prodige! ils trouvent plein de vie celui qu'ils ont laissé mort. Revenu complètement à lui, le catéchumène reçut immédiatement le baptême des mains de Martin, et vécut encore plusieurs années. « Le premier parmi nous, ajoute l'historien, il donna à Martin l'occasion d'exercer sa puissance, et demeura en quelque sorte la preuve vivante de ce miracle. Il racontait souvent qu'après avoir quitté son corps, son âme avait comparu devant le tribunal de Dieu; une sentence sévère l'avait condamnée à habiter des

lieux obscurs avec une foule d'autres âmes. Alors deux anges avaient exposé au Juge suprême que Martin priait pour lui, et ils avaient reçu l'ordre de le ramener sur la terre et de le rendre à son libérateur.

Ce miracle eut un immense retentissement. On vénérât déjà Martin comme un saint; dès lors on le regarda comme un homme puissant en œuvres et en paroles.

Peu de temps après, le saint religieux traversait les terres d'un noble gaulois, nommé Lupicinus. Les cris et les lamentations d'une multitude éplorée frappent son oreille. Inquiet, il s'arrête et demande la cause de ces gémissements. On lui répond qu'un pauvre petit serviteur de la maison venait de se pendre. A cette nouvelle, il entre dans la chambre où se trouvait le cadavre, fait sortir tout le monde, s'étend sur lui et prie pendant quelque temps. Bientôt le visage de l'esclave s'anime; il lève vers Martin des yeux languissants; puis, après de lents et inutiles efforts pour se lever, il saisit la main du saint, et se dresse sur ses pieds. Et tous deux, s'avancant ensemble jusqu'au vestibule de la maison, se présentent aux spectateurs émerveillés.

Les autres miracles accomplis par Martin pendant son séjour à Ligugé ne nous sont point connus. L'histoire ne nous les a pas transmis; elle s'est contentée de nous apprendre qu'à cette époque il opéra un nombre infini de prodiges. Lui-même, au rapport de Sulpice Sévère, se plaignait plus tard que sa « vertu » avait été amoindrie après sa promotion à l'épiscopat. Dieu se plaît souvent à donner des leçons d'humilité à ses plus intimes amis; il veut leur faire sentir que ses dons sont purement gratuits, et qu'il les leur dispense suivant les règles tracées par sa sagesse infinie.

Un chagrin profond était réservé à Martin. Il y avait six ans qu'Hilaire était revenu de l'exil, et ces six années avaient offert au saint prélat de précieuses consolations. L'arianisme vaincu n'avait plus en Orient que des mouvements convulsifs, les efforts du saint docteur en avaient complètement purgé l'Église des Gaules; d'autre part, il

voyait se former à côté de sa ville épiscopale une milice destinée à défendre la foi et à la propager par la prière et l'apostolat. Il pouvait dire comme Siméon : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix. » Il mourut le 13 janvier 368.

On lui donna pour successeur Pascentius.

Après la mort de son maître bien-aimé, Martin continua paisiblement l'œuvre religieuse et apostolique dont nous l'avons vu jeter les fondements. Mais le Poitou ne devait pas le conserver : la Touraine réclamait son apôtre.

CHAPITRE VII

SAINT MARTIN ÉVÊQUE DE TOURS

Tours, capitale des *Turones*, était une petite cité admirablement assise sur la rive gauche de la Loire. Après la conquête des Gaules, les Romains l'avaient appelée *Cæsarodunum*; ils l'avaient entourée d'une enceinte de murailles, dont on voit encore les vestiges, et y avaient bâti un prétoire, des arènes et une basilique. Elle faisait partie de la seconde Lyonnaise.

La foi y avait été apportée de bonne heure par saint Gatien. On montre encore auprès de Marmoutiers une grotte creusée dans le roc où, d'après la tradition, le premier apôtre de la Touraine avait coutume de célébrer les saints mystères. Gatien fut en butte, avec son petit troupeau, à une persécution violente : tous les chrétiens que l'on put saisir furent battus de verges ou décapités.

Après lui, saint Lidoire gouverna l'Église de Tours. Il consacra au culte du vrai Dieu la maison d'un sénateur

de la cité, converti à Jésus-Christ. Ce fut dans cette église que les fidèles s'assemblèrent publiquement pour la première fois. Jusqu'alors la persécution les avait contraints à se cacher. Leur nombre s'accrut peu à peu, et quand mourut saint Lidoire après trente-trois ans d'épiscopat, la ville de Tours était presque entièrement chrétienne.

Le siège vacant, il fallut procéder à l'élection d'un nouveau pontife. Le choix d'un pasteur était un événement considérable pour les cités. Le pape, à qui appartenait en principe l'institution des évêques, était trop éloigné, et les voies de communication trop peu faciles ; les chapitres n'existaient pas encore, et la puissance impériale n'avait aucun droit d'intervenir : il fallait donc recourir à l'élection. Trois éléments y concouraient : les évêques de la province, le clergé et le peuple. Saint Cyprien détermine ainsi ce qui devait être fait en pareil cas : « Que celui qui doit gouverner un diocèse, dit-il, soit choisi par les évêques en présence du peuple, et qu'il soit jugé digne par le suffrage du public. » Aux évêques seuls était dévolu le droit de nommer et d'instituer leurs collègues, particulièrement les métropolitains, mais le clergé et les simples fidèles prenaient une notable part à l'élection. Le peuple n'y participait point par un vote régulier ; on ne lui attribuait qu'une voix consultative, mais on tenait compte de son vœu souvent impératif et irrésistible.

Ce système donnait lieu à des abus fâcheux. On s'agitait tumultueusement dans l'église, les esprits s'échauffaient, et il se formait des factions opposées dont les clameurs séditieuses devenaient une menace pour l'indépendance de l'élection et un sujet d'inquiétude pour l'ordre public. Ces abus et ce danger amenèrent insensiblement la modification de la méthode primitive. Ils n'existaient pas quand un saint personnage s'imposait par son mérite ou sa vertu aux suffrages des électeurs et des prélats. L'évêque était alors nommé par acclamation.

L'élection de Martin nous en offre un remarquable

exemple. Une foule considérable, accourue non seulement de Tours, mais des villes voisines, s'était réunie pour donner un successeur à saint Lidoire. L'assemblée jeta immédiatement les yeux sur Martin. Ses miracles, son courage à lutter contre les hérétiques, son zèle pour la conversion des païens, la sagesse dont il faisait preuve dans la direction de son monastère, le désignaient au choix du clergé et du peuple. Son nom est bientôt répété par toutes les bouches. Mais comment le faire sortir de son couvent? On n'ignorait pas la résistance qu'il avait opposée aux instances de saint Hilaire quand ce dernier avait voulu lui conférer le diaconat. Son humilité ne l'empêcherait-elle pas d'accepter la charge pastorale? On résolut d'employer la ruse et l'artifice pour l'attirer à Tours.

Un citoyen de la cité, nommé Rusticus, alla trouver Martin à Ligugé. S'étant jeté à ses pieds, il le supplia de venir porter secours à son épouse malade. On était toujours sûr du succès lorsqu'on implorait la charité de Martin. Touché de compassion, il part sans défiance. Rusticus cependant avait échelonné sur la route un grand nombre d'habitants de Tours. Ils se saisissent du bienheureux et l'emmènent à la ville sous bonne garde. Le saint fut accueilli par d'unanimes acclamations. « Il est digne! il est digne! Heureuse l'Église de Tours si elle possède un tel pasteur! »

Ce concert pourtant fut troublé par l'opposition de quelques membres de l'assemblée, en particulier de plusieurs des évêques présents. L'extérieur négligé de Martin, sa tête rasée à la manière des moines orientaux, la pauvre robe dont il était revêtu, le leur faisaient paraître peu digne de l'épiscopat. Mieux inspiré, le peuple tourna leurs scrupules en dérision. Ils furent donc obligés de se rendre aux désirs de l'assemblée. Ce jour-là la voix du peuple fut réellement la manifestation de la volonté de Dieu.

Defensor, évêque d'Angers, s'était fait remarquer par la violence de son opposition. Il en fut sévèrement repris.

Le clerc chargé de lire la sainte Écriture pendant l'office n'avait pu pénétrer dans le sanctuaire à cause de la foule. Les prêtres se troublèrent, et l'un d'eux, ne voyant point venir le lecteur, ouvrit au hasard le livre des psaumes. Il tomba sur ces mots : « Vous avez tiré une louange par-
« faite des enfants et de ceux qui sont encore à la ma-
« melle, pour confondre vos adversaires, pour perdre
« votre ennemi et son *défenseur*. » A ces paroles, le peuple pousse un cri, les adversaires de Martin sont réduits au silence. On resta convaincu que Dieu avait permis la lecture de ce passage pour justifier le choix de son élu.

Martin fut donc immédiatement ordonné évêque. C'était le 14 juillet 370, le nouveau pontife était âgé de cinquante-quatre ans. A dater de ce moment commence, à proprement parler, son action publique et la période la plus féconde de son apostolat.

C'est dans les monuments du siècle qu'il faut apprendre ce qu'était alors l'existence d'un évêque ; quel éclat ! quel pouvoir ! mais aussi quels travaux et quels périls ! Détruire les restes du paganisme, préserver la foi des souillures de l'hérésie, tel était le devoir principal de sa charge ; mais le malheur des temps contraignit aussi les prélats à s'attribuer des fonctions abandonnées par l'autorité temporelle affaiblie. L'évêque devient non seulement une puissance religieuse, mais une puissance civile. On le voit d'un côté baptiser, annoncer la divine parole, de l'autre visiter les malades, nourrir les pauvres, les orphelins et les veuves. Il publie en même temps des traités de morale et de discipline, soutient des controverses contre les hérésiarques et les philosophes ; il siège dans les conciles, correspond avec les autres évêques et les particuliers.

Tuteur des faibles, l'évêque s'interposait entre le maître et l'esclave, entre le père et les enfants, corrigeant les iniquités légales. Souvent il intervenait auprès princes et des gouverneurs de provinces pour leur arracher la grâce de malheureux condamnés au dernier

supplice. Défenseur de la cité, il s'opposait aux exactions injustes, et soutenait devant l'autorité impériale les droits de son peuple. Censeur des mœurs, il veillait à leur pureté, et les corrigeait conformément à une jurisprudence canonique égale pour tous. Les empereurs n'étaient point à l'abri de leurs reproches; et on avait vu saint Ambroise fermant la porte de l'église de Milan à Théodose après le massacre de Thessalonique.

Constantin, impuissant à renverser l'ancien ordre de choses au moyen des lois, eut recours à l'Église; il confia aux évêques le pouvoir de rendre la justice. La vénération qu'on avait pour le clergé amenait spontanément les fidèles devant les tribunaux ecclésiastiques; aussi les prélats passaient des journées entières à statuer sur des procès. Il faut entendre saint Augustin raconter l'existence habituelle de saint Ambroise. « Des hommes affairés l'assiégeaient pour lui parler ou pour l'entendre. Il se mettait au service de tous leurs besoins. Il passait presque tous ses instants avec eux; à peine lui en restait-il assez pour réparer ses forces par la nourriture, ou alimenter son âme par la prière. »

Au milieu de la confusion qui régnait dans toutes les parties de la société menacée, les municipalités se trouvèrent souvent abandonnées par les représentants du pouvoir; les évêques se mirent à leur tête parce qu'ils restaient seuls partout où il fallait veiller, diriger, consoler. Certains historiens les ont accusés d'avoir usurpé la puissance temporelle. Ils ne l'avaient point sollicitée, leur profession ne les disposait point à l'exercer. Le besoin se fit sentir et on fut heureux de les rencontrer pour ramasser l'autorité tombée à terre, et s'en servir pour le bien des peuples.

Tel était l'évêque, réunissant dans sa personne la juridiction ecclésiastique et la magistrature civile. Viennent maintenant les barbares, les pontifes traiteront avec leurs chefs de puissance à puissance. Les populations n'auront plus ni lois à réclamer, ni magistrats à invoquer, elles ne trouveront plus nulle part ni sûreté

ni protection; mais les évêques seront là qui réprimeront les excès des conquérants et même les forceront à reculer.

En montant sur le siège de Tours, Martin accepta généreusement tous les devoirs attachés à cette sublime magistrature. Une incomparable vie va se dérouler devant nous. Investi de l'autorité divine transmise par Jésus-Christ à ses apôtres, il exercera avec toute l'ardeur de son zèle les fonctions sacrées; il sera aussi le protecteur des opprimés, et nous le verrons se montrer, sans en avoir le titre, le « défenseur de la cité » (*defensor civitatis*). Après sa mort, les barbares frapperont à la porte de sa ville épiscopale; mais il se lèvera de sa tombe pour la protéger: les hordes féroces s'enfuiront ou tomberont à genoux devant lui.

CHAPITRE VIII

MARMOUTIERS

Le IV^e siècle peut, avec raison, s'enorgueillir d'avoir produit un grand nombre de saints évêques; mais à côté des Athanase, des Ambroise, des Hilaire, l'Église voyait avec une douloureuse inquiétude certains prélats se laisser aller au faste et à la mollesse: la haute situation temporelle qui leur était faite, les discordes religieuses, leur séjour à la cour des princes avaient amené ce relâchement de l'austérité primitive. Ils voyageaient dans la lourde et somptueuse voiture des nobles gaulois, entourés d'une légion de serviteurs; ils ne dédaignaient point le luxe des palais et des jardins, aimaient à se vêtir d'habits

magnifiques, à s'asseoir devant une table bien servie et couverte de riches tapis.

Martin, devenu évêque, ne voulut pas cesser d'être moine. « Il savait, dit un ancien historien, que si l'épiscopat a quelque chose de plus relevé par l'excellence de son caractère, la profession religieuse renferme une profession non moins sublime dans la pratique des conseils évangéliques; ou que, si l'épiscopat demande une perfection égale, il n'est rien de plus rare que de l'y trouver, rien de plus difficile que de l'y conquérir, et qu'il est presque impossible de l'y conserver et d'y persévérer sans les exercices de la vie religieuse. »

Il ne changea rien à sa manière de vivre. Ses jeûnes étaient aussi fréquents, son abstinence aussi rigoureuse, ses veilles aussi longues. Était-il obligé de donner quelques instants de repos à son corps épuisé, il se jetait à terre sur une natte ou sur un cilice. Sa tête reposait sur un peu d'herbe sèche, le plus souvent sur une pierre. Son extérieur était modeste; ses vêtements étaient pauvres comme auparavant. La dignité épiscopale ne servit qu'à rendre plus admirable en sa personne l'humilité de la vie monastique.

Martin s'établit d'abord dans une petite cellule attenante à son église. Il n'y resta pas longtemps; une foule de visiteurs assiégeait constamment la porte de sa demeure: les uns lui demandaient des conseils, les autres venaient lui adresser des suppliques. Il devenait impossible au saint évêque de vaquer, dans la mesure de ses désirs, à la prière et à la contemplation. Il chercha aux environs de la ville un asile solitaire, où il aurait la faculté de vivre dans le recueillement, sans être empêché de remplir les fonctions de son ministère.

Tout le monde connaît, à une demi-lieue de Tours, sur la rive droite de la Loire, un étroit vallon encaissé entre des rochers escarpés et une des sinuosités du fleuve, maintenant habité et gracieusement cultivé; c'était alors une solitude profonde. Des bois épais en défendaient l'approche; on n'y accédait que par un étroit sentier. Ce fut

là que Martin fonda le monastère de Marmoutiers, depuis si célèbre, et longtemps l'un des foyers les plus ardents de la science et des vertus monastiques.

Le souvenir de saint Gatien, d'ailleurs, n'avait sans doute pas été sans influence sur son choix.

L'exemple de ce moine-évêque, renouvelant aux portes de sa ville épiscopale les merveilles de la Thébaïde, frappa vivement les esprits. L'entraînement fut irrésistible : en peu de temps quatre-vingts moines se réunirent autour de lui, et parmi eux des fils de familles gauloises, accoutumés aux délicatesses d'une vie opulente.

Le saint y bâtit d'abord une église dédiée aux bienheureux apôtres Pierre et Paul. Plusieurs fois ruinée et rebâtie, cette église fut consacrée au XI^e siècle par le pape Urbain II, lors de son passage à Tours, après le concile de Clermont. Elle n'existe plus à présent, mais à quelques pas s'élève une charmante chapelle où l'on chante encore les louanges de Dieu et celles de son serviteur, saint Martin.

L'humble prélat habitait une cabane de bois, entourée d'une petite cour. Ses disciples se logèrent dans des grottes creusées au pied du rocher, ou dans des huttes de branchages semblables à la sienne. Le couvent avait donc, comme celui de Ligugé, l'aspect d'une laurie de la Thébaïde; toutefois la vie commune y domina dès le principe. On y suivait la règle que le saint avait donnée aux religieux de Ligugé, règle qui sert de base à presque toutes les institutions monastiques de l'Occident. Les occupations étaient identiques, les moines s'y exerçaient à la pratique des mêmes vertus. Ils se réunissaient pour prier à certaines heures du jour et de la nuit. Ce fut l'origine de l'office conventuel.

La pauvreté principalement était chère au saint fondateur : il obligea ses disciples, par son exemple et ses préceptes, à la garder dans toute son intégrité.

La maison de Lycontius, personnage distingué par sa piété et par son rang dans le monde, — il avait été

vicaire de l'empire, — se trouva tout d'un coup affligée d'une peste terrible. Tous ses serviteurs furent atteints presque en même temps ; sa villa était encombrée de malades en danger de mort. Lycontius, désespéré, écrivit à Martin pour implorer son secours. Le bienheureux répondit que la guérison serait difficile, car le Saint-Esprit lui avait révélé que la main du Seigneur s'était appesantie sur cette demeure. Il assura toutefois Lycontius qu'il essaierait d'apaiser la colère divine. Durant sept jours et sept nuits il ne cessa de jeûner et de prier ; à la fin le Seigneur l'exauça.

Lycontius, pénétré de reconnaissance, accourut lui annoncer que tous ses serviteurs étaient guéris. En action de grâces de cette faveur il lui offrit cent livres d'argent. Martin ne les refusa pas, mais il ne voulut rien accepter ni pour lui ni pour ses religieux. Avant que cette somme eût été apportée au monastère, il l'avait déjà employée à racheter des captifs. Ses frères l'engageaient à en garder une partie pour l'entretien du couvent : à peine, en effet, avaient-ils de quoi vivre, quelques-uns même manquaient de vêtements. « L'Église de Dieu, répondit-il, nous donnera le vêtement et la nourriture, nous ne devons pas nous inquiéter de gagner notre vie. »

La communauté avait cependant ses moments de détresse. Le diacre Caton, administrateur du monastère, se trouvait parfois embarrassé pour subvenir aux besoins des religieux. Il était, paraît-il, habile pêcheur, mais le succès ne couronnait pas toujours ses efforts. Aux grandes solennités, nous le savons, la règle permettait de manger du poisson. Un jour de Pâques, le diacre vint dire au saint évêque qu'il n'avait pu rien prendre de toute la journée ; les autres pêcheurs qui auraient pu lui en vendre se trouvaient dans le même cas. « Va, lui dit Martin, jette ton filet, et ta pêche sera fructueuse. » Les cellules n'étaient pas éloignées du fleuve ; les frères, heureux de prendre quelques instants de récréation, descendirent sur la rive. Ils encourageaient les efforts du pêcheur, persuadés que sa tentative ne serait pas inutile, puisque

Martin avait ordonné qu'on pêchât pour Martin. Du premier coup de filet, et il était fort petit, le diacre retira un énorme saumon; il accourut tout joyeux, et, comme le dit Sulpice Sévère citant un vers de Stace :

Apporta le sanglier captif aux Argiens étonnés.

Malgré leur pauvreté, Martin et ses disciples pratiquaient généreusement l'hospitalité. Lorsqu'un étranger se présentait à la porte du couvent, on l'accueillait comme un hôte envoyé par la Providence; Martin lui-même lui présentait de l'eau pour laver ses mains, le faisait asseoir à la table commune, et, le soir, lui lavait encore les pieds. Et il s'acquittait de cet acte de charité avec tant de grâce, et en même temps avec une autorité si imposante, que le visiteur confus n'osait s'y opposer.

Cette faveur dont jouissaient les étrangers, Martin la refusa toujours aux grands de la terre. Le préfet Vincent, homme éminent et d'une haute vertu, lui demandait souvent, quand il passait en Touraine, de l'admettre à sa table. Il lui citait l'exemple de saint Ambroise, qui recevait de temps à autre les consuls et les préfets. Martin resta sourd à toutes ses instances; il craignait pour lui et pour ses disciples l'orgueil et la vaine gloire.

Non seulement Martin exigeait de ses religieux la pauvreté la plus stricte; il leur imposait encore une continence absolue, la chasteté parfaite étant, à ses yeux, essentielle à leur profession. L'inconstance d'un solitaire lui fournit l'occasion de leur donner à ce sujet une admirable leçon.

Un soldat, ayant quitté la carrière des armes à dessein de servir Dieu dans l'état religieux, vint trouver le saint évêque pour lui demander de le recevoir au nombre de ses disciples. Ce soldat était marié; mais sa femme avait aussi l'intention de se consacrer au Seigneur. Martin les reçut avec sa charité ordinaire; il fit entrer la femme dans un monastère de vierges, et permit au mari de se

bâtir une cellule aux environs de la sienne. Bientôt le nouvel ermite s'imagina qu'il serait plus heureux d'avoir sa femme auprès de lui. Il revint donc prier Martin de condescendre à ses désirs. Le bienheureux refusa, en lui représentant les engagements qu'il avait pris et en l'exhortant à ne pas donner un tel scandale. Le frère insista ; il ne voulait rien changer à son genre de vie, disait-il ; habiter avec sa femme serait seulement pour lui une consolation, mais on n'avait point à craindre qu'ils tombassent dans le désordre. « Je suis soldat du Christ, ajouta le moine, et ma femme, de son côté, a prêté serment dans cette sainte milice ; accordez-nous seulement de combattre côte à côte. » Martin, s'emparant habilement de cette comparaison : « As-tu jamais été à la guerre ? T'es-tu trouvé dans une armée rangée en bataille ? — Souvent, répondit-il ; j'ai même pris part à plusieurs combats. — Eh bien ! as-tu jamais vu dans une armée prête à en venir aux mains, quand les troupes ont déjà tiré l'épée, une seule femme rester au milieu des rangs et prendre part à la bataille ? » Le trait avait porté juste et la leçon fut comprise. Confus et rougissant, le solitaire remercia Martin et renonça à son projet.

Le saint était en ce moment environné de ses frères ; il se tourna vers eux et compléta ainsi sa pensée : « La femme, dit-il, ne doit point entrer dans le camp des soldats ni se mêler à eux. Qu'elle reste dans sa maison ; une armée devient méprisante dès qu'une troupe de femmes se mêle à ses rangs. A l'homme de combattre en bataille rangée dans la plaine ; à la femme de se renfermer dans sa demeure. Sa gloire, à elle, c'est de rester pure en l'absence de son mari ; sa première vertu et sa plus grande victoire, c'est de rester cachée. »

Ce grand maître savait que la modestie extérieure est la gardienne de la chasteté ; il veillait scrupuleusement à l'observation rigoureuse de cette vertu. Un jour d'hiver, un des frères entra transi de froid dans la chambre de Martin. Il y avait là, sur un réchaud, quelques char-

bons allumés. Le frère approcha un siège et se mit à se chauffer dans une posture peu convenable. Le saint se trouvait dans une autre pièce ; il connut néanmoins ce qui se passait : « Quel est celui , s'écria-t-il , qui souille ma cellule par son immodestie ? » Le moine l'entendit ; honteux de sa faute , il accourut auprès des autres religieux et leur raconta son aventure en tremblant.

Au lieu d'éloigner les esprits , l'austérité de la règle suivie à Marmoutiers attirait sans cesse à Martin de nouveaux disciples. Les uns venaient des villes gauloises , comme Refrigérius , le diacre Eusèbe , le prêtre Aurélius , le moine Gallus , et plusieurs autres dont Sulpice Sévère nous a conservé les noms. D'autres accouraient de lointaines contrées , du pays même de Martin. Suivant une légende dont le fond du moins n'est peut-être pas à dédaigner , sept jeunes gens , ses compatriotes ou ses parents , après avoir fait sur son conseil le pèlerinage de Jérusalem , se retirèrent à Marmoutiers. Ils y vécurent plusieurs années dans une grande sainteté. Dieu voulut récompenser leur vertu : ils moururent tous le même jour. Leur mort fut si douce , elle changea si peu leur visage , qu'ils paraissaient endormis. Ils furent enterrés dans une chapelle , auprès de l'église de l'abbaye. La piété de nos pères les a honorés sous le nom des Sept Dormants.

Marmoutiers n'était pas seulement un couvent , c'était aussi une école , un séminaire. Les enfants du peuple y étaient instruits dès leur adolescence. On y formait les jeunes clercs à la science et aux vertus sacerdotales. Saint Brice et Victorinus , fils de Victor , évêque du Mans , y furent élevés. Le père de ce dernier , en quittant le monde , l'avait confié à Martin. Le saint évêque poursuit son entreprise ; il forme des moines , mais des moines-apôtres , capables de le seconder dans la prédication de l'Évangile. Il les prépare par une vie studieuse et mortifiée ; quand ensuite ils sont suffisamment trempés , il les emmène avec lui annoncer la divine parole , ou les met à la tête des églises qu'il établit.

Cette école eut un merveilleux succès ; pendant des siècles Marmoutiers fut la pépinière du clergé et de l'épiscopat des Gaules. Toutes les cités, du vivant même de Martin, ambitionnent l'honneur de posséder des pasteurs sortis de ses mains. Maurille à Angers, Victor au Mans, un autre Martin à Lyon, Héros à Arles, Lazare à Aix, sont tous des disciples de Martin. Avons-nous besoin de nommer saint Brice, son successeur sur le siège de Tours ? Et la Touraine n'a-t-elle pas gardé précieusement le souvenir de ce glorieux saint Patrice, apôtre de l'Irlande, dont la légende a fait le neveu du fondateur de Marmoutiers ? Il avait, dit-on, reçu le jour d'une jeune et belle esclave, sœur ou du moins parente de saint Martin, mais amenée prisonnière dans les Gaules. Par ses traits et son caractère aimable, Conchessa captiva le cœur du fils de son maître, le Breton Calphurnius. Patrice, né de leur union, fut lui-même, à l'âge de seize ans, enlevé par des pirates de race celtique. Il parvint à s'échapper et à retourner en Gaule. Mais il entendait toujours dans ses songes les enfants des païens, dont il avait connu le joug, l'appeler à grands cris et lui demander le baptême. Afin de se préparer à cette mission, il va continuer ses études à Marmoutiers et à Lérins ; il en sort pour s'en aller, revêtu de la dignité épiscopale, prêcher la foi dans cette verte Érin, qui lui témoigne bientôt une admiration passionnée que quinze siècles n'ont pas affaiblie.

Sous l'impulsion de Martin, la vie monastique fit en Gaule des progrès rapides. Ses disciples le secondaient merveilleusement. Ils partaient de Marmoutiers pour gouverner des monastères déjà fondés, ou avec la mission d'en établir de nouveaux. On cite parmi les plus connus des collaborateurs de Martin, Clarus ou saint Clair et Maxime, dont nous avons fait saint Mexme.

D'une noble famille gauloise, Clair avait été ordonné prêtre fort jeune. Martin l'aimait à cause de sa foi et de ses vertus. Il lui confia la direction d'une petite communauté située à peu de distance de Marmoutiers, probable-

ment auprès du village actuel de Sainte-Radegonde. Au bout de quelques années, Clair abandonna ce lieu; il alla faire revivre à Primuliacum, auprès de Sulpice Sévère, l'exacte observance de la règle primitive.

Il y fut accompagné par le moine Victor, ancien soldat, converti et baptisé par Martin. Cœur tendre et dévoué, la douceur de ce religieux était extrême, sa simplicité admirable, son humilité profonde. Sa piété égalait son humilité; elle était angélique. Il mourut honoré de l'amitié de deux grands hommes, Sulpice et saint Paulin de Nole, qui, dans ses lettres, nous en a laissé un éloge touchant.

L'éclatante vertu de Maxime le faisait regarder comme un saint. Sa modestie en fut alarmée; il s'enfuit de Marmoutiers, et alla se cacher dans le couvent de l'Île-Barbe. Il n'y demeura pas longtemps inconnu. L'abbé étant venu à mourir, les frères le choisirent pour lui succéder. Maxime ne put se résigner à conserver cette dignité, et prit la résolution de revenir en Touraine. De retour dans cette province, après un voyage périlleux, il s'arrêta à Chinon et y fonda un monastère.

Ainsi Martin, soit par lui-même, soit par ses disciples, répandait partout la précieuse semence. Les vallons de la Touraine, les pays voisins, les retraites les plus éloignées se peuplaient de moines.

Les femmes subirent à leur tour cet irrésistible entraînement. De tout temps la virginité avait été en honneur dans l'Église. Les catacombes gardaient religieusement la dépouille virginale des épouses du Christ, Agnès, Cécile, Lucie, couronnées, comme on disait, des lis de la pureté et des roses du martyre. Cette chaste et immortelle génération de victorieuses, dont l'Écriture avait prophétisé la gloire, s'était perpétuée depuis trois siècles dans l'empire étonné. Nous avons vu les vierges envahir les déserts; nous avons entendu les grottes de la Thébaïde retentir des hymnes de triomphe de ces légions angéliques recrutées sur la terre de l'impure Cléopâtre. Bientôt la contagion va gagner les vail-

lantes filles des Marcellus et des Scipion; Marcelle, Furia et surtout Paule avec ses deux filles, Blesilla et Eustochium, vont se faire une Thébaïde au sein même de Rome.

La Gaule ne pouvait demeurer en arrière : les maisons de recluses et les couvents de femmes se multiplièrent en même temps que les monastères de religieux. La tradition rapporte que Martin ouvrit une de ces retraites, non loin de Marmoutiers, dans une île de la Loire. Quelques années après on en vit s'élever d'autres à l'occident de la ville, en dehors de son enceinte. Martin y faisait entrer les veuves et les vierges désireuses de se consacrer à Dieu. La fille d'Arborius, ancien préfet, lui fut amenée par son père. Prise d'une fièvre quarte très violente, elle avait été guérie miraculeusement par une lettre du saint qu'on avait appliquée sur sa poitrine. Arborius, pénétré de reconnaissance, avait voué sa fille à une virginité perpétuelle. Elle reçut des mains de Martin le voile de religieuse.

Le saint évêque veillait avec un soin jaloux sur cette portion si délicate du troupeau de Jésus-Christ. Il visitait les vierges et les recluses, et leur prodiguait les encouragements de sa charité. Sur la fin de sa vie, il eut la joie de trouver à Claudiomagus (Clion) une nombreuse colonie de religieuses, dont l'établissement primitif était dû probablement à son initiative. Après son départ, les saintes filles se précipitèrent dans la sacristie pour s'arracher, comme un souvenir de sa visite, la paille sur laquelle il avait couché.

Une autre fois, Martin voulut saluer en passant une recluse dont la réputation de haute vertu avait frappé son oreille. Loin d'être flattée de cet honneur, elle le fit prier de renoncer à son dessein; elle avait, disait-elle, promis à Dieu de se soustraire à jamais aux regards des hommes. Et le saint prélat, respectant sa clôture, poursuivit sa route profondément édifié. « O la glorieuse vierge, ajoute le narrateur, qui ne souffre pas les regards de Martin lui-même! O heureux Martin, qui, loin

d'être froissé de ce refus, l'exalte comme un acte de vertu et s'en réjouit dans son cœur! »

La nuit ayant forcé le saint de s'arrêter à quelque distance, la recluse lui envoya un petit présent. Martin n'avait jamais rien voulu recevoir de personne; il accepta néanmoins, comme une *bénédiction*, l'eulogie de cette sainte fille.

Le développement de l'institut monastique chez les femmes faisait partie du plan conçu par Martin. Il se rappelait que Moïse pria sur la montagne avec Aaron et Hur pendant qu'Israël combattait dans la plaine. Ses moines lutteraient, dépenseraient leurs sueurs et leurs fatigues pour la conversion des païens; mais les vierges, enfermées dans le cloître, élèveraient vers le Ciel leurs mains innocentes, et seconderaient ainsi les efforts de leurs frères. Quel magnifique spectacle présente au monde cette milice dont Marmoutiers est le centre, et qui rayonne sur toute la Gaule pour la conquérir! Certes, l'armée de Martin ne ressemblait en rien aux légions qui, conduites par César, avaient soumis nos pères à la domination romaine: les soldats étaient de pauvres moines ou des vierges timides, les armes étaient la prière et la mortification, le chef était dénué de tout secours humain. Et cependant, telle qu'elle était, elle avait la prétention de tenter une entreprise grande et difficile entre toutes: elle voulait faire une société chrétienne.

CHAPITRE IX

VIE SACERDOTALE DE SAINT MARTIN

Martin savait allier aux exigences de l'état monastique les devoirs de sa charge pastorale. Depuis qu'il habitait Marmoutiers, son peuple n'était point privé de sa présence ; il se rendait assidûment à l'église pour y célébrer les saints mystères et y prêcher la parole de Dieu. Il partait de grand matin, suivi de ses clercs, et allait attendre l'heure de l'office dans le *sacrarium*, appartement attenant à l'église et où l'évêque donnait ses audiences. Pendant qu'il se préparait aux fonctions sacrées, les prêtres et les diacres se tenaient dans une autre pièce appelée *paratorium* ou *diaconicum*, et destinée à la garde des ornements et du trésor. Là ils recevaient les visites, écoutaient les demandes, s'occupaient de l'administration temporelle du diocèse.

Quand arrivait le moment de célébrer les saints mystères, on allait prévenir Martin, et il entrait à l'église. L'humilité du pontife, son respect pour la majesté divine, quand il pénétrait dans le lieu saint, étaient admirables. Volontiers, comme Jacob à Bethel, il se fût écrié : « Que ce lieu est terrible ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. » Dans plusieurs églises l'évêque assistait à l'office assis sur un trône. Le quatrième concile de Carthage en avait même fait une sorte de prescription : « L'évêque, avait-il dit, aura un siège plus élevé dans l'église, mais à la maison il reconnaîtra les prêtres pour ses collègues. » Dans ses adieux à son église, saint Grégoire de Nazianze n'oublie pas la chaire

épiscopale ; et, quand saint Chrysostome revint de l'exil, on voulut l'obliger à monter sur son trône pour souhaiter de là, selon la coutume, la paix au peuple. A Sirmium, saint Ambroise était sur le tribunal, entouré de ses prêtres, lorsqu'une vierge arienne essaya de le renverser. La modestie de Martin lui fit refuser cette distinction, privilège de sa dignité. Il restait debout ou s'asseyait sur un petit escabeau, sorte de siège à trois pieds, semblable à ceux dont se servaient les esclaves. Pour lui, l'évêque à l'église n'était et ne devait paraître que le premier des serviteurs de Dieu.

Aux hommages qu'il rendait au Créateur, Martin associait une dévotion particulière envers les saints. Son prédécesseur saint Gatien occupe le premier rang parmi ceux qu'il honora d'un culte public. Martin, prédestiné à devenir l'apôtre de la Touraine, ne pouvait laisser dans l'ombre la mémoire de celui qui avait apporté la foi dans ce pays. Il rechercha son tombeau avec une pieuse sollicitude. Les restes de Gatien avaient été déposés secrètement dans le cimetière des chrétiens, hors de la ville : la rigueur de la persécution n'avait pas permis aux fidèles de lui donner une autre sépulture. Le saint prélat alla se prosterner sur la tombe du premier évêque de Tours ; il pria longuement, et lut un passage de la sainte Écriture, puis, élevant la voix, il dit : « Homme de Dieu, bénissez-moi. » Et il entendit cette réponse : « Toi aussi, bénis-moi, serviteur de Dieu. » Tous les assistants étaient saisis d'admiration ; ils publiaient qu'avec Martin habitait l'Esprit de Celui qui avait fait sortir Lazare du tombeau.

Le pontife fit transporter le corps de Gatien dans l'église Saint-Lidoire, et on le plaça auprès du tombeau de ce dernier. Cette église prit dans la suite le nom de Saint-Gatien ; elle l'a conservé, et la magnifique cathédrale élevée sur ses ruines rappelle encore la mémoire vénérée du premier apôtre de la Touraine.

Elle fut également enrichie des reliques de saint Maurice et de ses compagnons. Grégoire de Tours avec plu-

sieurs autres historiens l'affirment expressément. L'origine de ces reliques, apportées certainement à Tours par saint Martin, a été entourée par la légende de circonstances merveilleuses qui n'ont d'autres garanties que les traditions des églises de Tours et d'Angers.

On dit que le saint, passant à son retour d'Italie par le monastère d'Agaune, demanda aux religieux des reliques des martyrs de la légion thébaine. N'ayant pu rien obtenir, il se transporta dans le champ où ces vaillants soldats avaient mieux aimé mourir que de prendre part aux sacrifices offerts sur les autels des faux dieux. Il y passa la nuit en prière, et le lendemain, au lever de l'aurore, il vit la plaine couverte d'une rosée de sang. Il le recueillit dans des fioles apportées par un ange. Une de ces fioles aurait été déposée dans l'église de Tours, une seconde dans celle d'Angers; Martin aurait enfin légué à l'église de Candès la troisième, qu'il s'était réservée et qu'il avait toujours portée sur lui jusqu'à sa mort.

Cette légende, que nous ne trouvons appuyée d'aucun document historique, contient du moins un fonds de vérité. Saint Martin a pu recevoir au monastère d'Agaune du sang des martyrs thébéens, gardé soigneusement depuis leur supplice, et faire part de ce présent à quelques églises: de là la charmante histoire que nous avons rapportée.

En 386, saint Ambroise découvrit à Milan une urne sépulcrale, et auprès d'elle deux corps d'une haute stature. Les ossements étaient intacts, la tête séparée du tronc, et il y avait encore dans l'urne des traces de sang. La joie publique éclata à cette nouvelle. Les vieillards racontaient que souvent, dans leur jeunesse, on leur avait parlé de ces martyrs. Ils s'appelaient Gervais et Protas, deux frères décapités sous Néron.

Heureux d'une pareille découverte, Ambroise voulut faire participer ses amis à son allégresse; il envoya en différents pays des fragments de la dépouille mortelle des saints martyrs, ou plutôt des linges trempés dans leur sang. Plusieurs églises d'Italie et des Gaules en re-

curent. Martin ne fut point oublié. Il envoya lui-même une partie des reliques qu'il avait reçues en différentes villes, et réserva le reste pour l'église de Tours.

Martin recherchait partout le souvenir des âmes bienheureuses qui l'avaient précédé sur la terre. Il aimait à les invoquer, à s'entretenir avec elles. Dans un voyage en Auvergne, il s'arrêta à Artonne afin de prier sur la tombe d'une sainte vierge nommée Vitaline. Elle lui apparut, et le saint lui ayant demandé si elle avait le bonheur de jouir de la vue de Dieu. « Je ne l'ai pas encore, répondit-elle; j'en suis empêchée pour une faute qui dans le monde m'avait paru fort légère. J'avais coutume, ajouta-t-elle, de me laver le visage avec trop de soin le vendredi, jour de la passion du Sauveur. » Après cette apparition, Martin se retira, et, d'une voix entrecoupée de sanglots, dit à ses disciples : « Malheur à nous qui sommes encore dans le monde. Si une vierge consacrée à Jésus-Christ, en se lavant le visage le vendredi, a été trouvée criminelle devant Dieu, qu'arrivera-t-il de nous, que l'esprit trompeur du siècle séduit et entraîne continuellement au péché? » Peu après, le saint évêque retourna visiter le tombeau de la vierge, et lui adressa ces paroles : « Réjouissez-vous, Vitaline, ma bienheureuse sœur; dans trois jours vous verrez Dieu face à face. » Le troisième jour, Vitaline, admise à participer à la gloire des saints, apparut à plusieurs personnes. Elle leur accorda différentes faveurs et leur indiqua l'époque où l'on devait honorer sa mémoire.

Cette histoire, tirée textuellement de Grégoire de Tours, n'est-elle pas une preuve convaincante de l'antique croyance de l'Église aux souffrances du purgatoire?

Martin propageait de tous ses efforts le culte des saints; il vénérât pieusement leurs reliques, mais il se gardait soigneusement de favoriser la superstition; il la démasquait, au contraire, et la combattait de toutes ses forces. Aux environs de Marmoutiers se trouvait un autel érigé, disait-on, par les évêques précédents sur la tombe d'un

martyr. Cette tradition parut peu sûre à Martin. Il demanda aux plus anciens des prêtres et des clercs le nom du prétendu saint et l'époque de son martyre. N'ayant pas obtenu de réponse satisfaisante, le bienheureux, pendant quelque temps, s'abstint de fréquenter ce lieu : il ne voulait ni porter atteinte au culte d'un saint honoré dans toute la contrée, ni l'autoriser, craignant de favoriser l'erreur. Un jour enfin il s'y rendit avec quelques-uns de ses religieux ; et, se tenant auprès du sépulcre, il pria le Seigneur de lui faire connaître le nom et les mérites du martyr. Il aperçut alors, dit l'historien, un spectre d'une pâleur effrayante. Martin lui ordonna de déclarer son nom. Le spectre obéit : « Je suis, répondit-il, un brigand fameux, mis à mort à cause de mes crimes, vénéré du peuple par une ignorance grossière. Je n'ai rien, d'ailleurs, de commun avec les martyrs qui sont dans la gloire, tandis que moi-même je suis dans les tourments. » Les assistants entendaient cette voix étrange, mais ne voyaient point le spectre. A la suite de cette scène, Martin fit enlever l'autel élevé sur la tombe du voleur, et abolit ainsi une superstition dangereuse.

Quelque temps après, Martin, étant en voyage, rencontra le convoi funèbre d'un païen qu'on portait en terre. Voyant de loin venir le cortège, il s'arrêta un instant, car, se trouvant à une distance de cinq cents pas, il lui était difficile de rien distinguer. Il aperçut cependant au-dessus de la foule le suaire et le linceul du mort agités par le vent. Il crut à quelque rite superstitieux, les païens ayant coutume de promener autour de leurs champs les images de leurs dieux recouvertes de voiles blancs. Élevant donc la main, il trace dans l'air le signe de la croix, et commande aux idolâtres de s'arrêter et de déposer leur fardeau. Aussitôt ils demeurèrent immobiles, sans pouvoir continuer leur marche, malgré tous leurs efforts. Étonnés, ils se demandent la cause d'une pareille mésaventure. Mais le bienheureux, ayant enfin reconnu qu'ils étaient réunis pour des funé-

raillés et non pour un sacrifice, éleva de nouveau la main et leur permit de poursuivre leur route.

Ce n'était point assez pour Martin d'honorer Dieu dans ses saints, de veiller à la pureté de son culte; il prenait un soin paternel des membres souffrants de Jésus-Christ. Dès les premiers jours du christianisme, les pauvres avaient été dans l'Église un objet de vénération. On ne pouvait oublier que le divin Rédempteur était né et avait vécu dans l'indigence; on se souvenait que sa première parole sur la montagne avait été : « Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux leur appartient. » Aussi les évêques regardaient-ils l'aumône comme un de leurs premiers devoirs. Cette obligation était douce à Martin. Il avait institué un archidiacre gardien du trésor ecclésiastique et distributeur de ses pieuses libéralités. C'était à ce clerc qu'il adressait ordinairement les malheureux venus pour implorer son secours.

Un jour, par un froid rigoureux, le saint se rendait à l'église; un pauvre à demi nu se présente à lui, le supplie avec instance, comme jadis à Amiens, de lui donner un vêtement. L'évêque fait appeler son archidiacre et lui ordonne de revêtir le pauvre sur-le-champ; puis il se retire dans le *sacrarium* pour s'y préparer au saint sacrifice. Quelques instants se passent, l'archidiacre ne se presse pas. Le pauvre, impatienté, pénètre dans la retraite du bienheureux et se plaint amèrement d'avoir été oublié; en attendant il meurt de froid. Alors Martin se dépouille secrètement de la tunique qu'il portait sous son amphibale, ou vêtement de dessus, et la donne au pauvre. Bientôt après l'archidiacre vient, selon l'usage, avertir le saint que le peuple est assemblé et qu'il est l'heure de commencer l'office. « Il faut d'abord revêtir le pauvre, dit l'évêque; je ne puis entrer dans le sanctuaire s'il n'a pas reçu son vêtement. » L'archidiacre, le voyant couvert de son manteau, ne comprend rien à ce langage. « Le pauvre n'est plus là, répond-il. — Apportez-moi, reprend Martin, l'habit que vous lui avez préparé, je saurai bien le trouver. » N'ayant plus de

raison pour se dispenser d'obéir, le clerc s'en va, tout irrité, acheter, pour cinq pièces d'argent, une tunique courte et grossière, et la jette brusquement aux pieds de l'évêque. « Voici, dit-il, l'habit que vous demandez ; mais, je vous le répète, je ne vois point le pauvre. » Martin, avec un admirable sang-froid, lui ordonne de se tenir un moment à la porte, et se recouvre à la hâte de ce vêtement, de peur de se trahir. Mais Dieu voulut montrer encore combien la charité de Martin lui était agréable. Pendant qu'il offrait le saint sacrifice, on vit briller sur sa tête un globe de feu, qui, s'étendant ensuite en colonne lumineuse, le fit paraître transfiguré et tout brillant de gloire. Une vierge, un prêtre et trois moines furent les témoins de ce prodige. Le poète Fortunat raconte que les manches de la tunique destinée au pauvre s'étant trouvées trop courtes au moment où le bienheureux levait les bras, ses poignets apparurent couverts de pierres précieuses. Nous n'oserions garantir la vérité de cette dernière circonstance ; peut-être Fortunat a-t-il confondu ce fait avec un autre du même genre raconté par Sulpice Sévère. L'ancien préfet Arborius, dit cet historien, avait aperçu, après la consécration de sa fille, la main de Martin toute brillante de pierreries pendant le saint sacrifice.

Les Tourangeaux ont toujours vu dans ce miracle un hommage rendu par le ciel à l'admirable charité du pontife. Ils ont entouré de leur vénération le lieu où Martin se dépouilla de sa tunique en faveur du misérable. La petite chambre du prélat devint un sanctuaire, et sur les murs on grava ces vers, composés par Fortunat à la demande d'un des successeurs de Martin :

« C'est ici que Martin se dépouilla de sa tunique pour la donner au pauvre. En couvrant le malheureux transi de froid, il se réchauffe lui-même par l'ardeur de sa foi. Revêtu d'une robe grossière, le pontife reçut sous cet humble vêtement le plus grand des honneurs..., de sa tête sacrée jaillit une flamme qui, sans l'atteindre, s'éleva en globe lumineux vers le ciel. »

La peinture, elle aussi, a immortalisé ce prodige et la charité du pontife : sur les verrières de notre église cathédrale nous pouvons contempler l'image de Martin offrant le saint sacrifice, la tête surmontée d'un globe de feu et entourée d'un nimbe de lumière.

Les malades comme les pauvres étaient l'objet de sa sollicitude. Il les visitait, et souvent obtenait du ciel leur guérison. Evantius, homme du monde, mais chrétien fervent, étant tombé gravement malade, avait fait demander le saint évêque. Martin partit aussitôt avec le moine Gallus et quelques autres disciples ; mais à peine avaient-ils fait la moitié du chemin, qu'ils virent venir à leur rencontre Evantius parfaitement guéri. Le bienheureux voulut bien néanmoins aller jusqu'à sa maison ; il consentit même à y rester quelques jours. Sa présence fut un sujet de bénédiction pour toute la famille. Un des serviteurs, piqué par un serpent, se trouva à deux doigts de la mort. Evantius le prit sur ses épaules, car il ne pouvait plus marcher, et alla le déposer aux pieds de Martin. Le prélat mit son doigt sur la plaie, et le venin qui déjà circulait dans les veines du pauvre esclave en sortit à l'instant, « de même, dit l'historien, que les mamelles des chèvres et des brebis, pressées par la main du pasteur, laissent échapper le lait en abondance. »

CHAPITRE X

SAINT MARTIN DÉFENSEUR DES OPPRIMÉS

Avant Jésus-Christ, on professait dans la société romaine un mépris souverain pour la vie et la liberté des

hommes. On connaît les principes d'humanité des maîtres du monde à l'égard des nations étrangères, leur dédain pour tout ce qui n'était pas romain, municipe ou allié; on se rappelle leur barbarie à l'égard des prisonniers de guerre, qu'ils vendaient ou égorgeaient sans pitié; leur cruauté envers cette classe si nombreuse des esclaves, que des maîtres féroces pouvaient affamer, torturer, mettre en croix, selon leur caprice ou leur intérêt; on frémit en pensant à ces jeux atroces où ils obligeaient les gladiateurs à s'entr'égorger dans l'arène et jusque dans les festins, pour le plus grand plaisir des spectateurs.

Le christianisme avait, à la vérité, adouci les mœurs, les jeux sanglants de l'amphithéâtre étaient abolis. Pourtant la religion n'avait pu supprimer entièrement les excès : la cupidité ou le despotisme faisaient encore de nombreuses victimes. En Gaule, en particulier, la plupart des familles étaient depuis longtemps ruinées par les exigences de la fiscalité romaine. Lorsque les chefs de ces familles, même les plus illustres, ne pouvaient acquitter l'impôt, ils voyaient leurs femmes, leurs enfants vendus à l'encan, sur les places publiques, et eux-mêmes étaient jetés dans les fers.

Les troubles politiques créaient sans cesse des occasions nouvelles d'exactions et de supplices, en permettant aux vainqueurs du jour de remplir leurs trésors épuisés par les dépouilles des riches citoyens qui avaient soutenu le parti contraire, et qu'ils vouaient à la mort. Mais ces infortunés n'étaient plus comme autrefois dépourvus de secours et d'appui; l'Église était là pour racheter les captifs et arracher les condamnés aux mains des bourreaux. C'était une des plus nobles prérogatives des évêques. Ils consacraient toutes leurs richesses, les trésors même de l'Église à la délivrance de ces bandes de malheureux que les armées traînaient après elles comme des troupeaux. Ni les sollicitations, ni les voyages ne leur coûtaient quand il s'agissait de sauver la vie à des créatures faites à l'image de Dieu. Les prêtres, les

simples fidèles suivaient l'exemple des pontifes. Combien se dépouillèrent de leur fortune, vendirent leurs biens pour rendre la liberté aux prisonniers ! Sur une quantité de pierres tumulaires retrouvées en Gaule, remarque un savant historien du patron de la Touraine, on lit pour tout éloge funèbre : « Il racheta les captifs. »

Martin donna parmi nous l'élan à ces actes de charité sublime. Ne l'avons-nous pas vu destiner au rachat des prisonniers l'argent reçu de Lycontius ? Les chaînes autrefois déposées sur son tombeau témoignaient que c'était une de ses œuvres de prédilection. Il ne craignit pas non plus d'aller, avec l'autorité que lui donnait son caractère et sa vertu, implorer, en faveur des criminels, la clémence des princes. Tel fut probablement le motif qui le détermina à se rendre à Trèves, vers l'an 371, auprès de l'empereur Valentinien.

Depuis le jour où Martin avait été rejoindre, à Poitiers, saint Hilaire, revenu de l'exil, l'empire avait plusieurs fois changé de maître. Le César Julien, acclamé Auguste par les soldats dans son palais de Lutèce, avait remplacé Constance, mort inopinément au moment où il se préparait à combattre son rival. Le nouvel empereur, partisan fanatique du culte des dieux, avait profité de son pouvoir pour persécuter les chrétiens. La vengeance divine l'avait foudroyé dans les plaines de l'Assyrie, au milieu d'une bataille contre les Perses. Atteint d'un javelot lancé par une main inconnue, il avait regardé le ciel, et était tombé en s'écriant : « O Galiléen, tu as vaincu ! » L'armée lui avait donné pour successeur Jovien, comte des domestiques ; mais ce prince mourut avant d'avoir pu rétablir la fortune de l'empire. La puissance suprême fut alors conférée au tribun Valentinien, originaire de Pannonie et connu de toute l'armée par sa vaillance. Valentinien était grand, bien fait de sa personne : sa contenance était militaire ; il avait un air de commandement, et, bien qu'il parlât fort mal le grec et qu'il n'eût évidemment aucune teinture des belles-lettres, son éloquence était mâle et incisive. Les troupes avaient

trouvé en lui un empereur à leur convenance. Il était chrétien, et avait même encouru, par sa fidélité à sa religion, la disgrâce momentanée de l'Apostat.

Commandant les piquiers de la garde, il accompagnait un jour Julien au temple de la Victoire. Les prêtres de la déesse, rangés des deux côtés du vestibule, firent les aspersions ordinaires sur le prince et son cortège. Quelques gouttes d'eau lustrale tombèrent sur les vêtements de Valentinien. Le tribun, indigné, porta la main sur le prêtre qui l'avait aspergé, et déchira le pan de son manteau qu'il croyait profané. L'empereur dissimula d'abord; mais, quelque temps après, sous un fallacieux prétexte, il le relégua en Arménie; bientôt cependant il lui rendit ses bonnes grâces.

Cette nature énergique avait de graves défauts; violent et emporté, Valentinien se laissait aller facilement à des actes de cruauté. Sa maxime était : « La sévérité est l'âme de la justice; la justice est l'âme de la souveraineté! » Il eût été capable d'écouter la voix de la religion; mais il n'avait pas encore rencontré d'homme qui lui en fit entendre le langage. Son autorité sans frein s'était tournée en de cruelles rigueurs. Catholique sincère, il obéissait dans ses rapports avec le clergé à de fâcheuses influences : son épouse Justine, veuve de Magnence, le dominait complètement. Arienne déclarée, cette femme, altière et impérieuse, avait juré une haine mortelle aux évêques fidèles.

Dès qu'elle eut appris l'arrivée de Martin à Trèves, elle prévint adroitement l'empereur contre lui; l'audience qu'il sollicitait lui fut refusée. C'était une grave injure : les princes chrétiens n'en agissaient point ainsi d'ordinaire avec les évêques; la dignité dont ces prélats étaient revêtus, les vertus éminentes qui souvent brillaient dans leur personne, leur donnaient droit au respect du souverain. Martin ne se découragea point; il se présenta de nouveau au palais; il fut encore éconduit. Le saint eut alors recours à ses armes ordinaires; il se couvrit d'un cilice, mit des cendres sur sa tête, et passa six jours

et six nuits dans le jeûne et la prière. Le septième jour, un ange lui apparut et lui ordonna d'aller sans crainte au palais. Rassuré par les paroles du messager céleste, Martin se rend à la demeure impériale. Les portes s'ouvrent devant lui; personne ne s'oppose à son passage, il arrive jusqu'à l'empereur. Valentinien, le voyant entrer malgré sa défense, frémit de colère et demande qui a osé l'introduire. Il ne daigne même pas se lever pour saluer le saint. Tout à coup, le feu ayant pris dans l'appartement, les flammes, en un clin d'œil, entourent le siège où le prince est assis. Forcé de se lever, il sent s'évanouir son courroux; ce fier César, qui repoussait Martin avec mépris, qui l'eût volontiers chassé de sa présence, se jette à son cou et l'embrasse. Le saint évêque n'a pas besoin d'implorer sa clémence, ses prières sont à l'avance exaucées. Admis ensuite à la table de l'empereur, il eut avec lui, pendant plusieurs jours, d'intimes entretiens. Valentinien semble avoir profité, du moins pendant quelque temps, des sages conseils de Martin. Malgré les suggestions de sa femme et l'exemple de son frère Valens, il ne cessa de protéger les catholiques, sans pourtant persécuter les ariens. Cette politique était due évidemment à l'influence de l'évêque de Tours; la fermeté et la douceur constituent précisément l'esprit de saint Martin. A son départ, le prince lui offrit de magnifiques présents; le saint, fidèle à ses habitudes de pauvreté, ne voulut rien accepter.

L'évêque et le souverain ne devaient plus se revoir. Les Quades ayant envahi la Pannonie, Valentinien se rendit sur le théâtre de la guerre, mais plus impatient, plus irritable que jamais. De sinistres pressentiments ajoutaient à son trouble. Le 16 novembre 375, au milieu d'une nuit agitée, il lui sembla voir sa femme, l'impératrice Justine, en habits de veuve, les vêtements déchirés, les cheveux épars. Il avait fixé le lendemain pour une entrevue avec les chefs des Quades. Ce jour-là, il se leva dans l'excitation d'une colère fiévreuse, reçut brutalement les députés barbares, et s'emporta contre

eux en paroles violentes. Sa voix était tonnante, ses yeux injectés de sang. Les barbares, effrayés, s'étaient jetés à ses genoux, tremblant et pleurant, quand on le vit tout à coup pâlir et s'affaïsser privé de sentiment. Valentinien venait d'expirer, frappé d'apoplexie. Triste fin pour un prince qui avait eu le courage de s'exposer au martyre!

La mort de Valentinien laissa l'empire d'Occident aux mains de ses deux fils, Gratien, l'aîné, âgé seulement de dix-sept ans, et Valentinien II, jeune enfant de quatre ans, livré à la tutelle de sa mère Justine.

Les gouverneurs de provinces ne se montraient que trop fidèles à imiter les princes dans leurs emportements. Martin, après avoir fléchi la colère de Valentinien, dut également réprimer la barbarie d'un des officiers de l'empire. Le pouvoir était alors représenté dans la cité de Tours par le comte Avicien, dont les instincts sanguinaires rappelaient, au dire de Sulpice Sévère, « ceux d'une bête féroce. » Sa cruauté augmentait encore, pour les malheureux habitants de la Touraine, le poids des misères publiques. La puissance de ce personnage était presque absolue, ses jugements pour la plupart sans appel. On pouvait bien dans certains cas avoir recours au préfet des Gaules, qui résidait à Lyon, mais l'éloignement rendait illusoire cette suprême ressource.

Avicien entra dans la ville de Tours un jour de l'année 376, précédé de douze licteurs, avec la hache et les faisceaux, et suivi d'une longue file d'hommes enchaînés, à l'air misérable, au visage défait. L'exécution de ces malheureux est ordonnée pour le lendemain; déjà on prépare les instruments du supplice, la ville tout entière est consternée. Martin en est informé dans la soirée; il ne veut pas que cet horrible spectacle soit donné à son peuple. Seul, un peu avant minuit, il s'avance hardiment, dans le silence des ténèbres, vers le palais du gouverneur. Les portes sont fermées, les serviteurs endormis. Le saint se rappelle que la prière lui ouvrit jadis les portes du palais de Valentinien; il s'agenouille sur le seuil du prétoire. Avicien, couché dans son lit,

dort, mais de ce sommeil des consciences inquiètes qui ne donne point le repos. La voix d'un ange le réveille en sursaut : « Tu dors, et le serviteur de Dieu est à la porte. » Troublé, hors de lui, le comte appelle ses esclaves : « Martin, s'écrie-t-il en tremblant, est à la porte; ouvrez-lui sur-le-champ, de peur de faire injure au serviteur de Dieu. » Mais ses gens se contentent d'aller voir aux portes intérieures. Ils n'y trouvent personne, et se mettent à rire, persuadés que leur maître a été le jouet d'un songe; ils reviennent lui dire qu'il se trompe. Comment s'imaginer qu'un évêque soit prosterné devant un seuil étranger, dans les ténèbres d'une nuit profonde? Avicien les crut facilement et se rendormit. Mais l'ange le réveille de nouveau; le comte crie plus fort que l'évêque est là, que sa présence l'empêche de goûter un seul instant de repos. Les esclaves tardant à venir, Avicien court lui-même ouvrir les portes du palais. Là il trouve en effet Martin; épouvanté d'une manifestation si évidente de la volonté divine : « Seigneur, lui dit-il avec douceur, pourquoi agir ainsi? Je sais ce que vous désirez, je comprends ce que vous voulez me demander. Retirez-vous, je vous en conjure, de peur que le feu de la colère céleste ne me dévore, en punition de l'injure que je vous ai faite. J'ai déjà trop souffert, croyez-moi; ce n'est pas sans raison que je suis venu moi-même ici. » Martin s'étant retiré, le comte appelle ses gardes et leur ordonne de délivrer tous les prisonniers.

Au lever du jour il partit comme un fugitif, sans avoir fait aucun mal à personne. On peut se figurer les transports de la population tourangelle délivrée du terrible gouverneur, la reconnaissance des malheureux condamnés à mourir et, contre toute espérance, rendus à la vie et à la famille. Paulin de Périgueux nous les représente accourant se jeter aux pieds de Martin, les couvrant de leurs baisers et de leurs larmes. Le saint évêque leur montre le ciel; il les exhorte à témoigner plutôt leur gratitude au Christ, qui toujours pardonne au repentir.

Avicien ne fit point un mystère de cet événement. Le

tribun Evagrius en entendit le récit de sa bouche, et le raconta dans tous ses détails au prêtre Refrigérius, ami de Sulpice Sévère.

Depuis cette époque la ville de Tours n'eut rien à craindre des cruautés d'Avicien : « son défenseur » était là pour la protéger. Plusieurs autres villes des Gaules éprouvèrent encore les effets de la barbarie du comte : il s'y montrait toujours farouche et sanguinaire ; quand il approchait de la cité de saint Martin, le lion avait la douceur d'un agneau.

Martin, dans l'espoir de le rendre plus clément, allait quelquefois le visiter. Entrant un jour dans son tribunal, il aperçut, dit Sulpice Sévère, un démon d'une grandeur extraordinaire posé sur son épaule. Il le chassa par un souffle de la bouche. Le souffle passait chez les anciens pour une marque de mépris. Avicien s'étant imaginé que ce geste de l'évêque s'adressait à lui : « Pourquoi m'aborder ainsi ? dit-il. — Ce n'est pas sur vous que je souffle, répondit Martin, mais sur l'infâme assis sur vos épaules. » A dater de ce jour Avicien devint à l'égard de tous plus doux et plus traitable. Peut-être rougit-il de se faire ainsi l'instrument de l'esprit du mal ; peut-être aussi le démon, chassé par Martin, n'osa-t-il plus l'obséder de ses cruelles inspirations.

La légende prétend que le comte se laissa convertir à la vraie foi par l'évêque de Tours ; mais rien ne prouve qu'il ne fût pas déjà baptisé, les païens étant généralement exclus des charges civiles et militaires. Sa femme du moins était chrétienne, et Sulpice Sévère fait l'éloge de sa vertu. Elle avait envoyé à Martin une fiole d'huile pour qu'il la bénît : le prêtre Harpagius, qui était présent, vit cette huile monter peu à peu jusqu'au bord de la fiole, et se répandre au dehors. La noble matrone la conservait précieusement dans sa maison. Semblable à la cruche de la veuve de Sarepta, la fiole était toujours pleine, bien qu'on y puisât souvent pour faire des onctions sur les infirmes.

L'usage d'employer l'huile bénite à la guérison des

malades est très ancien dans l'Église. Tertullien assure qu'il fut ainsi rendu à la santé. Saint Jérôme, dans sa *Vie de saint Hilarion*, rapporte qu'on apportait au pieux solitaire de l'huile à bénir. Martin, à l'exemple des anciens, en bénit à la prière de plusieurs personnes; et on dit que l'ampoule qui servit au sacre de Henri IV, à défaut de celle de Reims, au pouvoir de la Ligue, était précisément une fiole d'huile bénite par ce grand saint. Elle fut apportée à Chartres par les moines de Marmoutiers, escortés du maréchal de Souvère, gouverneur de Touraine. Les comtes de Lauzun, de Dinan, de Chiverny et le sieur de Thermes, demeurèrent au monastère comme otages.

CHAPITRE XI

LES PRISCILLIANISTES; SAINT MARTIN A LA COUR DE MAXIME

Ce fut surtout à la cour de l'empereur Maxime, lors du procès des priscillianistes, que le caractère de Martin se révéla dans toute sa sublimité. Il y soutint courageusement l'honneur de l'épiscopat, et sut y montrer, avec un zèle brûlant pour la vérité, la fermeté et la mansuétude qui faisaient le fond de sa grande âme.

L'hérésie des priscillianistes avait été apportée d'Égypte en Espagne par un certain Marc, originaire de Memphis. Cette erreur était, à peu de chose près, le manichéisme renouvelé; car les priscillianistes admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Ils enseignaient que les âmes étaient émanées de Dieu et avaient la même substance que lui; le principe du mal était

l'auteur du monde et des corps. Partant de là, ces sectaires niaient la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Incarnation, condamnaient le mariage, s'abstenaient du vin et de la chair des animaux. Mais, sous des dehors sévères, ils cachaient une honteuse dépravation et des mœurs dissolues.

Priscillien, espagnol riche et puissant, appuya la nouvelle secte de tout son crédit et lui donna son nom. Il passait pour un homme d'un esprit vif et distingué, parlant avec grâce et facilité. Il joignait à ces qualités un extérieur humble et mortifié; au sein de la richesse, il marquait pour la fortune le dernier mépris. L'hérésie se propagea rapidement dans toute l'Espagne; plusieurs évêques même se laissèrent séduire.

Les priscillianistes furent condamnés pour la première fois au concile de Saragosse, en 381. Martin dut y siéger, car tous les évêques d'Aquitaine y furent convoqués, et la ville de Tours appartenait à cette région, dont elle était le point extrême. Le concile avait chargé Ithace, évêque de Sossuba, de l'exécution de ses décrets. Ce prélat, hardi et entreprenant, haïssait Priscillien, qui, par une humilité apparente, semblait lui reprocher son amour du faste et du luxe; Ithace ne vit dans l'autorité dont il était revêtu que le moyen de satisfaire ses rancunes particulières. La condamnation, déclarée aux hérétiques avec hauteur, fut reçue avec mépris; ils redoublèrent d'audace et ordonnèrent Priscillien évêque d'Avila. L'empereur Gratien était alors dans les Gaules. On obtint de lui une ordonnance qui chassait les hérétiques non seulement de leurs églises, mais encore de toutes les terres de l'empire. Cette fois les priscillianistes tremblèrent, et la crainte des châtimens les dispersa. Pourtant les chefs du parti, Instance, Salvien et Priscillien ne perdirent pas courage. Repoussés par le pape Damase, chassés honteusement de Milan par saint Ambroise, ils gagnèrent à prix d'argent Macédonius, maître des offices de l'empereur : par son intervention, ils obtinrent de rentrer en Espagne et d'être rétablis sur leurs sièges.

Macédonius fut cruellement puni de sa cupidité. Obligé de chercher un asile dans l'église contre la fureur de ses ennemis, il ne put jamais y entrer et tomba entre les mains de ceux qui le poursuivaient. Saint Ambroise, auquel il avait refusé l'entrée du palais, à Milan, un jour que le saint évêque venait solliciter de l'empereur la grâce d'un condamné, lui avait annoncé cette triste fin : « Et vous aussi, lui avait-il dit, une heure viendra où vous aurez votre vie à sauver; vous chercherez alors un refuge dans l'église; mais l'église sera fermée et vous ne pourrez y entrer. » La terrible prophétie s'était accomplie à la lettre.

Gratien venait d'éprouver le même sort que son ministre. Pendant que la lutte se continuait en Espagne entre Ithace et les priscillianistes, Flavius Maxime, qui commandait les troupes impériales dans la Grande-Bretagne, fut proclamé Auguste par les soldats révoltés. Sa flotte avait quitté les eaux de l'océan Britannique, et il venait de débarquer dans le nord de la Gaule. Gratien atteignit les rebelles aux environs de Paris; mais la fortune trahit son courage; abandonné de son armée, il fut forcé de prendre la fuite. Il parvint ainsi jusqu'à Lyon, où le préfet militaire, Andragaste, le fit assassiner par des sicaires au milieu d'un festin.

Maxime, devenu, par la mort de Gratien, maître de l'Espagne, de la Grande-Bretagne et des Gaules, établit à Trèves sa résidence. Le nouvel empereur était espagnol de naissance, et désirait vivement rendre à son pays la paix religieuse. Un second concile fut donc, sur son initiative, convoqué à Bordeaux, l'an 384. Le saint évêque de Tours fit partie de cette assemblée. Deux écrivains du XVII^e siècle, Maan et Gervaise, l'un historien de l'Eglise de Tours, l'autre biographe de saint Martin, regardent ce fait comme hors de doute. La chronique d'Idace, écrite au V^e siècle, mentionne aussi la présence de Martin au concile de Bordeaux.

Instance et Priscillien comparurent seuls devant le synode, car Salvien était mort à Rome. Les Pères con-

firmèrent immédiatement la sentence de déposition rendue contre Instance au concile de Saragosse. Priscillien à son tour ne pouvait manquer d'être condamné; il en appela à l'empereur, et la majorité des évêques eut la faiblesse de consentir à cet appel. C'était l'affaire d'Ithace et d'Idace de Mérida, les deux plus fougueux adversaires des priscillianistes. Entraînant avec eux un certain nombre de prélats, ils suivirent à Trèves Priscillien et ses complices. Maxime se trouva flatté de leur déférence pour son autorité; il les reçut avec une courtoisie empressée. Encouragés par cet accueil, Ithace et ses partisans oublièrent qu'ils étaient des ministres de paix, et sollicitèrent la condamnation à mort des hérétiques. « Chose inouïe dans l'Église! » dit Sulpice Sévère. Constantin et ses successeurs avaient édicté des lois sévères contre l'hérésie; naguère une constitution impériale avait déclaré passibles du dernier supplice les pratiques infâmes de certaines sectes, devenues un danger pour la morale publique; mais des évêques demandant eux-mêmes le sang des hérétiques, cela ne s'était jamais vu. Il y avait là pour l'Église un double danger. Verrait-on désormais l'empereur, au lieu d'être simplement, selon l'expression consacrée, l'évêque du dehors, devenir juge de la foi, prononcer sur des questions purement ecclésiastiques? Les évêques à leur tour prendraient-ils la place des juges séculiers? S'armeraient-ils du glaive temporel tandis que leur main ne devait être armée que du glaive spirituel? La porte était ouverte à tous les abus; des conséquences redoutables pouvaient en résulter.

Séduit par les adulations des prélats, gagné par leurs lâches complaisances, Maxime faisait instruire le procès des priscillianistes, lorsque Martin arriva à Trèves. Il venait encore solliciter la liberté des prisonniers, le rappel des exilés, la restitution des biens injustement confisqués. L'assassinat de Gratien et l'avènement de Maxime avaient été le signal d'exactions et d'injustices sans nombre. Les partisans du prince mort étaient poursuivis partout. Il ne manquait donc pas de victimes à secourir,

le malheureux à protéger. Ne soyons donc pas étonnés que Martin eût des grâces à demander. Un motif plus grave encore l'engageait à venir à Trèves, où il retrouvait toujours, avec un charme nouveau, les souvenirs de sa jeunesse. Témoin de ce qui s'était passé à Bordeaux, inquiet de l'audace d'Ithace et de la faiblesse des autres prélats, il avait résolu de s'opposer de toutes ses forces à leurs entreprises.

A Trèves, un spectacle honteux frappa ses regards ; c'est Sulpice Sévère qui parle : « Ce n'étaient plus les nobles déférences des anciens évêques, ni leurs respects toujours dignes et majestueux pour les pouvoirs publics ; c'était une foule de prélats courtisans qui flattaient bassement le prince, et par leur indigne versatilité asservissaient la dignité du sacerdoce à la clientèle impériale. »

Le cœur de Martin en fut douloureusement affecté. Seul, au milieu de ces caractères avilis, il releva tout d'abord l'honneur de l'épiscopat et de l'autorité apostolique. « En nos tristes temps de corruption et d'abaissement moral, continue Sulpice Sévère, qui unit ici la profondeur de Tacite à l'énergie de Salvien, notre plus grand bonheur fut de voir la constance sacerdotale échapper à la bassesse adulatrice. » Et telle fut la fermeté de Martin à plaider les droits sacrés de la justice et de l'humanité, que ses prières furent des ordres. Il obtint tout ce qu'il voulut ; et parce qu'il fut le plus ferme, il fut le plus respecté de tous les évêques.

L'empereur insista beaucoup pour que Martin consentît à s'asseoir à sa table. L'évêque refusa longtemps : il ne pouvait, disait-il, manger le pain d'un homme qui avait rempé ses mains dans le sang de son prince, et qui détenait injustement le pouvoir. Une telle liberté de langage dans la bouche d'un autre eût irrité Maxime ; loin de s'en montrer offensé, il entreprit de se justifier : « C'est contre mon gré que je suis monté sur le trône, dit-il au saint ; les troupes que je commandais m'ont forcé de recevoir la couronne ; elles n'ont du reste suivi en cela que la volonté de Dieu, assez manifestée par la victoire que

j'ai remportée, contre toute espérance, sur le parti de Gratien. Comment me reprocher d'avoir trempé mes mains dans le sang de mes ennemis? Je n'ai point ordonné leur mort; ceux qui sont tombés sous mes coups ont péri sur le champ de bataille. » — Ces raisons étaient plausibles, Maxime paraissait sincère; Martin se laissa fléchir. Ce fut alors, dit un grand prélat dont l'Église de France pleure encore la perte, qu'au milieu de ces évêques oublieux de leur dignité, Martin sentit la nécessité de donner une grande leçon, et il la donna. L'empereur avait invité à ce repas, comme à une fête, plusieurs illustres personnages; son frère et son oncle, avec le consul Evodius étaient là. Maxime fit asseoir l'évêque à sa droite, et le prêtre qui l'accompagnait entre son frère et son oncle. L'usage existait alors, et s'est perpétué d'ailleurs dans certaines contrées de l'Europe, particulièrement en Flandre, d'apporter à l'amphitryon une coupe pleine de vin. L'amphitryon la portait à ses lèvres, et l'offrait ensuite à la personne la plus considérable de l'assistance. Au milieu du festin, on présente donc, selon la coutume, la coupe d'honneur à l'empereur. Celui-ci l'offre à l'évêque, pensant la recevoir de sa main. C'était juste; mais il y avait une justice plus haute à exercer. Martin accepte la coupe, et, au lieu de l'offrir ensuite à Maxime, il la présente, comme au plus digne, au pauvre prêtre qui était avec lui, proclamant ainsi simplement et noblement la dignité du caractère sacerdotal qu'on avilissait là. La leçon fut comprise et admirée de Maxime et de ses courtisans: ils sentirent qu'il y a dans le sacerdoce une dignité que rien ne peut abaisser, et que lorsque le monde, en certaines rencontres, a besoin d'une forte leçon, l'Église de Jésus-Christ ne manque jamais d'hommes pour la donner.

Mais dans cet avilissement de la dignité sacerdotale ne fut pas la plus grande douleur du saint. Ce qui surtout remplit son âme d'amertume, fut de voir à la cour des évêques, à peine échappés au fer des persécuteurs païens, demander le sang de leurs frères égarés. Malgré son désir

de conserver la concorde dans les rangs de l'épiscopat, il se prépara courageusement à la lutte.

Devant l'empereur, il plaida la cause des accusés avec un esprit de tolérance vraiment évangélique. « N'est-ce point assez, disait-il, que ces malheureux aient été chassés de leurs sièges et déposés du sacerdoce? Et l'on voudrait encore leur ôter la vie! » En même temps il sommait Ithace de renoncer à son odieuse poursuite contre Priscilien. « Vous n'avez pas le droit, répétait-il, de soumettre une cause ecclésiastique à un juge séculier. C'est un crime inconnu jusqu'à présent parmi des chrétiens. »

L'âme droite de Maxime fut convaincue par l'éloquence chaleureuse de Martin : le procès fut suspendu. Ithace ne s'en montra que plus acharné. Furieux de voir sa victime lui échapper, fatigué des remontrances de Martin, il osa l'accuser d'être lui-même le disciple, l'ami de Priscilien. L'extérieur mortifié de l'évêque de Tours, la modestie de son maintien semblaient devoir donner prise à cette ridicule imputation; mais la vertu de Martin était au-dessus de tout soupçon. Le vindicatif prélat ne put arriver à le perdre dans l'esprit de l'empereur.

La bienveillance de Maxime pour le saint évêque augmentait, au contraire, chaque jour. Il le mandait constamment au palais, lui exposait ses desseins, le consultait sur ses entreprises. Martin, à son tour, lui parlait de la vie future, de la gloire des élus, du bonheur éternel des saints. Il cherchait à le détourner du dangereux projet qu'il avait formé de traverser les Alpes pour attaquer le jeune Valentinien. « Si vous portez la guerre en Italie, lui dit-il, vous aurez d'abord l'avantage, vous triompherez dans les premiers combats; mais ensuite Valentinien sera victorieux, et vous-même vous périrez. »

L'événement justifia la prédiction de Martin. Maxime, qui convoitait l'Occident tout entier, franchit les Alpes en 387, sous prétexte d'aider Valentinien à repousser une invasion de barbares. Cette expédition ne fut d'abord, en réalité, qu'une promenade militaire à travers des po-

pulations surprises au milieu des rêves de la plus douce paix. L'armée du souverain légitime n'eut que le temps de se replier sur la ligne du Pô. Maxime traversa Milan en vainqueur avec ses légions, et sans s'y attarder il marcha vers Rome. Mais, pendant ce temps, l'impératrice Justine était allée avec Valentinien, son fils, et Galla, sa fille aînée, implorer la protection de Théodose, jadis associé par Gratien à l'empire. Le mariage de l'empereur de Constantinople avec la jeune Galla fut le gage d'une alliance dont Maxime ne tarda pas à éprouver les effets. On le somma d'évacuer l'Italie et de rentrer en Gaule. Sur son refus, Théodose se mit en campagne, et, au mois de juillet 388, il était en Pannonie quand Maxime le croyait encore en Orient.

Moins de deux mois suffirent pour terminer la guerre. Maxime, refoulé dans Aquilée, menacé dans la Gaule par les envahissements des Francs et des Germains, abandonné de ses officiers et trahi par ses amis, fit mine de résister; mais ses soldats s'emparèrent de lui et le menèrent, pieds et mains liés, à la tente de Théodose et de Valentinien. Au sortir de là, et sans en avoir reçu l'ordre du généreux vainqueur, prêt à lui pardonner, les soldats le massacrèrent. Que n'avait-il, hélas! écouté les sages avis du saint évêque de Tours!

Maxime avait épousé, dans le cours d'une expédition dans la Grande-Bretagne, la fille d'un roi du pays de Galles, appelée Héléna. Cette princesse n'avait point apporté sur le trône les préventions de Justine, femme de Valentinien I, contre les évêques catholiques. Rien n'égalait le respect dont elle se plut à entourer Martin durant son séjour à Trèves. Toutes les fois que le pontife s'entretenait avec l'empereur, elle restait suspendue à ses lèvres; on la voyait parfois si émue de ses exhortations, qu'elle arrosait ses pieds de ses larmes, comme la femme de l'Évangile, et les essuyait avec ses cheveux. Le prélat, qu'aucune femme n'avait jamais approché, supportait avec peine les pieuses attentions de l'impératrice; la présence continuelle d'Héléna était pour lui une véritable servi-

tude. A l'exemple de Maxime, elle désirait vivement le recevoir à sa table. A force de supplications, grâce aussi aux prières de l'empereur, elle obtint l'honneur de lui offrir chez elle un court et modeste repas. Ce fut elle qui voulut lui présenter de l'eau pour laver ses mains, et qui lui servit les mets qu'elle avait elle-même préparés. Tandis qu'il mangeait, elle se tenait à distance, immobile et silencieuse, comme une humble servante. Attentive à ses moindres besoins, elle lui versait à boire et lui présentait la coupe. Le repas fini, elle recueillit avec respect les miettes du pain qu'il avait mangé, miettes plus précieuses à ses yeux que les mets somptueux de la table impériale.

« Heureuse femme, s'écrie ici encore Sulpice Sévère, plus admirable par sa piété que la reine de Saba, qui vint des extrémités du monde entendre Salomon ! L'une vint pour écouter un sage ; l'autre, non contente de l'écouter, voulut encore le servir. Heureux aussi ceux qui prendront Martin pour modèle ! Il se laissa servir non par une veuve, non par une vierge, mais par une femme mariée, par une impératrice, à la prière d'un empereur. Et lui-même avait déjà soixante-dix ans, et cela ne lui arriva qu'une fois dans sa vie. Et la princesse se tint debout pendant qu'il mangeait, sans s'asseoir à côté de lui ; elle le servit humblement, sans oser partager son repas. Voici la règle, ajoute le narrateur avec une sévérité quelque peu rigoureuse : la femme ne doit pas vous commander ni s'asseoir à côté de vous, mais simplement vous servir ; Marthe servit ainsi le Seigneur, sans être admise au repas ; bien plus, Marie, qui écoutait la parole du Seigneur, fut mise au-dessus de Marthe qui le servait. » — N'oublions pas que Sulpice Sévère s'adressait à des moines.

A l'occasion de ce modeste festin, Maxime fit présent à Martin d'une coupe de porphyre, dont parle Grégoire de Tours comme d'une relique précieuse.

Entouré à la cour des marques d'une respectueuse sympathie, le saint pontife s'était attiré promptement la

vénération des habitants de Trèves. On avait reconnu le jeune soldat devenu le disciple de saint Maximin; on vantait son grand cœur, sa vertu éclatante. Revêtu maintenant de la dignité épiscopale, il était aux yeux de tous le représentant de Dieu sur la terre. On n'ignorait pas que la nature lui obéissait, que la maladie et la mort fuyaient devant lui. Et de toutes parts on venait implorer son secours; chacun de ses pas était marqué par un bienfait.

Il y avait à Trèves une jeune fille paralysée de tous ses membres; sa faiblesse était telle, qu'elle ne tenait plus à la vie que par un souffle. Tristes et abattus, ses parents n'attendaient plus que la mort. Le père de la jeune malade apprend l'arrivée de Martin: il court à l'église où se trouvait le saint évêque. En présence du peuple assemblé et d'un grand nombre d'autres prélats, le vieillard éploré embrasse les genoux de Martin: « Ma fille se meurt, dit-il; elle n'a plus que quelques moments à vivre. Je vous en conjure, venez la bénir, et elle sera sauvée. » Étonné, confus, le bienheureux s'excuse; il n'a point, dit-il, le pouvoir qu'on lui attribue, il n'est pas digne d'être l'instrument d'un miracle. Le père redouble ses prières, et, pleurant toujours, il supplie le saint évêque de venir visiter sa fille. Les prélats présents à cette scène joignent leurs sollicitations aux siennes. Martin ne peut plus résister; il se rend à la maison de la mourante. Une grande foule de peuple se tenait à la porte, attendant ce qu'allait faire le serviteur de Dieu. Martin, prosterné sur la terre, invoque le Seigneur; ensuite, s'approchant de la jeune fille, il lui verse dans la bouche quelques gouttes d'huile bénite. Aussitôt la malade recouvre la parole; ses forces reviennent par degrés, et bientôt elle peut se lever et se faire voir au peuple.

Ce prodige et d'autres encore augmentèrent la popularité de l'évêque de Tours. Sa faveur auprès de Maxime grandissait également. Il pouvait croire sa cause définitivement gagnée: l'empereur lui avait formellement promis de ne point verser le sang des priscillianistes. Après

un assez long séjour à Trèves il retourna tout joyeux dans son diocèse.

Hélas ! à peine fut-il parti que les ithaciens , réduits au silence par sa présence , recommencèrent leurs intrigues. Maxime était d'un caractère léger ; il oublia promptement la parole donnée au saint évêque. Ne pouvant plus résister aux importunités dont il était l'objet , il renvoya à Evodius la connaissance de l'affaire des priscillianistes. Le préfet des Gaules passait pour le magistrat le plus intègre de son temps , mais il était d'une rigueur inflexible. Interrogé à deux reprises , Priscillien fut convaincu d'hérésie , de maléfices et d'autres crimes abominables. Sans se préoccuper d'en saisir l'autorité ecclésiastique , Evodius le fit arrêter. Il adressa ensuite un rapport circonstancié à l'empereur , qui condamna l'hérésiarque et plusieurs de ses complices à avoir la tête tranchée. Ithace triomphait ; mais , craignant de s'être compromis devant les autres évêques par l'odieux de sa conduite , il s'abstint de siéger lors de la sentence définitive. Un avocat du fisc , nommé Patrice , remplit à sa place le rôle d'accusateur.

La sévérité de Maxime , la mort honteuse de Priscillien ne servirent qu'à ranimer l'ardeur de son parti. On l'avait pendant sa vie regardé comme un saint ; après sa mort on l'honora comme un martyr. Son corps et ceux des compagnons de son supplice , portés en Espagne avec grande pompe , excitèrent le fanatisme de ses disciples. La cruauté des châtimens les avait ébranlés ; ils reparurent plus nombreux , et se remirent hardiment à propager leur doctrine.

Les orthodoxes , de leur côté , se trouvèrent divisés. Selon les uns , Priscillien n'avait jamais enseigné les erreurs dont Ithace l'avait accusé ; sa conduite avait été irrépréhensible , et on l'avait injustement condamné ; selon les autres , il était indigne de vivre ; ses accusateurs , en demandant sa mort , avaient rendu un service signalé à l'Église. Funeste résultat de l'inconstance de Maxime , et du mépris qu'il avait fait des conseils de Martin.

Les ithaciens commençaient à craindre. Déjà un prélat, nommé Théognite, dont le siège est inconnu, s'était séparé de leur communion; d'autres pouvaient suivre son exemple. Réunis à Trèves, vers la fin de l'année 386, pour l'élection d'un métropolitain, ils y tinrent une assemblée synodale, dans laquelle ils déclarèrent Ithace innocent de toute faute; puis ils conseillèrent à Maxime d'envelopper tous les priscillianistes dans le châtiment de leur chef. L'empereur se laissa persuader; il donna l'ordre d'envoyer immédiatement en Espagne des tribuns munis de pleins pouvoirs pour rechercher les hérétiques, les mettre à mort et confisquer leurs biens. C'était la terreur décrétée contre tout un peuple : les innocents devaient être nécessairement exposés à périr avec les coupables, car à cette époque, suivant Sulpice Sévère, un homme était convaincu d'hérésie moins sur l'examen de sa foi que sur la pâleur de son visage et la couleur de son habit.

Le lendemain du jour où cette loi fatale avait été promulguée, une nouvelle inattendue éclata comme un coup de foudre dans le camp des ithaciens. Martin revenait. Le pontife avait encore des grâces à demander. Bien que Maxime, à la prière de saint Ambroise, eût une première fois accordé la paix au jeune Valentinin, on n'avait point cessé de poursuivre les partisans de Gratien. Le comte Narsès et le gouverneur Leucade étaient particulièrement menacés, et on avait prié Martin d'intercéder en leur faveur. Les ithaciens redoutaient sa présence : l'évêque de Tours, sans doute, n'ignorait point la mort cruelle des priscillianistes. Que dirait-il en apprenant le décret impérial qu'ils venaient d'arracher à la faiblesse de Maxime? Il ne contiendrait pas les transports de son indignation; peut-être même refuserait-il de communiquer avec eux. Or Martin était l'évêque le plus respecté des Gaules; son influence sur les autres prélats pouvait avoir pour eux de terribles conséquences. Les ithaciens allèrent en hâte trouver l'empereur, et, de concert avec lui, ils envoyèrent au-devant de Martin des officiers chargés de lui interdire

l'entrée de la ville s'il ne déclarait venir en paix avec les évêques. Le saint refusa de s'expliquer. « Je viens, dit-il, avec la paix de Jésus-Christ. »

On le laissa entrer dans la ville, mais seulement pendant la nuit, tant on craignait que son arrivée n'excitât quelque tumulte en faveur des victimes. Il se rendit aussitôt à l'église pour prier, et le jour suivant il alla au palais. Il ne cachait point ses intentions : en dehors des nombreuses requêtes qu'il avait à adresser à l'empereur, il se proposait d'empêcher le départ des tribuns militaires chargés de poursuivre les priscillianistes. Dans sa pieuse sollicitude, il voulait mettre à couvert, non seulement les catholiques, mais aussi les hérétiques, de l'orage qui les menaçait.

L'empereur ne se pressa point de lui répondre ; pendant deux jours il le tint dans l'incertitude. Voulait-il paraître attacher plus d'importance à cette affaire ? Était-il implacable dans son ressentiment ? Il lui en coûtait aussi de revenir sur une décision où la cupidité trouvait son profit. Ses prédécesseurs avaient épuisé le trésor public, il avait besoin d'argent pour subvenir aux frais de l'expédition qu'il méditait en Italie, et il voyait dans la confiscation des biens des priscillianistes un moyen facile de remplir ses coffres.

La patience de Martin ne se démentait pas ; il attendait toujours. Mais il s'abstenait de communiquer avec les évêques de la faction d'Ithace. L'alarme se répand parmi les prélats : les conséquences prévues ne vont pas tarder à se produire. Ils courent trouver l'empereur ; ils se mettent à genoux devant lui, versent des larmes hypocrites, se répandent en plaintes amères. « Nous sommes perdus, disent-ils, puisque Martin, si puissant dans l'Église, se joint à l'entêté Théognite, qui nous a déjà condamnés. Il n'est plus seulement le défenseur des hérétiques, mais leur vengeur. A quoi servira désormais la mort de Priscillien ? » Excités par l'orgueil blessé, poussés par la peur, les ithaciens vont jusqu'à demander à l'empereur le sang du généreux pontife. Maxime était sur le

point de céder ; il recula pourtant devant un pareil forfait. La sainteté de Martin, ses vertus éclatantes semblaient le rendre inviolable. Il se passa alors une scène semblable à celle qui eut lieu à Jérusalem, dans le prétoire, quand Pilate essaya d'arracher le Sauveur à la haine des prêtres et des pharisiens. Le faible prince tenta de sauver Martin, et en même temps de donner satisfaction aux prélats de sa cour. Il fit venir secrètement l'évêque, lui parla avec bonté, et mit en œuvre toute son habileté pour lui persuader de communiquer avec les ithaciens. « Les hérétiques, dit-il, étaient vraiment coupables ; ils ont été condamnés par un jugement public, en vertu des lois de l'empire ; ils n'ont point été victimes de la haine des évêques. Vous n'avez donc aucune raison pour repousser Ithace de votre communion. Un seul prélat, Théognite, a osé s'en séparer, mais pour des motifs d'aversion personnelle ; les autres n'ont rien changé dans leurs relations avec lui, et même un synode, il y a quelques jours, l'a déclaré innocent. »

Ce raisonnement était assez spécieux, mais Martin ne s'y laissa pas prendre : à tous les arguments de l'empereur il opposa une volonté inflexible. Maxime, furieux, rompit brusquement l'entretien.

Le saint était dans une mortelle angoisse. Sollicité d'un côté par la pitié que lui inspiraient tant de victimes nouvelles, retenu de l'autre par sa conscience, qui ne lui permettait pas de justifier le sang répandu, il se retira consterné.

Bientôt après on vient lui apprendre que l'empereur a donné l'ordre d'exécuter les proscrits, et que les tribuns ont quitté Trèves pour aller remplir leur terrible mission. Aussitôt, sans plus calculer, sans plus réfléchir, il se précipite, dit son historien ; il arrive au palais, il demande avec instance d'être introduit auprès de Maxime. Il le supplie de révoquer son ordre barbare, promettant, si cette grâce lui est accordée, d'accepter puisqu'il le faut, la communion des évêques. C'était ce

que voulaient Maxime et les partisans d'Ithace. On révoque aussitôt la sentence de mort, on envoie des cavaliers à la poursuite des tribuns, et le lendemain Martin communique, dans la cérémonie du sacre de l'évêque Félix, avec les meurtriers de Priscillien. Le nouveau prélat était un homme de grande vertu, digne, suivant Sulpice Sévère, d'être élevé au pontificat dans des circonstances plus heureuses; de plus il était l'ami de Martin. On assure qu'il avait subi le même entraînement que l'évêque de Tours, et qu'il s'était uni à lui dans sa dernière démarche auprès de Maxime.

Le sacrifice était consommé; mais des maux sans nombre étaient évités. Toutefois, quand on voulut exiger de Martin une attestation écrite de cette communion, il refusa énergiquement, comme pour protester contre la contrainte qui lui avait été imposée, et dès le lendemain il s'éloigna de la capitale en pleurant.

Ici il nous faut emprunter les paroles de Sulpice Sévère : elles nous font entrer jusque dans le cœur du grand évêque.

« Comme il avançait dans son voyage, ses compagnons l'ayant un peu devancé, il s'assit, au milieu d'une grande et solitaire forêt, non loin d'un bourg nommé Andéthana, repassant tristement dans son cœur ce qu'il venait de faire, s'accusant et se défendant tour à tour par la pensée. Soudain un ange parut devant lui : « Tu as raison d'être affligé, Martin, lui dit-il, mais tu ne pouvais faire autrement. Relève-toi et reprends courage, car il y va maintenant, non de ta gloire, mais de ton salut. »

Martin, consolé, continua sa route. Mais depuis ce temps il se garda soigneusement de la communion d'Ithace; et dans la suite, comme il éprouvait plus de difficultés à exorciser les possédés, il avouait, en versant des larmes, qu'il avait senti diminuer sa vertu à la suite de cette communion malheureuse.

Il vécut encore seize ans, mais il n'assista plus à aucun concile et évita toutes les assemblées d'évêques.

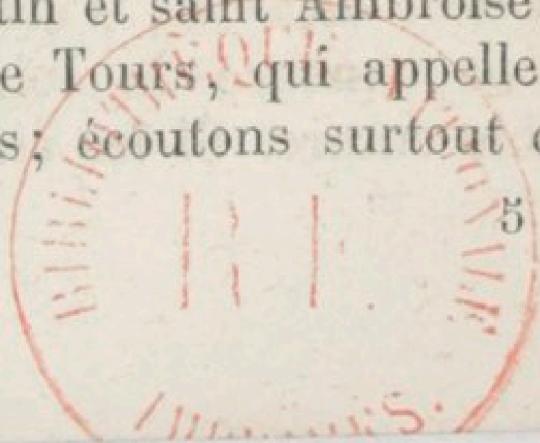
Un synode s'étant réuni à Nîmes en 394, il refusa de s'y rendre. Ayant désiré savoir ce qui s'y passait, il l'apprit, le jour même où se tenait le concile, par un ange qui lui apparut.

Du reste, la protestation de Martin contre le meurtre des priscillianistes ne demeura pas isolée. La conduite des évêques espagnols fut dans tout le monde catholique un sujet de scandale. — Saint Ambroise, le grand évêque de Milan, se sépara avec éclat de ces pasteurs sanguinaires. Envoyé à Trèves pour traiter une seconde fois de la paix avec Maxime, au nom de Justine et de Valentinien, il arriva à la cour à peu près à la même époque que Martin. Une ancienne chronique ajoute qu'ils s'y rencontrèrent, et que là commença entre ces deux saints prélats une amitié qui ne finit même pas avec leur vie. Ambroise connaissait les priscillianistes; il détestait leur erreur; et ces malheureux, étant venus naguère à Milan, avaient trouvé en lui un énergique adversaire. Il n'hésita pas cependant à témoigner son horreur pour la conduite des ithaciens, et il s'abstint courageusement d'entrer en communication religieuse avec eux. Pour ce motif il dut s'éloigner de la cour. Il ne la quitta pas seul. Tel était l'ascendant de son caractère, qu'un des évêques d'Espagne qui se trouvaient là, Hygin ou plutôt Adigin de Cordoue, eut aussi le courage de se séparer des ithaciens : on l'exila pour cette faute. C'était un pauvre vieillard n'ayant plus qu'un souffle de vie. Ambroise, touché de compassion, supplia les officiers de l'empereur d'avoir pitié d'un homme de cet âge. — On ne lui avait même pas accordé un lit dans le vaisseau pour se coucher. — On ne fit que rire de cette sollicitude, et pour toute réponse on le pria de sortir.

D'autres évêques, et en grand nombre, suivirent l'exemple de saint Ambroise, et, quelques années plus tard, la grande voix du saint-siège et celle de l'Église réunie en concile confirmèrent ces protestations. Le pape saint Sirice et le concile de Turin, en 397, prononcèrent so-

lennellement la condamnation des ithaciens. Ithace lui-même, déposé de l'épiscopat, alla mourir en exil. Idace, son principal complice, quitta volontairement son siège. Les autres évêques, rejetés de la communion catholique, ne purent y rentrer qu'à la condition de se séparer ouvertement de ces indignes prélats.

L'esprit de Martin était donc vraiment l'esprit même de l'Église, un esprit de tolérance et de mansuétude. L'Église, selon la belle expression de saint Augustin, s'efforce de tuer l'erreur, mais elle veut sauver les égarés. « Si parfois le clergé, dit M. Lecoq de la Marche, dut invoquer l'appui du bras séculier contre certains hérétiques incorrigibles, dont les excès tombaient sous le coup de la loi civile, ce fut avec cette réserve expressément formulée que le sang ne serait point versé, de peur de contracter la souillure des ithaciens. « Nous le savons, dit à son tour M^{gr} Dupanloup, les ennemis de l'Église, au lieu de discerner avec équité ce qu'elle inspire ou ce qu'elle subit, ce qu'elle approuve ou ce qu'elle condamne, ramassent indistinctement tous les faits odieux et les lui jettent à la face; mais quiconque voudra porter sur les hommes et les choses, sur les institutions et les temps, un jugement impartial et supérieur aux préjugés pourra plus d'une fois, dans le cours des siècles, accuser les hommes, qui sont faillibles, jamais il ne pourra inculper l'Église; il ne confondra pas un homme, quel qu'il soit, avec l'Église; et, s'il voit des ombres dans l'histoire, c'est-à-dire les passions humaines, il y verra aussi la lumière, c'est-à-dire les vertus, les doctrines vraies et inébranlables, les grandes œuvres. De même qu'on ne juge pas l'océan par l'écume qu'il rejette sur ses bords, on ne doit pas non plus juger l'Église par les démarches qu'elle condamne ou par les hommes qu'elle flétrit. Ici, en particulier, si nous voulons connaître le véritable esprit de l'Église, oublions Ithace, regardons saint Martin et saint Ambroise; écoutons aussi saint Grégoire de Tours, qui appelle homicides Ithace et ses partisans; écoutons surtout ce pon-



tife qui, avec les Pères du concile de Turin, condamna les Ithaciens, le pape saint Sirice. »

CHAPITRE XII

APOSTOLAT DE SAINT MARTIN DANS LA TOURAINNE

L'apostolat de Martin marque le point culminant de sa mission, la période la plus féconde de sa vie. Parmi tout ce qu'il crée pour faire éclater sa gloire, Dieu ne fait rien de plus grand qu'un apôtre : coopérateur du Très-Haut dans l'œuvre du salut, l'apôtre est, par le rôle dont il est chargé, plus haut que toute magistrature purement humaine. Ministre de Jésus-Christ, porteur de sa parole, investi de son autorité, il travaille à une seconde création plus noble que la première. Et si la bonté de Dieu et ses propres efforts ont élevé son esprit et son cœur, son être tout entier, à la hauteur de sa sublime fonction, alors l'apôtre se révèle comme le plus grand spectacle qu'il soit donné à l'homme de contempler sur la terre.

Tel nous apparaît Martin sortant de son couvent de Marmoutier pour aller répandre sur la terre des Gaules la semence évangélique. Déjà, pendant son séjour à Ligugé, il avait exercé le ministère apostolique parmi les populations du Poitou ; élevé à l'épiscopat, son zèle grandit encore, son action se multiplie, car il a devant lui un champ plus vaste et dispose de moyens plus puissants.

Longtemps avant la prédication de Martin, l'Église, nous l'avons déjà vu, s'était établie dans les Gaules et y avait annoncé la foi. Son empire toutefois y était faible encore. Si les cités principales avaient leurs

évêques et comptaient un assez grand nombre de fidèles, il en était autrement des bourgs et des villages : ils restaient toujours païens. La terreur des persécutions, le manque d'ouvriers évangéliques n'avaient pas permis à la religion de s'étendre parmi les habitants des campagnes, et surtout parmi les esclaves attachés à la glèbe, dont le nombre dépassait de beaucoup celui des hommes libres. Dans plusieurs provinces, et en particulier dans celles qui s'étendaient au nord, de la Loire à la mer, les traditions antiques des druides conservaient encore en partie leur puissance. Presque partout ailleurs régnait le culte idolâtrique de la Grèce et de Rome, imposé par les vainqueurs aux peuples qu'ils avaient soumis. Souvent les deux religions étaient confondues ensemble et engendraient des superstitions nouvelles : Teutatès, Bélénus, Hésus étaient honorés conjointement avec Jupiter, Mercure et Vénus. Les campagnes étaient couvertes de temples et de grossiers symboles représentant les divinités gauloises et les dieux étrangers.

A l'adoration des dieux proprement dits on associait le culte des pierres, des fontaines, des lacs, des forêts. La dévotion aux pierres, commune à tous les rameaux de la grande famille pélasgique, avait été léguée aux Celtes par les habitants primitifs de la Gaule; elle subsista dans nos contrées jusqu'à leur conversion. Les fontaines et les lacs étaient regardés comme des lieux sacrés; on s'y rendait pour offrir des sacrifices et faire des libations. L'imagination peuplait les forêts de divinités malfaisantes qui habitaient dans leurs profondeurs mystérieuses. Les arbres jouaient un rôle important dans la religion de nos pères. Tout le monde connaît la vénération des druides pour le chêne sur lequel chaque année on allait cueillir le gui sacré. A la porte des temples s'élevaient des pins et des ifs, objets d'hommages inspirés par la peur. La Touraine participait à toutes ces superstitions, et le sol de ses campagnes en a conservé des traces nombreuses.

La carrière à parcourir était immense ; elle n'était pourtant point au-dessus du zèle et des forces de Martin. Il entendit cette voix qui parle au cœur de tous les apôtres et qui lui disait : « Ouvrier de Dieu, voici le champ où tu es invité à multiplier tes labeurs, et à faire germer sous la rosée de tes sueurs les fruits de la vérité, de la justice et de la sainteté ; » sans hésiter il répondit : « Je suis prêt. »

La Providence, d'ailleurs, l'avait merveilleusement préparé à sa mission. Dès sa jeunesse Dieu en avait fait un soldat, afin de lui inspirer le courage, la patience, l'amour de la discipline. Car l'apôtre aussi est un soldat ; il lui faut affronter les dangers, surmonter les obstacles, triompher des persécutions et de la mort même. Ces vertus, Martin les avait cultivées, perfectionnées dans la solitude. Un travail mystérieux s'était fait dans son âme altérée de dévouement et de sacrifice. Dieu, avant d'envoyer Isaïe annoncer la parole à son peuple, lui députa un ange pour purifier ses lèvres avec un charbon ardent ; Jésus-Christ, avant d'envoyer Martin, le toucha du feu de sa charité. Il lui mit au cœur une flamme qui le transforma comme le feu transforme les métaux ; et quand il lui adressa cette parole qui préludait dans le prince des apôtres à l'exercice de l'apostolat : « M'aimez-vous ? m'aimez-vous plus que les autres ? » Martin put lui répondre comme Pierre : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » Chez lui, cette parole ne fut pas seulement un mot, mais le cri d'un amour impatient de s'attester. La charité du Christ le pressait comme saint Paul ; elle avait besoin de se répandre, d'envahir ; il lui fallait gagner des âmes, car l'amour des âmes, c'est encore l'amour de Jésus-Christ.

Nous l'allons voir maintenant, ce prodigieux apôtre, partir comme le guerrier de l'Écriture, marcher dans la plénitude de sa force et de son courage, voler de conquête en conquête.

L'apostolat de Martin fut avant tout un apostolat populaire. Il était doué de cette éloquence simple et cha-

leureuse qui entraîne les masses. Sa parole était non seulement le flambeau qui brille, mais la flamme qui chauffe, la foudre qui ébranle. Elle était inculte peut-être, et il pouvait dire avec saint Paul : « Je viens à vous, non avec l'art des discours et les séductions de la sagesse humaine ; » mais, comme saint Paul, il pouvait ajouter : « Je viens à vous dans la vertu de Dieu ; » et enfin, avec le grand apôtre : « Je me dévoue et me sacrifie moi-même pour vos âmes. » — Sa suprême éloquence c'était son cœur. Tantôt on croyait entendre un ami qui suppliait, une mère qui gémissait, un ange qui pleurait ; tantôt on eût dit un prophète qui menaçait, un martyr prêt à donner à la vérité le témoignage de son sang.

C'était aussi sa sainteté. Il ne suffit pas à l'apôtre d'exposer au monde les sublimes enseignements de la foi ; la parole n'est point le dernier mot de la puissance évangélique ; elle n'est que le premier rayon dans le prédicateur ; la lumière et la vertu, selon la pensée d'un orateur célèbre, n'est à son midi, ne se manifeste entièrement que par les actions. « Que votre lumière, dit le Sauveur, luise devant les hommes, et qu'ils voient l'excellence de vos œuvres. »

C'était encore, c'était surtout ses miracles. Ce don merveilleux peut seul expliquer ses succès. Aussi un grand évêque que nous avons déjà cité plusieurs fois, M^{gr} Dupanloup, disait-il avec raison : « Je crois aux miracles de saint Martin ; j'y crois parce que les récits contemporains qui nous les transmettent respirent la plus saisissante véracité ; mais j'y crois encore plus à cause de l'œuvre qu'il a faite. Pour éclairer, pour dompter les populations aveugles et obstinées, il fallait renouveler les prodiges des temps apostoliques. Le monde païen n'a cédé qu'aux vertus et aux miracles des apôtres ; à une telle œuvre, pour une si profonde transformation des âmes, il fallait des miracles. Pour arracher définitivement du sol gaulois les superstitions séculaires, il les fallait aussi. » Tandis que la parole de Martin ouvrait aux âmes des horizons nouveaux, ses miracles arrachaient

aux plus incrédules cet aveu : « Celui-là est vraiment l'homme de Dieu. »

La Touraine eut naturellement le prémices de l'apostolat du pontife. De son roc de Marmoutier et du seuil de son église épiscopale il vit avec douleur une grande partie de son peuple livré à l'idolâtrie. L'un de ses premiers soins fut de parcourir son diocèse pour y annoncer la foi. Il s'en allait, suivi de ses moines, le long des voies romaines, à travers les champs, s'arrêtant dans les bourgs et les villages. Là, devant les populations attirées par la nouveauté du spectacle et par la renommée de l'apôtre, il parlait de la vanité des idoles, de la grandeur des mystères chrétiens, de la justice et de la bonté de Dieu. Les païens tombaient à genoux, et, comme on le raconta plus tard de François Xavier dans les Indes, les mains de Martin et de ses disciples se lassaient à verser l'eau du baptême sur la tête des néophytes. Quand l'eau lui manquait, il frappait la terre, et Dieu se chargeait de lui en procurer.

Partout où paraissait Martin, il renversait les temples, les statues, tout ce qui servait au culte des idoles. A la place il faisait élever des églises ; à côté des églises il bâtissait des monastères, où il instituait des collèges de prêtres destinés à assurer, comme après la conquête, la perpétuité de son œuvre.

Ainsi le voyons-nous établir à Amboise un prêtre nommé Marcel, avec des clercs et des moines. Amboise était déjà une des localités importantes de la Touraine ; les Romains y avaient même construit une forteresse. Dans l'enceinte de la place se trouvait un temple où l'on vénérât une divinité gauloise ou romaine, peut-être le dieu Mars. Élevé à grands frais, cet édifice unissait la délicatesse et l'élégance à la solidité ; c'était une tour ronde se terminant en forme de cône ou de pyramide. Par son caractère de grandeur et sa masse imposante, ce temple contribuait puissamment à entretenir l'idolâtrie dans le pays d'alentour. Martin avait plusieurs fois recommandé à Marcel de le détruire. Voyant qu'il n'en faisait rien,

il le réprimanda sévèrement. Marcel ne manquait pas de zèle, mais il était effrayé des difficultés de l'entreprise. « Une troupe de soldats, disait-il, une population réunie, auraient eu peine à renverser ce gigantesque monument : comment de faibles clercs, comment des moines, exténués pour la plupart, seraient-ils plus heureux. » Martin passa la nuit à prier : le lendemain matin une tempête violente s'éleva, qui brisa l'idole et renversa le temple de fond en comble. En ce même lieu Martin fit élever une église. Ainsi fut fondée la première paroisse d'Amboise.

A Candes, le saint organisa de même un collège de prêtres assez nombreux. La première église de Candes, dédiée à saint Maurice, passe pour avoir été construite par saint Martin, un peu au-dessus de la basilique actuelle. On a conservé en outre le souvenir d'une maison habitée par le bienheureux pontife et par les clercs réguliers qu'il y avait établis. Langeais, Sonnay, Chisseaux, Saint-Pierre-de-Tournon, au dire de Grégoire de Tours, eurent également l'honneur d'avoir des églises bâties par saint Martin. Celle de Ligueil fait aussi remonter son origine à l'apôtre de la Touraine. Combien d'autres pourraient revendiquer cette gloire ! Les historiens, évidemment, n'ont pas mentionné toutes les créations du grand évêque, toutes les traditions relatives à sa mission ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

La fondation de ces centres religieux constituait une grande innovation dans l'Église. Dès le principe il n'y avait ni paroisses ni curés ; l'évêque résidait dans la cité, entouré d'un collège de prêtres et de diacres, qu'on appelait le *presbytère*. Les dimanches et les jours de fête, les fidèles de la ville et de la campagne s'assemblaient dans l'église épiscopale, et les diacres portaient les sacrements aux absents. Le nombre des chrétiens s'étant multiplié, il devint nécessaire de multiplier aussi les églises. Les évêques députèrent alors les prêtres pour aller célébrer les saints mystères dans les bourgs et les villages ; mais ces prêtres n'y étaient point à demeure ;

ils continuaient de résider dans la cité, auprès de l'évêque. Un tel ordre de choses ne pouvait toujours subsister; il était désormais impossible aux ministres sacrés de se transporter dans les lieux éloignés aussi souvent que les besoins des fidèles, devenus fort nombreux, le réclamaient. Insensiblement ils s'y fixèrent, ayant à peu près les mêmes attributions que les curés de nos jours. Sous le règne de Constantin, on trouve déjà dans la ville d'Alexandrie et les campagnes environnantes des paroisses régulièrement établies; saint Épiphane nous l'apprend; saint Athanase ajoute que dans les villages il y avait des églises et des prêtres pour les gouverner; il en compte dix dans le pays appelé la *Maréote*. Le concile de Néocésarée, en l'an 314 ou 315, défend aux prêtres des campagnes de célébrer la messe en présence de l'évêque ou des prêtres de la ville; il suppose évidemment que la résidence des prêtres dans les campagnes était, au commencement du IV^e siècle, une chose assez commune en Orient. En Gaule, les paroisses s'organisèrent à la même époque; le concile d'Arles, en 314, ordonne aux prêtres de ne pas quitter les lieux où l'évêque les a placés pour aller exercer ailleurs leur ministère: il y avait donc là aussi des églises en dehors de la cité. Les conciles recommandent en outre aux pasteurs de ces églises de réunir auprès d'eux des collèges de prêtres analogues à celui de l'évêque, et de former les jeunes clercs aux fonctions ecclésiastiques.

La création des paroisses rurales précéda celle des cités; ces dernières n'apparaissent guère qu'à la fin du V^e siècle. Dans quelques grandes villes cependant, telles que Rome et Alexandrie, il y avait des églises particulières où l'on célébrait l'office divin. Optat de Milève nous apprend qu'à Rome on comptait déjà quarante églises ou basiliques avant la persécution de Dioclétien, par conséquent à la fin du III^e siècle. A Alexandrie, les jours de fêtes solennelles, les curés ne célébraient point la messe, mais tout le peuple s'assemblait pour assister aux prières et au saint sacrifice offert par l'évêque. Les

efforts de l'Église tendirent surtout à instituer des paroisses dans les campagnes, où les fideles, éloignés de la ville, ne pouvaient que très rarement et très difficilement prendre part aux cérémonies religieuses.

Martin avait immédiatement compris les avantages résultant de cette nouvelle organisation des diocèses. Il se mit résolument à la tête du mouvement. Ses successeurs marchèrent sur ses traces, et, au temps de Grégoire de Tours, le diocèse possédait près de soixante paroisses rurales.

Fonder des églises, y établir des prêtres n'était point assez; il fallait entretenir la ferveur, sauvegarder la discipline, détruire les abus : la présence de l'évêque était parfois nécessaire. Martin revenait donc visiter les chrétiens qui le reconnaissaient pour leur père; sa venue était toujours une bénédiction et le signal de nouvelles victoires. L'usage des visites pastorales existait déjà, mais il était peu répandu. L'exemple de Martin excita chez les autres prélats une noble émulation : cette coutume devint générale, et les conciles la recommandèrent aux évêques comme la plus importante et la plus essentielle de leurs obligations.

Dans ses missions et ses tournées pastorales, Martin était toujours le pauvre moine de Marmoutier. Il marchait le plus souvent à pied; si la longueur du chemin et la chaleur de la saison l'obligeaient de se servir d'une monture, il n'en avait point d'autre que le pacifique coursier sur lequel Notre-Seigneur fit son entrée à Jérusalem. La modestie de son équipage lui attira un jour une cruelle avanie. Il passait sur une levée étroite des bords de la Loire. A ce moment, un chariot du fisc plein de soldats s'avavançait sur la voie publique. A l'aspect de Martin couvert de grossiers vêtements et enveloppé d'un long manteau noir, les mules qui traînaient le chariot furent effrayées et se jetèrent à l'écart; leurs traits se mêlèrent, le désordre se mit dans l'attelage. Les soldats ne connaissaient pas Martin; irrités de ce contretemps, ils se jetèrent sur lui et le rouèrent de coups. Le bienheureux

supportait leurs mauvais traitements avec une patience inaltérable; mais sa bonté, sa douceur, au lieu d'apaiser ces furieux, ne servaient qu'à redoubler leur colère. Un instant après, ses compagnons, restés en arrière, le trouvent étendu sur le sol, à demi mort et tout couvert de sang. Après l'avoir remis péniblement sur son âne, ils s'éloignent à la hâte, en maudissant cette déplorable scène. Les soldats étaient retournés au chariot. Ils cherchent à faire repartir les mules : elles ne font aucun mouvement. Vainement leurs conducteurs, armés du fouet gaulois, se lèvent-ils tous ensemble pour les frapper, vainement emploient-ils, pour les faire avancer, des verges coupées aux arbres voisins; les cris et les coups sont inutiles; les mules restent immobiles comme des statues. Surpris d'un fait si étrange, les soldats s'informent auprès des passants : on leur répond que l'homme qu'ils ont maltraité est l'évêque de Tours. Ils courent aussitôt après lui, se jettent à ses pieds, lui disent leur repentir, implorent son pardon. Martin savait déjà ce qui leur était arrivé; il en avait même prévenu ses moines; il pardonna généreusement aux soldats, et leur permit de continuer leur chemin.

La même simplicité le suivait dans le choix de son logement. Il n'aimait pas accepter l'hospitalité des gens du monde; il préférait s'installer dans la sacristie des églises situées sur son itinéraire. Cette habitude l'exposa un jour au danger de perdre la vie. Il était arrivé sur le soir à l'une des paroisses qu'il avait fondées. La saison étant rigoureuse, les clercs avaient allumé un grand feu dans la sacristie; ils y avaient en outre improvisé un lit avec de la paille. Ce lit était trop moelleux pour Martin; il écarta la paille et se coucha sur la terre nue. La fatigue l'endormit. Vers le milieu de la nuit, la paille, tombée du côté du foyer, s'enflamma et mit le feu à l'appartement. Martin s'éveilla en sursaut. La surprise, l'imminence du danger, et surtout, comme il le raconta depuis, la malice du démon, l'empêchèrent de recourir immédiatement à la prière. Il se précipita vers la porte,

mais il l'avait si bien fermée, qu'il lui fut impossible de l'ouvrir. L'incendie l'environnait de toutes parts; ses vêtements avaient pris feu; il sentait déjà les atteintes de la flamme. Alors seulement Martin comprit que son salut était, non pas dans la fuite, mais dans l'oraison. Il se mit à genoux et invoqua le Seigneur. A l'instant les flammes s'écartèrent, et il se sentit rafraîchi comme par une douce rosée. Les moines, éveillés à leur tour par le bruit de l'incendie, étaient accourus. Quelle ne fut pas leur surprise de voir leur maître plein de vie au milieu des flammes, comme jadis les trois jeunes Hébreux dans la fournaise!

Plusieurs fois Martin parcourut ainsi les campagnes de la Touraine, faisant le bien, semant les prodiges sous ses pas. Indépendamment des localités déjà citées, d'autres paroisses furent honorées de sa présence. A Neuillé, par exemple, il releva, par la vertu du signe de la croix, un arbre tombé qui embarrassait la voie publique. L'arbre resta longtemps debout, mort et dépouillé de son écorce; Grégoire de Tours déclare qu'il subsistait encore de son temps, et il affirme l'avoir vu. A Martigny, Martin allait souvent prier dans un oratoire qui existait encore au VI^e siècle. Ses visites avaient également rendu célèbre le sanctuaire de Notre-Dame-de-Rivière, ancienne dépendance de Marmoutier. Enfin, sous le pontificat de saint Euphrone, un religieux, connu parmi nous sous le nom de saint Senoch, trouva dans la paroisse ainsi appelée, avec des ruines de constructions romaines, une chapelle jadis fréquentée par saint Martin. Il la restaura, et le bienheureux Euphrone vint, sur son invitation, en consacrer l'autel.

Sulpice Sévère, nous l'avouons avec regret, s'est montré sobre de détails relativement aux effets produits par les missions successives de Martin dans la Touraine; ébloui par l'éclat de ses miracles, il oublie de nous parler des autres circonstances de sa carrière apostolique. Nous pouvons cependant, d'après ses récits, constater que Martin porta la lumière de la foi dans toutes les parties de son

diocèse. Quand il mourut, le paganisme y était complètement détruit, et, avant d'exhaler son dernier soupir, il put, en contemplant son œuvre, reposer ses regards sur un peuple entièrement chrétien.

CHAPITRE XIII

APOSTOLAT DE SAINT MARTIN DANS LES GAULES

La conversion de la Touraine n'était qu'une faible partie de la tâche que Martin s'était imposée; ses vues allaient plus loin. Il avait rêvé la conquête d'une nation, et, en effet, il devait mériter, par ses travaux, le glorieux titre d'apôtre des Gaules, désormais attaché à son nom.

Obligé à de fréquents voyages, soit pour les intérêts de l'Église, soit pour la défense des opprimés, Martin évangélisait les peuples qui se trouvaient sur sa route. Les conciles auxquels il assista furent aussi pour lui l'occasion d'annoncer la divine parole. Il prêchait partout où il passait, partout où l'appelaient ses affaires. Mais souvent aussi il parlait de son monastère de Marmoutiers dans le but unique de porter la bonne nouvelle à des contrées encore païennes.

Il parcourut ainsi les provinces situées au nord de la Touraine. Le Maine et l'Anjou l'accueillirent comme un envoyé de Dieu; Vendôme, Chartres et Paris le reçurent dans leurs murs. A l'occasion de ses voyages à Trèves, il passa par la Picardie, l'Artois, la Flandre et la Belgique; il dut aussi revenir par le Luxembourg et par Reims, évangéliser les territoires de Toul, de Verdun et le pays de Metz.

Les régions du centre surtout furent témoins de ses luttes contre l'idolâtrie. Nous avons parlé déjà de ses missions dans le Poitou : il poussa probablement de ce côté jusqu'à la mer et les îles voisines.

Nous le trouvons ensuite, après avoir prêché dans le Berry et le Nivernais, exerçant le ministère apostolique dans l'Auvergne et le Forez. La Bourgogne et cette portion de l'antique Séquanie qu'on appelle la Franche-Comté virent ses plus rudes combats. On dit même qu'il pénétra jusque dans la Savoie et les cantons de la Suisse.

Les conciles de Saragosse et de Bordeaux procurèrent aux provinces d'Aquitaine le bienfait de sa présence ; et, dans la région méridionale opposée, le Dauphiné l'acclame comme un de ses apôtres. — Il n'est presque aucune contrée de la Gaule qu'il n'ait visitée, où il n'ait opéré de nombreuses conversions. Son apparition y est constatée par un ensemble de documents d'une valeur incontestable. L'histoire, les traditions orales, les légendes, les monuments forment un faisceau de témoignages qui jettent une vive lumière sur cette phase de son existence. Il a écrit son nom de tous côtés sur la terre gauloise ; ici sur une pierre où il s'est reposé, là sur une montagne où il a prêché, ailleurs sur un autel qu'il a élevé, plus loin dans une plaine où son bâton planté en terre a produit des fleurs et des fruits. Avons-nous besoin de parler des paroisses qui lui sont consacrées, des abbayes placées sous son patronage, des églises construites en son honneur ?

Nous n'entreprendrons point de suivre Martin pas à pas dans tous les détails de sa carrière apostolique ; il nous serait parfois difficile d'assigner aux villes et aux campagnes qu'il évangélisa la date de sa venue : on est assez souvent réduit à ce sujet à de vagues conjectures. Mais nous pouvons du moins contempler ce grand ouvrier dans l'accomplissement de son œuvre, et mesurer ainsi la portée et les caractères de sa mission.

Il nous apparaît sur ce vaste théâtre employant les

mêmes procédés que dans la Touraine : il réunit autour de lui les multitudes ; il entraîne les masses par son éloquence simple et populaire ; il confirme par des prodiges la vérité de sa parole ; il détruit les idoles et les temples des faux dieux.

Les miracles étaient toujours son grand moyen d'action ; nous rapporterons seulement les plus célèbres. Il allait un jour à Chartres accompagné de quelques disciples, parmi lesquels se trouvait le moine Gallus. En arrivant à un bourg très peuplé, que l'on croit être Vendôme, il vit s'avancer vers lui une troupe considérable de gens. Tous étaient païens, car le nom du Christ n'avait point encore été annoncé dans ce lieu. La renommée de Martin était telle cependant, qu'ils s'étaient portés en foule à sa rencontre, et les champs étaient couverts de curieux avides de l'entendre. A cette vue, Martin comprit qu'il fallait agir. Comme saint Paul à Athènes, il frémit dans tout son être, et, rempli du Saint-Esprit, il se mit à prêcher l'Évangile. Sa voix prenait des accents qui n'étaient point d'un mortel ; il se plaignait amèrement d'avoir devant lui un peuple qui ne connaissait pas Dieu. Il avait cessé de parler quand une femme, dont l'enfant venait de mourir, vint se jeter à ses pieds en lui présentant le corps inanimé de son fils. « Nous le savons, s'écria-t-elle, que vous êtes l'ami de Dieu. Ah ! je vous en conjure, rendez-moi mon enfant, je n'en ai point d'autre. » Martin sentit passer en lui ce souffle mystérieux dont il avait déjà éprouvé deux fois l'impression à Ligugé ; il demanda un miracle au Seigneur pour la conversion de ce peuple. Prenant le cadavre dans ses bras, il se mit à genoux. Sa prière terminée, il rendit à la mère son enfant ; le mort était revenu à la vie. A la vue de ce miracle, les assistants éclatent en transports de joie ; on s'écrie que le Christ est le vrai Dieu, on se précipite aux pieds du saint, on demande le baptême. Martin impose les mains à toute cette multitude ; puis, se tournant vers ses disciples : « Je puis bien, dit-il, les faire catéchumènes dans une plaine,

puisqu'on y fait des martyrs. » Il faisait sans doute allusion aux soldats de la légion Thébaine massacrés dans les champs d'Againe. C'était la troisième fois que la mort rendait sa proie à la prière de Martin.

Peu de temps après il se trouvait à Chartres. Un père de famille lui amena sa fille, muette de naissance, en le suppliant de rendre à cette enfant l'usage de la parole. Deux prélats, Valentinien, évêque de la cité, et Victrice, métropolitain de Rouen, étaient à ses côtés. Martin, par déférence pour ses collègues, répondit à cet homme de s'adresser à eux : « Ils sont plus puissants que moi auprès de Dieu, » ajouta-t-il. « Mais les deux évêques intercédèrent à leur tour en faveur de l'enfant : Martin fut obligé de céder. Après avoir fait retirer la foule, il se met en prière, selon son habitude, bénit ensuite un peu d'huile et en verse quelques gouttes sur la langue de la jeune fille. En même temps il lui demande le nom de son père, et elle le prononce distinctement. Ce prodige fut rapporté à Sulpice Sévère par le moine Evagrius, qui en fut témoin oculaire.

N'oublions pas de le remarquer, les miracles opérés par Martin dans le cours de ses prédications ont presque toujours pour but de venir au secours de quelque infortune, de guérir ceux qui souffrent, de sécher, comme autrefois le Sauveur lui-même, les larmes d'un père, d'une mère, qui pleurent sur leur enfant.

Sa charité va jusqu'à l'héroïsme. Un jour, en revenant de Trèves, il traversait le territoire de Lutèce. La foule du peuple l'environnait. Aux portes de la ville se trouvait, selon l'usage des temps, un lépreux, dont l'affreux aspect était pour tous un sujet d'horreur. Martin l'aperçoit, et, voulant consoler et honorer tout ensemble, par une marque publique de respect, cette créature de Dieu tristement déshéritée, il s'avance vers le lépreux et l'embrasse comme un frère. Son action, dit l'historien, fit frémir de dégoût tous les assistants ; mais elle réjouit le cœur de Dieu, qui récompensa sur l'heure la charité de son serviteur en guérissant le pauvre malade.

Ce trait sublime eut lieu à côté de la porte septentrionale de la cité, ouvrant sur l'ancien pont, remplacé aujourd'hui par le Pont-au-Change, et à la place occupée par la grosse tour du Palais, dite tour de l'Horloge. Longtemps les Parisiens ont conservé le souvenir de ce baiser donné à la misère repoussante ; jadis leurs pères ne passaient point sans fléchir le genou à l'endroit où Martin embrassa le lépreux ; maintenant encore on lit le nom du héros de la charité dans les rues, les faubourgs, et sur le fronton d'une des églises de la grande ville.

Le baiser de Martin a été le point de départ du culte touchant que le moyen âge rendit aux lépreux. « Ne pouvant anéantir les déplorables effets matériels de ce mal, la religion, dit Montalembert, sut du moins détruire la réprobation morale qui pouvait s'attacher à ses malheureuses victimes ; elle les revêtit d'une sorte de consécration pieuse, et les constitua comme les représentants et les pontifes de ce poids d'humaines douleurs que Jésus-Christ était venu soulever, et que tous les enfants de son Église ont pour premier devoir d'alléger chez leurs frères. » La pensée de l'Église fut comprise par tous ses enfants. Les lépreux reçurent du peuple les noms les plus doux et les plus consolants : on les appelait les *malades de Dieu*, les *chers pauvres de Dieu*, les *bonnes gens*. On aimait à se dire que Jésus lui-même avait été désigné par l'Esprit-Saint comme un lépreux ; qu'il avait eu un lépreux pour hôte, lorsque sainte Marie-Madeleine vint lui oindre les pieds ; qu'il avait choisi le lépreux Lazare pour symbole de l'âme élue ; qu'il avait souvent pris lui-même cette forme pour apparaître à ses saints sur la terre. Un ordre de chevalerie, celui de Saint-Lazare, avait été fondé à Jérusalem pour se consacrer exclusivement au service des lépreux, et avait un lépreux pour grand maître. Lorsque l'évêque Hugues de Lincoln disait la messe, il admettait les lépreux au baiser de paix ; et, comme son chancelier lui rappelait que saint Martin guérissait les lépreux en les embrassant, l'évêque ré-

pondit : « Oui, le baiser de Martin guérissait la chair des lépreux ; mais moi, c'est le baiser des lépreux qui guérit mon âme. » Les rois et les grands de la terre se firent également un devoir d'honorer le Christ dans ces successeurs de Lazare ; ils le regardaient comme une des prérogatives de leur couronne. Élisabeth de Hongrie se plaisait à leur rendre les plus humbles services, et saint Louis les traitait avec une amitié toute fraternelle. Le sentiment qui avait guidé Martin se perpétuait dans le cœur de ses glorieux imitateurs.

La charité du saint évêque, ses miracles, inspiraient aux populations une confiance sans bornes. On avait recours à lui pour la guérison des infirmités humaines ; on implorait son aide même contre les intempéries des saisons. La grêle exerçait chaque année, dans un village du pays des Sénonais, de terribles ravages. Les habitants, consternés, députèrent à Martin, au moment de son passage dans la contrée, une ambassade, à la tête de laquelle se trouvait l'ancien préfet Auspicius. Le bienheureux écouta favorablement leur requête, et jusqu'à sa mort la grêle épargna leur territoire. Cette même année le fléau reparut ; le ciel voulut montrer ainsi que c'était bien à l'intervention du saint apôtre que la contrée avait dû jusqu'alors le salut de ses récoltes. « Et si, ajoute le narrateur, le lecteur incrédule me demande des preuves, j'appellerai le Sénonais tout entier pour rendre témoignage de ce miracle. »

Martin accueillait volontiers les prières qui lui étaient adressées, mais il refusait obstinément les honneurs qu'on lui voulait rendre. Se trouvant en Auvergne, il s'était écarté de sa route pour s'en aller, comme nous l'avons raconté, prier sur la tombe de sainte Vitaline, et de là il avait repris le chemin de Clermont. Les sénateurs de la ville, membres distingués de la noblesse romaine, ayant appris son arrivée, sortirent à sa rencontre ; ils avaient avec eux des chevaux, des chars, des équipages magnifiques. Martin était sur son âne et n'avait qu'une selle grossière. Il les aperçut du

sommet du mont Bélénus, qui dominait la ville de Riom. « Que veulent ces gens avec ce pompeux appareil? » demanda-t-il à ceux qui l'entouraient. On lui répondit que c'étaient les sénateurs de la cité qui venaient au-devant de lui. « Je ne dois pas marcher, reprit-il, environné d'un pareil cortège! » Et, tournant bride sur-le-champ, il rebroussa chemin. Les sénateurs le suivent, le conjurent d'entrer au moins dans leur ville. « La renommée de votre sainteté nous est connue, lui disent-ils; il y a chez nous beaucoup de malades qui attendent votre visite. » Le saint demeura inflexible; il consentit seulement à imposer les mains aux malades qu'on lui amena, et leur rendit la santé.

L'apôtre travaillait sans relâche à la destruction des symboles du paganisme. Quand il ne pouvait les renverser, il ne craignait pas d'y porter la flamme. Dans un village dont son historien ne nous donne pas le nom, se trouvait un temple très ancien. Le saint résolut de le faire disparaître; il y mit le feu, mais l'incendie, excité par un vent violent, menaçait d'embraser un édifice voisin. Martin s'en aperçut et monta sur le toit. Les flammes se détournèrent, et la maison fut sauvée.

Quelquefois il n'avait même pas besoin de porter la main aux sanctuaires des païens; sa seule présence suffisait pour les faire tomber. A la Fontaine-Saint-Martin, par exemple, un temple et une idole d'Isis furent détruits à son arrivée par une tempête formidable. Souvent les infidèles, subjugués par la puissance de sa parole, entraînés par ses exhortations, démolissaient eux-mêmes leurs temples et brisaient leurs idoles.

D'autres fois, au contraire, la victoire lui était disputée. Les prêtres des dieux et leurs adorateurs opposaient à ses discours une résistance désespérée. Le ciel intervenait alors en sa faveur, et il finissait par triompher. Prêchant en Berry, il arriva dans le village de Levroux, entre Châteauroux et Valençay. Un temple somptueux et très fréquenté faisait l'orgueil des habitants. Martin entre-

orit de le renverser. Il fut repoussé par les païens, accou-
tus en foule; injures, mauvais traitements, outrages de
oute espèce, rien ne lui fut épargné. Le saint se retira
dors dans un lieu caché du voisinage; là, couvert d'un
ilice, de la cendre sur sa tête, il jeûna, il pria durant
ois jours et trois nuits: c'était sa manière de se pré-
parer aux grandes luttes. « Si la main d'un homme ne
eut détruire ce temple, disait-il à Dieu, déployez, Sei-
neur, la force de votre bras. » Tout à coup il voit paraître
eux soldats de la milice céleste, deux anges, armés de
ances et de boucliers. Ils se disent envoyés pour le pro-
éger et disperser les païens. « Va sans crainte, ajoutent-
ls, et exécute ton dessein. » Martin revint au village,
t, à la vue des habitants stupéfaits, il détruisit le
emple de fond en comble, renversa les autels et mit
n pièces les idoles. Personne n'osa plus faire la moindre
ésistance: une vertu surnaturelle avait arrêté les païens.
saisis d'une terreur salutaire, ils s'écrièrent: « C'est le
ieu de Martin qu'il faut adorer, puisque les nôtres ne
euvent se défendre. » Et presque toute la population
rut en Jésus-Christ.

Un des principaux habitants du village était, nous
lisent les naïfs récits du moyen âge, atteint de la lèpre.
l offrit l'hospitalité au bienheureux dans sa demeure.
on offre fut acceptée, et le lendemain, à la messe,
Martin le guérit en lui donnant le baiser de paix. A cette
ccasion le village, appelé auparavant Gabatton, reçut le
om de *Leprosium* (Levroux).

Les luttes avec les populations ignorantes et grossières
taient si terribles, que plus d'une fois la vie du saint
vêque fut menacée. Mais alors se montrait en lui le
nâle courage du soldat et de l'apôtre. Un jour, aux
nvirons d'Autun, capitale des Éduens, il voulut dé-
ruire un sanctuaire consacré à Bibracte, nymphe des
aux. Il renversait l'idole, quand une multitude de païens
arieux se précipitent sur lui l'épée à la main. L'un d'eux
ève déjà son glaive pour en frapper l'évêque. Martin
tait sans armes; il l'attend de pied ferme, et, lorsqu'il

est près de lui, il lui présente sa tête nue : « Frappe, » lui dit-il, et la main du barbare retombe désarmée. Il se fit chrétien.

Une autre fois, c'était encore au pays des Éduens, il venait de détruire un temple antique, consacré au dieu Saron. Auprès de l'édifice s'élevait un grand pin. Martin allait y faire porter la hache, lorsque parut le prêtre du temple, accompagné d'une troupe d'idolâtres. Chose étonnante, ils avaient vu sans s'émouvoir renverser leur temple, et ils ne pouvaient se résigner à laisser abattre cet arbre ! Martin essaya de les convaincre : « La vertu divine n'habite pas dans un tronc d'arbre, leur disait-il ; ce pin est consacré au démon, il faut le faire disparaître et servir le vrai Dieu. — Eh bien ! répond un des plus audacieux, nous l'abattrons nous-mêmes ; consentez seulement à le laisser tomber sur vous ; si votre Dieu vous protège, sa chute ne vous causera aucun mal. »

L'intrépide apôtre accepte le défi. Les païens applaudissent ; sûrs de voir périr l'ennemi de leurs dieux, ils font volontiers le sacrifice de l'objet sacré. Ils s'emparent de Martin, l'attachent sous le pin, qui penchait d'un côté, puis ils se mettent à l'œuvre avec ardeur. La foule regarde de loin cet effrayant spectacle. Cependant l'arbre frappé résonne sous les coups redoublés de la hache. Bientôt la base chancelle, le sommet vacille ; peu à peu le tronc s'incline, prêt à s'abattre. Les moines, compagnons de l'évêque, sont consternés ; ils ont déjà perdu tout espoir, ils n'attendent plus que la mort de leur maître. Martin ne tremble pas ; il demeure calme et rempli de confiance. Tout à coup un craquement sinistre se fait entendre, le pin tombe avec fracas, il s'affaisse sur l'héroïque serviteur de Dieu ; mais le bienheureux, élevant la main, lui oppose le signe de la croix. Aussitôt, comme s'il eût été repoussé par un tourbillon impétueux, l'arbre se détourne, et, rejeté en arrière, s'en va rouler jusqu'aux pieds des villageois, qu'il faillit écraser dans sa chute. Des acclamations se font entendre ; les moines pleurent de joie, les païens sont dans la stupeur. Le nom

du Christ est dans toutes les bouches, et les idolâtres se convertissent en grand nombre.

Avant l'arrivée de Martin, la vraie religion était, pour ainsi dire, inconnue dans cette contrée. « La cité des Éduens, dit M. Lecoy de la Marche, était encore, au iv^e siècle, la citadelle de l'idolâtrie. Le druidisme, traqué partout, avait rallié autour d'elle ses derniers défenseurs; et, pour le débusquer de ce dernier asile, Rome y avait introduit, prôné, popularisé celle de ses mille divinités dont le culte était le mieux fait pour séduire les sens grossiers de la foule. Au fond des sombres forêts, sur les hauteurs escarpées, s'étaient réfugiés Bibracte, Bélénus et les autres génies enfantés par l'imagination celtique; naguère un collège célèbre leur formait en ces lieux des prêtres et des adorateurs. A présent ils vivaient de leur gloire passée. Mais, dans l'enceinte de la ville romaine et dans les plaines environnantes, c'était la mère des dieux qui trônait. Le culte de Cybèle était devenu, entre les mains des conquérants, un instrument de domination : le peuple en particulier s'était laissé enchaîner au char de la « bonne déesse », qui l'entraînait sur la pente rapide de la corruption et de la servitude. Le christianisme avait donc là deux ennemis à combattre, et deux ennemis redoutables, puisque l'un s'appuyait sur les vieilles superstitions nationales, et l'autre sur les instincts dépravés de la nature humaine.

Simplicien, évêque d'Autun, eut l'honneur d'extirper le culte infâme de Cybèle; à Martin fut réservée la destruction des derniers repaires de la monstrueuse religion des druides.

Les actes du grand apôtre ont été accusés de violence par certains historiens. Cette assertion n'est-elle pas téméraire, ou plutôt inspirée par l'esprit de secte? L'Église, dans les grandes cités de l'Orient et de l'Italie, avait pu non seulement épargner souvent, mais encore sanctifier quelquefois, en les consacrant au vrai Dieu, les œuvres et les temples mêmes du paganisme; mais les

habitants des campagnes, on le comprendra facilement, ne jugeant de la valeur des choses que par les sens, devaient avant tout, pour devenir chrétiens, voir disparaître les grossiers monuments de leurs superstitions, et s'élever les symboles d'un culte spirituel. Oui, Martin a employé toutes ses forces à la destruction des idoles et de leurs temples, mais jamais il n'a exercé la moindre contrainte contre les personnes.

Les diocèses dont Tours était la métropole avaient un droit spécial à la sollicitude de Martin. A son avènement à l'épiscopat, la cité des *Turones* faisait partie de la deuxième Lyonnaise. Mais, par suite d'une nouvelle division de la Gaule, cette province fut démembrée, et Tours devint la capitale d'une troisième Lyonnaise, qui comprenait la Touraine, le Maine, la Bretagne et l'Anjou. Les circonscriptions ecclésiastiques étant basées sur les circonscriptions civiles, Martin exerça donc dès lors les droits et eut à remplir les devoirs d'un métropolitain. Il ne se contenta pas de prêcher l'Évangile dans les diocèses soumis à sa juridiction; il prit à tâche de leur donner des pasteurs selon le cœur de Dieu. C'était, lui semblait-il, le complément de son œuvre apostolique.

L'évêque d'Angers étant mort, les habitants se réunirent pour lui choisir un successeur. L'assemblée ne pouvait se mettre d'accord; mais Martin arrive pour présider à l'élection. « Mes frères, leur dit-il, Dieu lui-même vous a choisi un pontife : Maurille, prêtre de l'église de Chalonne, sera votre évêque. » Un joyeux étonnement se manifesta dans l'assistance : tous connaissaient les vertus de Maurille, ancien moine de Ligugé et disciple de Martin. On va le chercher, et, malgré sa résistance, on l'amène au saint prélat. Le poète Fortunat raconte qu'au moment où il entrait dans l'église une blanche colombe descendit du ciel et se reposa sur sa tête. « Il est digne, » s'écrie alors l'assemblée d'une voix unanime. La légende ajoute que pendant la cérémonie du sacre, toutes les fois que l'évêque de Tours étendait

la main sur le nouvel élu, on voyait aussi la colombe s'élever. Martin, de son côté, affirma qu'il avait vu l'armée des anges entourant l'Esprit-Saint qui descendait du ciel, sous la forme d'une colombe, pour consacrer l'évêque d'Angers.

La ville du Mans dut également au bienheureux l'un de ses plus saints prélats. Une nuit qu'il dormait, Martin reçut cet ordre du ciel : « Va à la cité des Cénomans visiter le seigneur malade. » Martin comprit que l'évêque du Mans, saint Liboire, allait rendre son âme à Dieu; il partit sur l'heure afin de recueillir le dernier soupir de son ami.

Près d'un faubourg de la cité, il vit un homme qui bêchait sa vigne en chantant des psaumes. Martin s'arrêta, et, l'ayant fait approcher : « Je vous salue, lui dit-il; bénissez-moi, Victor, ô mon Seigneur. — Béni soyez-vous, mon seigneur, répond Victor en s'inclinant jusqu'à terre, et bénie soit votre parole, vous qui daignez tenir un pareil langage à un pauvre homme comme moi. » Martin lui prédit alors qu'il serait élevé à l'épiscopat, et, lui ôtant sa bêche, il lui mit entre les mains le bâton pastoral.

Après avoir enseveli Liboire, Martin convoqua l'assemblée du clergé et du peuple. « Je ne veux pas, dit-il, laisser votre Église veuve de son pasteur. Cherchons donc un nouveau pontife qui soit digne de la charge épiscopale. » Les assistants répondirent : « Faites comme vous le jugerez bon, car le Seigneur est avec vous. » Il leur présenta Victor, qu'il avait amené secrètement. « Voilà, reprit-il, le pontife que le Seigneur vous destine. — Comment cela se peut-il? dit Victor, je suis marié et père d'un enfant. » Il disait vrai; saint Liboire lui avait déjà, paraît-il, conféré l'ordre du sous-diaconat; mais l'obligation du célibat n'était pas encore rigoureusement étendu aux sous-diacres dans l'église latine; elle ne leur fut imposée qu'un peu plus tard par le pape saint Léon le Grand. On envoie chercher son épouse, et Martin lui demande si elle consent à l'ordination de son mari :

« Je ne suis pas digne, répond-elle, de voir les merveilles du Très-Haut. Qu'il soit pour moi un frère, je serai pour lui une sœur; notre unique occupation à tous deux sera de servir le Seigneur. »

Martin fit monter le nouveau pontife sur la chaire épiscopale, et s'adressant une seconde fois au peuple : « Voilà, leur dit-il, le grand prêtre assis au lieu de sa dignité; aimez-le, chérissez-le, car l'Esprit de Dieu habite en lui. » Il donna ensuite le voile à son épouse, et baptisa, à la prière de cette pieuse femme, son fils âgé de dix ans. « Seigneur, dit-il; prêtez une longue vie à cet enfant; répandez sur lui la bénédiction céleste, pour qu'il juge un jour le peuple de son père. » Le jeune Victurius, élevé par Martin, succéda plus tard à Victor sur le siège épiscopal du Mans.

Avant de rentrer, à la suite de Martin, au monastère de Marmoutier, reposons-nous un instant à considérer, avec les légendaires, ce doux et gracieux visage de Victurius auprès de la grande et austère figure de son père spirituel. Tous deux revenaient du Mans, après le sacre de Victor. Au bout de trois jours l'évêque et l'enfant arrivent au bord de la Loire. Le saint aperçoit un mendiant aveugle qui semble vouloir passer le fleuve. « Montils, dit Martin, va trouver cet homme, lave-lui le visage et les yeux avec l'eau de la Loire, puis dis-lui de venir ici. — Ami, dit l'enfant, le pontife Martin t'appelle auprès de lui. — Je suis aveugle, répond le malheureux, je ne saurais te suivre. » Victurius, ayant trempé ses mains dans l'eau, lui lava le visage et les yeux. L'aveugle recouvre immédiatement la vue, et contemple avec admiration tout ce qui l'entoure, le ciel, la terre et les eaux; puis, courant à l'évêque : « Seigneur, dit-il, je vous dois le bonheur de voir la lumière; car cet enfant, couronné et vêtu de blanc, qui m'a ordonné de venir vers vous, a lavé mes yeux de sa main sainte, et j'ai vu. » Victurius, en effet, nouvellement baptisé, portait une couronne et des vêtements blancs.

On attribue encore à Martin la consécration de To-

rentin, de Quimper; d'Ariscus, de Nantes, et de Ric-tisme, de Rennes; mais les traditions sur lesquelles on appuie cette assertion méritent peu de confiance. La suprématie de l'évêque de Tours sur les diocèses de Bretagne ne fut reconnue qu'au v^e siècle.

Telle fut l'œuvre de Martin. Il l'avait entrevue dès sa jeunesse, et mûrie dans la solitude; il y travailla avec un zèle ardent pendant les vingt-cinq ans de son épiscopat. Son succès fut immense, et la France lui dut certainement sa conversion. C'est par lui, comme l'a dit Grégoire de Tours, que l'Église des Gaules n'a rien à envier à la Grèce; parce que, si la Grèce a eu Paul, à la Gaule il a été donné d'avoir Martin.

CHAPITRE XIV

LUTTES DE SAINT MARTIN AVEC LE DÉMON. — SES RAPPORTS AVEC LES ESPRITS CÉLESTES

L'Apôtre recommandait aux premiers fidèles de revêtir leurs armes les mieux trempées, les armes de Dieu lui-même; car, disait-il, « nous n'avons point à combattre la chair et le sang, mais les principautés et les puissances, ceux qui sont les maîtres de ce monde, les esprits mauvais. » Lutte vraiment formidable: Satan, — c'est de lui et des anges rebelles que parle saint Paul, — Satan ne dort jamais, jamais il ne laisse sa malice oisive; « lors même que vous le surmontez, dit Tertullien, vous ne domptez pas son audace; au contraire, vous enflammez son indignation et sa rage. » Chassé par la vertu d'en haut, il s'éloigne pour un temps, mais il revient plus ardent, plus méchant, plus envenimé. Tous les saints, Jésus-

Christ lui-même, ont été en butte à ses attaques; nul peut-être, après le divin Sauveur, n'eut à soutenir des combats aussi rudes, une guerre aussi persistante que l'apôtre des Gaules. Un jour, on s'en souvient, — c'était aux portes de Milan, — le démon, sous la figure d'un voyageur, avait dit à Martin : « Quelque part que tu ailles, tu me trouveras toujours sur ton chemin; quelque chose que tu entreprennes, tu m'auras toujours pour adversaire. » Le serviteur de Dieu ne s'est point effrayé de cette menace; il est entré résolument dans l'arène. Sa longue carrière a été consacrée à renverser l'empire de Satan : la Gaule, à proprement parler, n'a été pour lui qu'un vaste champ de bataille. Nous avons assisté à ses combats, nous avons vu sa victoire.

Toutefois l'esprit du mal ne s'est point avoué vaincu. Il s'est établi entre ces deux redoutables antagonistes une lutte personnelle, un duel véritable. Dans cette lutte acharnée, Martin a porté courageusement les premiers coups. Au IV^e siècle, les possédés étaient en grand nombre : dans les premiers âges de l'Église, Dieu permettait au démon d'exercer sa puissance au grand jour. Constamment on amenait à Martin de ces malheureux, et il les délivrait. Mais l'esprit impur consentait difficilement à se retirer. Quand le saint évêque se rendait à l'église pour imposer les mains aux énergumènes, ces infortunés, intérieurement agités par les puissances infernales, entraient en fureur; on les voyait courir çà et là, on les entendait pousser des cris lamentables, s'accuser des crimes qu'ils avaient commis, se plaindre comme des coupables à l'approche de leur juge. Le bienheureux ne les maltraitait jamais; il ne leur faisait point de longs discours; il ne leur commandait point avec hauteur. Quand il était entré dans le lieu saint, il faisait sortir le peuple, se revêtait d'un cilice, et, couvert de cendres, il conjurait le Seigneur d'avoir pitié de ses malheureuses créatures. Et le démon était obligé de céder, d'abandonner honteusement sa proie.

Les scènes de ce genre abondent dans la vie de Martin;

il faut nous contenter de citer les plus connues. Pendant un de ses séjours à Trèves, un païen nommé Tétradius, personnage consulaire, lui fit demander de délivrer son serviteur, qui était possédé du démon. Martin ordonna de lui amener l'énergumène; mais il fut impossible de le faire sortir. Tétradius accourut alors auprès du saint, se mit à ses pieds, embrassa ses genoux, et le conjura de venir à sa maison pour guérir son serviteur. Martin s'était fait une règle de ne jamais entrer dans la demeure d'un païen; il refusa; mais Tétradius lui promit de se faire chrétien, et il se laissa toucher. Le saint évêque se rendit donc à la demeure du consulaire, imposa les mains à l'énergumène et chassa l'esprit immonde. Tétradius fut fidèle à sa promesse : il se fit inscrire au nombre des catéchumènes et fut baptisé peu de temps après. Depuis lors son respect et son affection pour Martin ne se démentirent jamais.

Un autre jour, — c'était encore dans la même ville, — le bienheureux allait visiter un de ses amis. Arrivé à la maison, il s'arrêta sur le seuil en disant qu'il voyait un affreux démon dans le vestibule. Au moment où Martin lui ordonnait de sortir, l'esprit impur entra dans le corps d'un esclave qui se trouvait là. Ce malheureux devint furieux, et se jetait sur ceux qui se présentaient devant lui. Toute la maison était dans le trouble et la consternation; maîtres et serviteurs fuyaient précipitamment. Martin s'avança vers l'énergumène et lui commanda de s'arrêter. Le possédé grinçait des dents et menaçait le saint pontife; mais Martin lui mit les doigts dans la bouche, et le démon, contraint de céder au serviteur de Dieu, quitta le corps de l'esclave.

En ce moment, il n'était bruit dans la cité impériale que de l'approche d'une armée de barbares. Martin se fit amener un autre possédé à l'église, et lui ordonna de dire la vérité. L'énergumène avoua que le bruit en question était un artifice du démon pour répandre la terreur dans la ville et obliger Martin à la quitter; nul peuple barbare ne songeait à franchir la frontière. Parfois il suffisait à

Martin d'un souffle pour chasser les démons, comme nous l'avons vu dans l'histoire du comte Avicien.

La rage de Satan ne connaissait point de bornes ; pour se venger de son adversaire, pour le tromper s'il était possible, il déployait toute son habileté, il mettait en œuvre toute sa force. Mais il lui était interdit de l'attaquer dans son âme ; les tentations extérieures seules lui étaient permises. « Les Pères de la vie spirituelle remarquent d'ailleurs, dit Gervaise, que ces sortes de tentations extérieures, auxquelles les saints sont exposés de la part du démon, sont moins dangereuses et bien moins à craindre que les tentations spirituelles et purement intérieures. Celles-ci sont les tentations des commençants et des chrétiens imparfaits ; au lieu que celles-là sont propres aux plus grands saints, et à ceux qui sont consommés dans la vertu. Comme toutes les facultés de ces âmes élevées, leur mémoire, leur volonté, leur entendement, sont si étroitement unies avec Dieu, que le démon n'y trouve presque jamais d'entrée ; il est souvent réduit à les attaquer extérieurement. C'est ainsi qu'il tenta Eve dans l'état d'innocence. Il eut besoin de prendre la forme d'un serpent pour lui insinuer ce qu'il souhaitait d'elle. Ensuite il se servit d'Eve pour faire succomber Adam, et, ayant osé tenter Jésus-Christ, l'innocence même, il ne put le faire qu'extérieurement. »

Les attaques du prince des ténèbres contre Martin étaient terribles malgré tout. Il venait troubler le silence de sa solitude ; croyant le mettre en défaut, lui et ses démons empruntaient la forme des divinités païennes ; et Martin voyait apparaître dans sa cellule tantôt Jupiter ou Mercure, tantôt Vénus ou Minerve. Ces fantômes le poursuivaient sans relâche ; ils l'obsédaient la nuit et le jour. Le saint avait fini par connaître leurs noms, leur caractère, leurs habitudes. Jupiter, d'après son opinion, était un esprit grossier et peu subtil ; Mercure, entreprenant et rusé, lui semblait plus dangereux. Mais le serviteur de Dieu était inaccessible à la tentation ; il les mettait en fuite par la prière et par le signe de la croix.

Satan osa même un jour, afin de séduire Martin, prendre la figure de Jésus-Christ. Il lui apparut au milieu d'une lumière éclatante, le visage radieux, la tête ceinte d'un diadème de pierreries, et portant sur ses épaules un manteau de pourpre. Le bienheureux, d'abord tout étonné, garde le silence et continue sa prière : « Ne me reconnais-tu pas, lui dit Satan, je suis le Christ; avant de descendre sur la terre pour juger le monde, j'ai voulu t'honorer de ma présence. — Le Seigneur Jésus, répond Martin, n'a point annoncé qu'il viendrait revêtu de la pourpre et couronné d'un diadème. Va, tu n'es point le Christ; car je ne vois point sur ton corps les stigmates du Sauveur crucifié. » Et Satan disparut laissant après lui une odeur insupportable.

Rien ne pouvait tromper Martin; il déjouait aisément les embûches les mieux dressées, les pièges les plus habilement tendus. Le démon en avait acquis la conviction et redoutait sa perspicacité. Il y avait dans la communauté du prêtre Clair un jeune homme, nommé Anatole, dont l'humilité et l'innocence de vie faisaient l'admiration de tous. S'étant laissé dominer par le démon de l'orgueil, il prétendit que les anges conversaient souvent en sa présence, et voulut se faire passer pour un prophète. Plusieurs des frères se laissèrent séduire; mais il ne put jamais convaincre Clair; aussi le menaçait-il de la colère de Dieu. « Vous ne voulez pas croire aux paroles d'un saint, lui dit-il un jour; vous y croirez demain, quand vous me verrez revêtu d'une robe blanche que Notre-Seigneur me doit donner cette nuit. » On attendit l'événement avec impatience. Vers minuit la terre trembla; on entendit comme un grand bruit de pas et de voix nombreuses; la cellule d'Anatole parut illuminée d'éclairs, puis tout rentra dans le silence. Peu d'instant après, Anatole sortit revêtu d'une robe faite d'étoffe très fine, d'une blancheur éclatante et bordée de pourpre. Les frères passèrent le reste de la nuit à prier le Seigneur de leur faire connaître la vérité; et le lendemain, dès le point du jour, Clair prit Anatole par la main pour le

conduire à Martin : il était sûr que le démon ne pourrait en imposer au bienheureux. Le misérable, en effet, refusa de marcher en s'écriant qu'il lui était défendu de paraître devant l'évêque de Tours; et, comme les frères l'entraînaient malgré lui, la robe que lui avait apportée le démon disparut d'entre leurs mains.

Ne pouvant faire tomber Martin dans ses pièges, Satan avait recours aux injures et à la violence. La cellule du saint était souvent envahie par une troupe de démons qui l'outrageaient grossièrement. Les frères de Marmoutier affirmaient avoir entendu le malin esprit lui reprocher d'avoir reçu dans son monastère des novices assez malheureux pour avoir perdu la grâce du baptême; il énumérait leurs fautes avec complaisance. Ordinairement Martin, pour lui marquer son mépris, dédaignait de lui répondre. Ce jour-là, indigné de son audace, il lui répliqua que les péchés, même les plus graves, sont effacés par une pénitence sincère. « Non, non, reprit le démon, ceux qui ont une fois péché depuis leur baptême, ne doivent plus espérer de miséricorde. » Poussé à bout et transporté d'une sainte colère, le bienheureux s'écria : « Mais toi-même, ô misérable, si tu renonçais à tenter les hommes, si tu te repentais de tes crimes, même à l'heure qu'il est, où nous sommes si près du jugement, tu pourrais obtenir ton pardon. Oui, j'oserais te le promettre, tant j'ai de confiance dans la bonté du Seigneur Jésus. » O la sainte présomption ! ajoute Sulpice Sévère ; ô la pieuse témérité ! Cette parole de Martin ne fait peut-être pas autorité ; mais elle dévoile du moins toute la bonté de son cœur. En effet, elle est bien digne de l'homme qui poussa la charité jusqu'à sa dernière limite. Martin, d'ailleurs, était trop éclairé pour croire au repentir des anges rebelles ; il raisonnait sur une simple hypothèse.

Une autre fois le démon entra dans sa cellule sous la figure d'un homme de guerre ; et, lui montrant sa main tout ensanglantée : « Qu'est devenue ta puissance ? lui dit-il avec une joie insultante. Je viens de tuer l'un des tiens. » Tous les religieux étaient au monastère ; seul,

un serviteur du couvent était sorti avec des bœufs pour aller chercher du bois dans la forêt voisine. Martin envoya à sa rencontre, et on le trouva à quelque distance baigné dans son sang. Avant d'expirer il déclara qu'un de ses bœufs, au moment où il assujettissait le joug dont les liens s'étaient relâchés, l'avait renversé à terre d'un violent coup de corne et l'avait frappé mortellement.

Le démon, dans sa rage impuissante, eut l'audace de s'attaquer à la personne du saint évêque; il le jeta un jour du haut d'un escalier. On releva Martin grièvement blessé; ses disciples craignaient pour sa vie; mais la nuit suivante un ange répandit sur ses plaies un baume salutaire, et le lendemain il se trouva parfaitement guéri.

Ce n'était point la première fois que les anges venaient à son secours; déjà ils lui avaient prêté leur assistance contre la fureur des païens; ils l'avaient consolé à Andethana; ils lui apparaissaient souvent et s'entretenaient avec lui. Dieu lui ménageait ces faveurs pour le reposer de ses luttes et lui donner un avant-goût de l'éternelle béatitude. Les saints aussi venaient le visiter. Un jour Sulpice avec le moine Gallus veillaient à la porte de Martin. La cellule était fermée, et le bienheureux ignorait la présence de ses disciples. Pendant qu'ils attendaient respectueusement, ils entendirent avec une stupeur et un saisissement inexprimables le bruit d'une conversation à l'intérieur. Deux heures après, Martin étant sorti, Sulpice, son confident le plus intime, lui demanda ce qu'ils avaient entendu. Martin hésita longtemps; mais il ne pouvait rien refuser à Sulpice, et il consentit enfin à satisfaire la pieuse curiosité de ses amis. « Je veux bien vous l'apprendre, dit-il, mais ne le répétez à personne : c'était Agnès, Thècle et Marie qui s'entretenaient avec moi. » Et il leur décrivit le visage et le vêtement de chacune d'elles. Pressé de questions, il avoua que ces trois vierges descendaient fréquemment dans sa demeure; il leur confia encore qu'il voyait aussi les apôtres Pierre et Paul.

Le récit de ces visions merveilleuses ravissait, au

VI^e siècle, le poète Fortunat; il ne pouvait, en les racontant, contenir les élans de son enthousiasme. « Ame éclairée des rayons de la divine sagesse, s'écriait-il, toujours sereine et sans nuage! tu distingues avec les yeux du corps l'aérienne image de Thècle; tu vois Agnès le front ceint de la couronne de la virginité et du martyre; tu contemples Marie resplendissante de clarté! Tu as vu le temple où le Seigneur a placé sa force et son diadème; tu as vu la couche de l'époux, du plus beau des époux, émaillée de pierreries, parée d'or et de pourpre... Dis-nous, pasteur bienfaisant, sur quel sujet roulaient vos entretiens dans ces fréquentes entrevues où tu conversais avec Pierre et avec Paul. Parle, quelle lumière sereine éclairait le visage de cet apôtre qui le premier a dit : « Tu es le Christ, Fils du Père, du Dieu qui règne au ciel, tout-puissant et souverain maître. Cette pierre est la base où repose l'empire de l'Église; elle ne saurait être ébranlée par les vents ni renversée par la tempête. Que nous diras-tu de Paul, cette trompette retentissante qui sonna chez les nations, sur la terre et les mers, les louanges du Christ? Ils tiennent tous deux le premier rang sur la terre, ils occupent la première place dans le ciel. Un saint martyr commença le même jour leur béatitude; une même splendeur, une égale clarté brille sur leur visage, dont l'éclat ferait pâlir l'étoile du matin. »

Ces apparitions mystérieuses, ces visions étranges nous transportent évidemment dans un monde bien différent du monde où nous vivons; mais tous ces faits nous sont rapportés par Sulpice Sévère, et Sulpice déclare les tenir pour la plupart de Martin lui-même. « Je ne crois pas, ajoute-t-il, que tous ceux qui les entendront raconter y ajouteront foi; mais le Christ m'est témoin que je ne mens pas, et personne n'aura, je l'espère, l'audace sacrilège d'accuser Martin de mensonge. » Pour nous, nous ne pouvons que répéter ici ce que déjà disait, au XVII^e siècle, l'historien Gervaise : « Je sais que ces sortes de phénomènes ne sont pas du goût de tout le monde et passent pour fabuleux dans l'esprit de bien des gens;

mais on n'en peut mettre en doute la réalité sans donner atteinte à celle des histoires les plus certaines et les plus avérées des plus grands saints qui ont été dans l'Église, et même à celle des Écritures, qui, en beaucoup d'endroits, en rapportent de semblables. »

La lutte de Martin avec les puissances des ténèbres n'est point finie. Nous retrouverons Satan au lit de mort du grand évêque ; mais le vieil athlète se soulèvera sur sa couche funèbre pour chasser son ennemi et proclamer sa victoire. Et la lutte continuera encore.

CHAPITRE XV

PAULIN DE NOLE ET SULPICE SÉVÈRE ; LEUR ADMIRATION POUR SAINT MARTIN

L'influence de Martin ne s'exerçait pas seulement sur les masses qui croyaient à sa parole ou étaient converties par ses miracles ; il attirait à lui toutes les âmes d'élite. Nous avons déjà nommé plusieurs de ces illustres personnages ; mais il en est deux qui, par la nature de leurs relations avec le saint évêque, demandent un chapitre particulier.

Dans l'une de ses courses apostoliques, Martin, qui était alors accompagné de Victrice, évêque de Rouen, rencontra à Vienne, capitale du Dauphiné, un homme jeune encore, de race sénatoriale ; il se nommait Pontius Méropius Paulinus : l'Église l'honore sous le nom de saint Paulin de Nole.

Paulin était né au centre de l'Aquitaine, dans cette ville de Bordeaux dont Ausone a chanté le doux ciel, les longs printemps, le beau fleuve, vaste comme une

mer, et les hautes murailles flanquées de tours qui se perdent dans les nues. Son père appartenait à une branche de cette famille Anicia, si célèbre, que saint Jérôme a écrit qu'on n'y trouvait personne ou presque personne qui n'eût été consul. L'opulence des parents de Paulin était égale à leur noblesse. On sait quelles étaient ces familles patriciennes qui se faisaient gloire de descendre des conquérants de l'univers; souvent elles ignoraient l'étendue de leurs domaines, et établissaient une lutte insensée entre leurs profusions et leurs richesses, sans parvenir à épuiser ces dernières.

Cette famille était chrétienne, nous croyons pouvoir l'affirmer. Les nobles romains, longtemps rebelles à la prédication de l'Évangile, avaient, depuis la conversion de Constantin, courbé la tête devant la croix, et les membres les plus illustres du patriciat regardaient leur qualité de chrétien comme leur plus beau titre de noblesse.

Paulin fut donc élevé dans la foi chrétienne; toutefois son baptême, selon l'usage établi, fut différé. On lui donna une éducation conforme à sa naissance et à sa fortune. Les jeunes Gaulois comme les jeunes Romains se préparaient aux carrières publiques en suivant les leçons des grammairiens et des rhéteurs.

Lettrée autant qu'opulente, Bordeaux comptait alors trente maîtres fameux, dont le plus célèbre était Ausone, tout à la fois rhéteur, grammairien et poète. A l'école de ce maître, qui avait pour lui l'affection d'un père, Paulin fit des progrès rapides. Il écrivait avec grâce, parlait avec élégance et facilité, faisait ingénieusement les vers; il était la gloire de sa ville natale et l'orgueil d'Ausone. Les luttes d'éloquence et de poésie étaient alors en grande vogue dans tout l'empire: on s'assemblait sur le forum pour entendre les discours des orateurs et les vers des poètes; le vainqueur était conduit en triomphe à travers les rues couvertes de tapis magnifiques. Paulin prit part à ces combats littéraires, et obtint la palme académique ornée de bandelettes.

Son ambition, éveillée par ses succès, le fit accourir de bonne heure en Italie, où l'avait prévenu Ausone, déjà favori de Gratien. Paulin parcourut facilement la carrière des honneurs; sénateur, préfet de Rome, ensuite consul, il gouverna la Campanie, où il possédait des biens immenses. Le jeune consulaire, enivré par la prospérité, se laissait aller doucement au cours de la vie mondaine, sans se préoccuper d'idées plus élevées. La mort de Gratien le rendit à la vie privée en compagnie de son maître Ausone. Après avoir couru les plus grands périls, il prit le parti de quitter l'Italie et de retourner en Aquitaine.

Contre les déboires de la vie politique, Paulin songea d'abord à chercher une compensation dans les joies du foyer domestique. Un voyage qu'il fit au delà des Pyrénées unit sa destinée à celle d'une jeune et belle espagnole nommée Thérasia. Les qualités d'âme et de cœur de son épouse, l'attachement de ses amis, — c'étaient les hommes les plus distingués de son temps, — la culture des lettres et de la philosophie, enfin, lui procurèrent des douceurs que l'ambition ne lui avait point données. Mais ses aspirations n'allèrent pas au delà; la religion ne comptait encore que pour bien peu de chose dans sa vie. Heureusement pour Paulin, il n'avait pas pour amis que des hommes du monde, comme Ausone, chrétien, mais peu soucieux des pensées de la foi. Déjà il s'était lié avec Delphinus, évêque de Bordeaux, et son futur successeur, le saint prêtre Amandus, quand il se trouva à Vienne avec deux autres saints prélats, incontestablement les plus grands des Gaules à cette époque, Martin et Victrice. Nous connaissons Martin; quant à Victrice, sa carrière offrait beaucoup d'analogie avec celle de l'évêque de Tours. Dans sa jeunesse il avait porté les armes; mais, un jour qu'on voulait exiger de lui un serment sacrilège, le soldat avait jeté son épée sous les yeux mêmes du tribun, et proclamé hautement sa foi. Saisi, garrotté, battu de verges, jeté tout sanglant dans une prison semée de pots cassés, il n'en fut que plus intré-

pide; comme on le menait à la mort, il demanda qu'on desserrât un peu ses liens; on le lui refusa durement, et le soldat qui devait l'immoler se mit, pour l'insulter, à toucher de son glaive l'endroit où il voulait porter le coup; mais les chaînes se brisèrent et le soldat devint aveugle subitement. Ce double miracle convertit le juge et obtint à Victrice la vie avec la liberté. Sur-le-champ il se fit soldat du Christ et il évangélisa, avec des labeurs infinis, les Nerviens et les Morins, « peuples sauvages, dit son historien, qui habitent une terre reculée aux extrémités du globe, battue des flots d'un océan barbare. » Ils étaient encore païens; quelques semences de la foi avaient, il est vrai, été apportées dans ces contrées au temps de Dioclétien, mais elles ne s'y étaient pas développées. Victrice avait entièrement changé la face du pays; sa prédication et encore plus sa vie sainte avaient amené à la vraie religion et transformé ces peuples.

Les relations de Victrice avec Martin avaient commencé à Ligugé, où, suivant une opinion assez probable, il était venu en quittant l'armée se mettre sous la direction du saint fondateur. Devenu évêque de Rouen, il fut plus d'une fois associé aux travaux du grand apôtre; il était à Chartres quand Martin rendit la parole à une jeune fille muette de naissance; nous le retrouvons encore avec lui lors de son voyage dans le Dauphiné.

Paulin fut remué jusqu'au fond de l'âme en présence de ces deux hommes. « Preuves vivantes de la puissance de Jésus-Christ, dit M. l'abbé Lagrange, sublimes dépouilles de tous ces biens qui le fascinaient encore, mais riches d'une autre richesse; saints apôtres, dont la vie pleine de labeurs et de merveilles était autrement féconde que son inutile vie de littérateur et de poète. »

A ces réflexions, qui lui découvraient un horizon nouveau, s'ajouta une autre grâce : la Providence voulut qu'il éprouvât lui-même les effets du pouvoir surnaturel de Martin. Sulpice Sévère, et après lui Paulin de Périgueux et Fortunat, ont raconté qu'en touchant simplement avec une éponge trempée dans l'huile d'une lampe,

probablement une de ces lampes qu'on allumait sur les tombeaux des martyrs, un de ses yeux malades, Martin le guérit complètement.

Ému et reconnaissant, il se recommanda vivement, lui et sa famille, aux prières des deux saints pontifes. Thérasia accompagnait-elle son mari? Dans son ardent désir de le voir revenir à Dieu, n'avait-elle pas elle-même ménagé cette entrevue? Nous l'ignorons; quoi qu'il en soit, à partir de ce jour Martin les aima l'un et l'autre d'une paternelle affection : « ne séparant pas, disait Paulin, ceux qu'il voyait si tendrement unis eux-mêmes. » Paulin, de son côté, se prit pour Martin d'un véritable culte. Plus tard retiré à Nole, auprès du tombeau de saint Félix, son saint bien-aimé, il écrit à Victrice cette lettre admirable dans laquelle il raconte la vie de l'évêque martyr, et il lui rappelle qu'il l'a vu à Vienne auprès de « son bienheureux père, saint Martin ». Il se glorifiait de l'affection d'un si grand homme : « Martin m'a aimé, » écrivait-il triomphalement à l'un de ses amis; Martin, c'était son bien, c'était sa chose : « Notre Martin, » disait-il en parlant de lui.

Quelque temps après, une nouvelle étrange se répandit dans le monde : Paulin, de concert avec sa femme, vendait ses biens et les distribuait aux pauvres pour revêtir la robe de moine. Cette éclatante conversion, due certainement à sa rencontre avec Martin et aux exhortations de saint Ambroise, causa une sensation profonde. Les âmes mondaines s'indignèrent; le mécontentement éclata dans la famille de Paulin et parmi ses amis. Un de ceux que ce départ étonna et attrista le plus ce fut Ausone. Toutes ses idées étaient renversées. Hé quoi! son ancien élève, le riche consulaire, le poète brillant, l'ancien gouverneur de la Campanie, quittait la riante Aquitaine; il renonçait à la société dont il était l'ornement pour s'enfermer dans une cellule! A quoi pensait-il donc? Il fit entendre à Paulin les plaintes les plus tendres et les plus désolées que sa muse pût lui inspirer. Paulin répondit avec une grâce parfaite, mais vengea des frivoles et igno-

rants dédains d'Ausone cette vie supérieure que le vieux poète était incapable de comprendre.

Dans l'Église, au contraire, il s'éleva un cri de triomphe. Ambroise, à Milan; Augustin, à Hippone; Jérôme, le rude solitaire de Bethléhem, entonnèrent un long concert de louanges. Martin, au fond de son monastère de Marmoutier, tressaillit d'allégresse. Paulin, qu'un seul regard lui avait fait aimer, comme le jeune homme de l'Évangile, embrassait la vie religieuse : quelle gloire, quel avenir pour l'ordre monastique ! Le vieux moine laissa déborder sa joie ; il proclama Paulin le plus grand chrétien de son temps. « Voilà un homme, s'écriait-il, qui possédait d'immenses richesses, et qui les a foulées aux pieds pour servir Jésus-Christ. Quel exemple il donne aux hommes de notre temps ! En voilà un enfin qui a le courage d'observer dans toute leur perfection les conseils évangéliques. Heureux notre siècle d'avoir vu une pareille merveille de foi et de vertu ! C'est lui qu'il faut suivre, c'est lui qu'il faut imiter, car il a rendu possible ce qui jusqu'à présent était regardé comme une impossibilité. »

Ces paroles s'adressaient au plus cher des amis de Paulin, ce jeune Sulpice Sévère dont tant de fois nous avons prononcé le nom. Il y a une grande analogie dans la destinée de ces deux hommes ; tous deux nés dans l'Aquitaine, portant un nom célèbre, avides de la renommée et illustres dès leur jeunesse ; tous deux unis par la plus tendre affection et arrachés aux enchantements de la vie mondaine par un même coup de la grâce, celle qui naît du malheur. Sulpice débuta de bonne heure au barreau, et s'y distingua promptement par son éloquence, la souplesse de son esprit et la rectitude de son jugement. Dans un âge où toutes les espérances sourient à l'imagination, il crut assurer son bonheur en épousant une femme également distinguée par ses richesses et sa naissance. Hélas ! l'édifice de ce bonheur était construit sur un fondement fragile ; le noble Gallo-Romain l'éprouva en perdant la compagne qui faisait le charme de son existence. Dieu

semblait n'avoir approché de ses lèvres la coupe qui renfermait les amours d'ici-bas que pour lui en montrer la vanité et le néant. L'âme de Sulpice, au milieu de tant d'illusions, était restée chrétienne. Tandis que le monde couvrait Paulin de ses invectives et de ses anathèmes, il avait pris hautement la défense de son ami, mais sans avoir le courage de l'imiter. Le malheur acheva de lui ouvrir les yeux; il résolut de chercher dans les pures délices de l'amour de Dieu un adoucissement à sa douleur. La gloire de Martin était alors dans tout son éclat : cédant aux secrets désirs de son cœur, Sulpice partit pour aller consulter le grand thaumaturge dans sa solitude de Marmoutier. Martin reçut l'ami de Paulin comme un autre lui-même. Il devina un cœur héroïque dans ce jeune homme courbé sous le poids d'un amer chagrin, et l'accueillit avec des témoignages touchants de bonté et d'affection. Sulpice a raconté avec émotion les détails de cette première entrevue. L'humble évêque le remercia d'avoir entrepris pour le voir un si long voyage; il eut pour lui les attentions les plus délicates. « Il daigna, dit Sulpice, m'admettre à sa table malgré mon indignité; j'ose à peine l'avouer, il me versa lui-même de l'eau sur les mains, et, le soir, il voulut encore me laver les pieds. Je n'eus pas, ajoute-t-il, le courage de m'y opposer; il m'imposait tellement, que je me serais fait un crime de ne pas acquiescer à ses désirs. »

L'homme de Dieu ne l'entretint que des charmes trompeurs et des embarras du siècle, de la nécessité d'y renoncer pour suivre librement Jésus-Christ. Le parti de Sévère fut bientôt pris; il se décida à renoncer au barreau et au monde, à se débarrasser de ses richesses et à embrasser la vie retirée, pauvre et pénitente. Il ne vendit pas ses biens, comme Paulin, mais il les donna à l'Église, ne s'en réservant que l'usufruit; et, quittant Toulouse, dont il était l'orgueil, il se retira d'abord à *Eleusone*, puis à *Primuliacum*. Sa belle-mère, Bassula, avec plusieurs de ses amis et quelques affranchis, l'accompagnèrent dans sa retraite. Cette petite colonie forma ce que Paulin

appelait plus tard l'église domestique de Sulpice Sévère.

Chaque année, quittant le Midi, il revenait à Tours pour jouir de la vue et des entretiens de Martin. Souvent son séjour auprès du maître vénéré se prolongeait. Il partageait ses austérités, le suivait dans ses missions, était témoin de ses miracles. Une douce et sainte familiarité s'était établie entre ces deux hommes : l'un, jeune encore, mais éprouvé par les vicissitudes de la vie ; l'autre, vétérans blanchi dans la lutte et que l'épreuve n'avait jamais été capable d'ébranler. Martin aimait peu à parler de lui-même ; il cachait soigneusement à tous les faveurs qu'il recevait du ciel : Sulpice faisait exception à la règle commune ; il était le confident de ses plus intimes secrets. Il trouvait aussi dans la compagnie du bienheureux une consolation aux déboires dont il était abreuvé dans son pays ; aux railleries qui lui venaient de la part des hommes du siècle, et, ce qui lui était plus pénible encore, de son propre père, se joignaient les dispositions peu bienveillantes de quelques évêques ; l'affaire des priscillianistes et la vénération connue de Sévère pour Martin en étaient la cause. Nous avons vu combien Martin avait été opposé aux mesures sanglantes prises contre les hérétiques ; ceux qui le blâmaient de cette indulgence, comme aussi de son genre de vie un peu singulier, trouvaient dans Sulpice Sévère un apologiste déclaré du grand évêque de Tours ; de là des animosités qui contristaient douloureusement l'âme tendre de son disciple.

Il était toujours sur la brèche quand il s'agissait de défendre son cher maître. Martin ayant failli périr dans un incendie, un de ses détracteurs saisit avec empressement cette occasion pour déprécier sa vertu. « Comment Martin, qui avait opéré tant de miracles, s'était-il trouvé exposé à périr tristement dans un incendie ? » Sulpice fut indigné : « Le misérable, s'écria-t-il, voilà bien le langage des juifs lorsqu'ils criaient au Seigneur sur la croix : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. » Quoi ! Martin aurait perdu sa puissance parce qu'il a failli périr dans un incendie !

bienheureux Martin, vous êtes en tout semblable aux pôtres, même dans les injures que vous recevez ! Les entils, voyant Paul mordu par une vipère, disent aussi de lui : « Cet homme est un homicide ; il a échappé aux flots de la mer ; néanmoins les destins ne veulent pas lui permettre de vivre. » Mais Paul secoua la vipère dans le feu, et n'éprouva point de mal. Et les païens, qui d'abord le prenaient pour un homicide, voulurent l'honorer comme un dieu. O le plus misérable des mortels, ajoutait l'impie emporté par les élans d'une pieuse colère, apprends que c'est dans les dangers que la vertu des saints brille de son éclat le plus pur. Ainsi le fait que l'on blâme pour rabaisser Martin le couvre-t-il, au contraire, d'une gloire nouvelle, puisqu'il sortit victorieux d'une si terrible épreuve. »

Ce fut dans ses visites à Marmoutier que Sévère conçut l'idée de faire pour Martin ce que saint Athanase avait fait pour Antoine, encore vivant, d'écrire sa vie. Il pensait que la lecture de la vie du grand thaumaturge était appelée à produire au moins autant de fruits que celle du grand moine égyptien, et il se proposait d'en raconter les merveilles pour les faire connaître à toute l'Église. Il recueillit de la bouche du saint la plupart des faits qu'il rapporte ; d'autres lui furent révélés par les clercs de l'église de Tours ou par les moines de Marmoutier. On a dit de cet ouvrage, et avec raison, que c'était l'histoire d'un saint écrite par un saint. Les préoccupations du lettré s'y font jour quelquefois, peut-être à son insu : il se déclare inhabile à écrire, et ne rougit point, dit-il, de faire des solécismes ; il ajoute ensuite qu'il n'a confié son livre au prêtre Désidérius qu'en le priant de n'en point nommer l'auteur. Mais nous ne devons point prendre à la lettre ces formules de modestie et de désintéressement littéraires : la postérité n'a point ratifié son jugement ; elle l'a surnommé le « Salluste chrétien ».

A peine eut-il achevé son travail, qu'il en envoya une copie à Paulin. Le solitaire de Nole le remercia avec effusion, et le félicita chaleureusement. « Ces récits, lui

écrivit-il, sont aussi beaux qu'édifiants. Heureux es-tu d'avoir écrit la vie de ce saint évêque avec un langage et un sentiment aussi vrais. Heureux aussi Martin d'avoir rencontré un historien digne de sa foi et de ses œuvres ; en même temps que ses mérites lui acquièrent la gloire éternelle, tes écrits lui assureront sur la terre l'immortalité. » Et Paulin travaillait aussi de tout son pouvoir à lui assurer cette gloire ; il se faisait le propagateur, l'éditeur de la *Vie de Martin* ; il la répandait à Rome, dans l'Italie et dans l'Illyrie. Bientôt elle fut connue dans le monde entier. A Carthage on se la disputait ; on la lisait à Alexandrie, à Memphis et jusque dans les solitudes de la Thébaïde.

Combien il est touchant de voir ces deux patriciens travailler de concert à immortaliser le nom de l'ami vénéré qui leur avait enseigné le chemin de la vie éternelle.

Paulin, à sa dernière heure, reçut encore un témoignage de l'affection de Martin. Peu d'instants avant de rendre le dernier soupir, il voulut célébrer les saints mystères avec deux évêques qui se trouvaient auprès de lui, Symmaque, évêque de Capoue, et le bienheureux Acyndius. Pendant le saint sacrifice, il parut comme absorbé dans une espèce d'extase ; puis on l'entendit s'écrier : « Où sont donc mes frères ? » Un des assistants lui montra les deux évêques qui célébraient avec lui. — « Non, dit-il, je parle des frères qui tout à l'heure conversaient avec moi, Janvier et Martin ; ils m'ont promis de revenir. » Janvier, c'était l'illustre évêque de Bénévent, livré aux flammes à Nole même, et pour lequel Paulin avait sans doute une dévotion particulière. Martin, de son côté, s'était souvenu de sa tendre amitié pour Paulin, et il était venu du séjour bienheureux visiter son ami mourant.

Nous le verrons bientôt, en quittant lui-même cette vallée de larmes, donner la même marque d'affection à Sulpice Sévère ¹.

¹ Nous devons la plupart des détails contenus dans ce chapitre au beau livre de M. l'abbé Lagrange sur la *Vie de saint Paulin*, évêque de Nole.

CHAPITRE XVI

MORT DE SAINT MARTIN

Martin était plus qu'octogénaire, il allait bientôt mourir ; mais avant d'assister à ce doux et consolant spectacle de la mort d'un saint, arrêtons encore un instant nos regards sur cette grande figure. Nous l'avons vu soldat dans les armées romaines, nous l'avons suivi dans sa double carrière de moine et d'évêque, puis l'apôtre nous est apparu le front couronné de l'auréole du thaumaturge : il nous reste à considérer l'homme dans son intimité.

Qu'il était beau à voir, au milieu de ses moines, ce vieillard, chargé d'ans et de vertus, que couronnaient tant de mérites et qu'entouraient tant de respects ! La peinture du moyen âge le représente comme un homme de petite taille, mais doué d'une force et d'une agilité singulières. Son visage était empreint d'une admirable sérénité. Jamais on ne le vit irrité ni ému, jamais dans la tristesse ou la gaieté ; une joie toute céleste se reflétait sur ses traits, et il semblait élevé au-dessus de la nature. Bathumoda, abbesse de Gandesheim au onzième siècle, se vit en songe sauvée des flammes par l'intercession du bienheureux Martin. « Les biographes du saint se trompent, disait-elle ensuite à ses sœurs, quand ils le peignent dépourvu de beauté ; je n'ai jamais rien contemplé d'aussi beau. » Tant était puissant le charme que le rayonnement du surnaturel avait mis sur son visage !

On a voulu en faire un ignorant ; certains auteurs ont affecté de voir en lui un « homme de grand sens », mais

de « petite science », qui plaisait aux foules parce qu'elle ne dépassait point le niveau de leur intelligence. Certes nous n'avons point l'intention de faire de Martin un lettré comme ses amis Paulin et Sulpice Sévère ; il n'avait point l'habitude de ces phrases polies et élégantes que l'on trouvait sous la plume des poètes du temps ; il n'avait point concouru dans sa jeunesse pour la palme académique, mais son langage était correct, sa science réelle et solide. Avant de ceindre l'épée, il avait suivi à Pavie, en sa qualité de fils de vétérans, les cours auxquels étaient obligés de se rendre les jeunes gens qui se destinaient aux emplois publics. Il fut initié à la science de la religion dès qu'il fut admis au nombre des catéchumènes ; il compléta son instruction lors de son baptême, et plus tard il reçut encore les leçons du plus grand docteur de l'Église des Gaules, saint Hilaire. Ses progrès, à l'école d'un tel maître, furent immenses, nous n'en saurions douter.

Nous n'avons malheureusement de lui, comme preuve de l'étendue de ses connaissances, aucune œuvre écrite ; car, de l'aveu des meilleurs critiques, sa confession de foi sur la Trinité et quelques autres opuscules qu'on lui attribue sont loin d'être authentiques ; mais nous avons le témoignage de son historien, que personne ne récusera comme un habile dans l'art de bien dire. « Avec quelle promptitude et quelle facilité, nous dit-il, Martin comprenait et rendait intelligibles les passages obscurs des saintes Écritures ! J'en prends à témoin, ajoute-t-il, Jésus et le ciel, notre commune espérance, je n'ai jamais vu tant de science et d'intelligence, un langage plus éloquent et plus pur. »

Sa parole douce et grave faisait passer sans effort la conviction dans l'esprit de ses auditeurs. Dans ses entretiens avec ses amis et ses disciples, ce bon vieillard disait les choses les plus aimables ; il excellait à tirer des tableaux de la vie champêtre des comparaisons propres à élever les âmes à Dieu. Voyant un jour une brebis qu'on venait de tondre, il dit cette parole charmante : « Cette

brebis a rempli le précepte du Sauveur. Elle avait deux robes : elle en a donné une à qui n'en avait pas. Nous, mes enfants, faisons de même. »

Il rencontra un autre jour un petit pâtre en haillons qui gardait les pourceaux. « Voilà, dit-il, Adam chassé du paradis terrestre. Dépouillons-nous du vieil homme pour nous revêtir du nouveau, et commençons par couvrir ce pauvre enfant. »

Une fois il se trouva dans une prairie dont une partie avait été broutée par des bœufs, et une autre ravagée par des pourceaux ; le reste était demeuré verdoyant et fleuri. Il tira aussitôt parti de cette diversité : « La partie que les bœufs ont broutée, dit-il, représente le mariage ; si la verdure a encore quelque fraîcheur, les fleurs ne l'ornent plus. La partie ravagée par les pourceaux, qui sont des animaux immondes, est la figure de la débauche. La portion qui n'a reçu aucune souillure nous montre la gloire de la virginité ; l'herbe y est épaisse, le foin abondant, et les fleurs y brillent comme des pierres précieuses. Spectacle magnifique, et digne des regards de Dieu ! car rien n'est supérieur à la virginité. Ceux qui comparent le mariage à la fornication sont dans une grande erreur ; mais ceux qui l'assimilent à la virginité sont de malheureux insensés. Voici la distinction que les sages doivent établir : le mariage est permis, la virginité glorifiée, et la fornication punie, à moins qu'on ne l'expie par la pénitence. »

Même dans les mœurs et les habitudes des animaux il trouvait de salutaires leçons. Étant sur la Loire en bateau, il aperçut des oiseaux, — on les appela depuis martins-pêcheurs, — qui cherchaient à dévorer de petits poissons : « Vous voyez, dit-il, dans ces oiseaux l'image des démons, qui sont toujours en embuscade pour prendre les âmes. » Et il donna ordre aux petits oiseaux de s'en aller : ce qu'ils firent à l'instant.

Martin partageait les idées de son temps sur la fin du monde, idées hasardées, erronées même, mais qui ne touchaient en rien le dogme catholique. Lorsque ses

disciples l'interrogeaient sur la fin du monde, il répondait que Néron et l'Antéchrist devaient d'abord venir. Néron ajoutait-il, régnera en Occident après avoir vaincu dix rois, et persécutera le peuple de Dieu pour le faire retomber dans l'idolâtrie. L'Antéchrist régnera en Orient ; il établira le siège de son empire à Jérusalem, dont il rebâtera les murs et le temple ; il forcera ses sujets à renier le vrai Dieu et se fera passer pour le Messie. Enfin il mettra à mort Néron et réunira sous son sceptre toutes les nations de l'univers. « Il n'est pas douteux, disait encore Martin, que l'Antéchrist, conçu du malin esprit, ne soit déjà né ; mais il est encore enfant, et attend qu'il soit arrivé à l'âge d'homme pour régner. » Ces prédictions effrayantes étaient encore huit ans après un sujet de terreur pour Sulpice Sévère.

Parlerons-nous maintenant des qualités du cœur de Martin, de sa charité, de sa tendresse pour ses amis ? Il faudrait pour cela recommencer sa vie entière. Sa bonté s'étendait jusque sur les créatures privées de raison, comme le fera plus tard l'aimable et doux François d'Assise. Un jour, dans un de ses voyages, il aperçoit un lièvre qui fuyait éperdu devant des chiens lancés par des chasseurs. Il eut pitié du pauvre animal, et se portant au-devant de la meute cruelle, il lui ordonna de s'arrêter. Les chiens obéirent, et le lièvre fut sauvé.

Tous les animaux d'ailleurs lui témoignaient une étonnante soumission. Les plus féroces ne résistaient pas à son commandement. Les chiens furieux se taisaient sur son ordre, les taureaux emportés se couchaient docilement à ses pieds, et rejoignaient ensuite leur troupeau, doux comme des brebis. Se trouvant un jour sur la rive d'un fleuve, il vit un serpent qui nageait vers lui : « Au nom du Seigneur, dit Martin, je t'ordonne de te retirer. » A la voix du saint, l'animal pervers se retourna, et se dirigea vers la rive opposée. Voyez, « s'écria alors Martin avec tristesse, les serpents m'écoutent, et les hommes ne m'écoutent pas. »

Sa patience était sans bornes, nous en avons déjà donné

les preuves nombreuses. Dieu lui fit goûter aussi l'exquise amertume de l'ingratitude; Martin connut cette épreuve, réservée aux hommes qui gouvernent leurs frères, de recevoir des outrages de la part de ceux qu'il avait comblés de bienfaits. Parmi ces fils rebelles, s'en trouvait un qu'il avait adopté tout enfant, qu'il avait élevé, auquel il avait conféré l'honneur du sacerdoce. Brice néanmoins ne cessait d'accabler, même publiquement, le saint vieillard de ses injures. Il alla jusqu'à dire un jour à un étranger qui voulait voir Martin : « Si c'est ce vieux radoteur que vous cherchez, tenez, le voilà là-bas, occupé tout le jour à regarder le ciel. » Après le départ de l'étranger, Martin s'approchant de son clerc : « Brice, lui dit-il, vous trouvez donc que je suis un radoteur. » Celui-ci ne manqua pas de répondre qu'il n'avait rien dit. « Brice, reprit Martin, est-ce que mon oreille n'était pas près de vos lèvres quand vous avez prononcé ces paroles ? » Puis, pour toute vengeance, il lui promit l'épiscopat avec les croix et des souffrances.

Brice aimait le faste et l'apparat; il entretenait des chevaux et achetait des esclaves. Martin l'en reprit; Brice s'emporta : « Je suis plus saint que vous, lui dit-il dans sa fureur; j'ai grandi sous ce toit sacré, étudiant les saintes Lettres et recevant vos leçons; vous, vous avez passé votre jeunesse au milieu de la licence des camps; et maintenant vous êtes tombé dans de vaines superstitions et des visions ridicules. » Martin ne répondait ordinairement à ces outrages que par le silence; mais un jour qu'on vint accuser Brice auprès de lui des crimes les plus énormes, il laissa échapper ces belles paroles : « Le Christ a supporté Judas, pourquoi ne supporterais-je pas Brice ? »

Une pareille bonté finit par changer le cœur de cet infortuné; elle en fit un autre homme; et Brice, successeur de Martin sur le siège de Tours, partage maintenant avec son maître les honneurs des saints.

« Homme vraiment bienheureux, s'écrie son historien à ce sujet, aucune malice ne germait en lui; il ne jugeait

ni ne condamnait personne, et ne rendait jamais le mal pour le mal. Il supportait les outrages avec tant de patience, qu'en dépit de sa dignité épiscopale les moindres clercs l'offensaient impunément, sans qu'il le chassât de son église ni de son cœur. Il avait toujours le nom du Christ sur les lèvres; dans son cœur, la piété, la paix, la miséricorde. Il pleurait souvent sur les fautes de ses détracteurs; mais il ne témoignait contre eux aucune amertume. » Ses détracteurs étaient ces prélats mondains et courtisans, ces prêtres amis du luxe pour lesquels sa vie mortifiée était un perpétuel reproche jaloux de sa sainteté, ils ne l'aimaient pas parce qu'ils ne se trouvaient point le courage de l'imiter, et ils allaient le chercher jusqu'au fond de sa retraite, troubler son calme et sa tranquillité; ses vertus évangéliques et ses miracles étaient pour eux invraisemblables. Sulpice ne veut point les nommer; il désire seulement qu'ils reconnaissent l'indignité de leur conduite; du reste il ne refuse point de prendre sa part de la haine qu'ils portent à Martin.

Que dirons-nous de ses autres vertus? Son humilité nous est connue; son amour de la chasteté éclate dans toutes ses paroles et dans tous ces actes; quant à sa vie intérieure, Sulpice avoue son impuissance à la décrire; pourtant il nous en a laissé un tableau tracé de main de maître. Nous nous reprocherions de rien changer à ses paroles: « Semblable à ces poètes peu féconds, dit-il, qui se relâchent à la fin d'un long poème, nous succombons sous le poids de cet intarissable sujet. Car s'il a été possible, jusqu'à un certain point, de raconter les actions du bienheureux, jamais, je le déclare en toute vérité, jamais on ne pourra décrire sa vie intérieure, sa manière d'employer chaque journée, son cœur incessamment appliqué à Dieu, la continuité de ses abstinences et de ses jeunes, et le sage tempérament qu'il savait y apporter, la puissante efficacité de ses prières et de ses oraisons, ses nuits passées aussi saintement que ses journées. Il ne donnait pas une minute au repos ni aux

affaires du monde ; tous ses instants étaient consacrés à l'œuvre de Dieu, et il n'accordait au sommeil que le temps absolument exigé par la nature. Non, si Homère lui-même revenait sur la terre, le génie de ce grand poète serait incapable de raconter tant de merveilles. Tout est si grand dans Martin, que la parole est impuissante à l'exprimer. Jamais il ne laissait passer une heure, un seul moment sans vaquer à la prière ou à la lecture, et même pendant qu'il lisait ou qu'il se livrait à une autre occupation, son cœur priait toujours. Comme les forgerons qui frappent sur l'enclume pour se délasser pendant leur travail, Martin priait sans cesse, tout en paraissant occupé d'autre chose. »

Les vertus de Martin paraissaient se purifier et s'adoucir encore aux approches du trépas. Dans ces hommes qui, comme saint Paul, meurent et revivent tous les jours, dans ces hommes qui, par le renoncement, finissent par anéantir encore tout ce que le malheur de notre origine leur a légué d'impur, de misérable et de terrestre, il se fait, quand arrive la suprême délivrance, une sorte de transfiguration. L'âme semble briser son vase mortel et se montrer à travers les ruines de l'humanité défaillante. Il sort de la personne des saints une lumière céleste, un reflet de la vie éternelle qui éclaire sur leur front les ombres de la mort. On dirait, pour emprunter les expressions d'un prélat célèbre dont les derniers instants furent aussi illuminés de cet éclat divin, on dirait le soleil se couchant dans sa gloire, dégagé de ses nuages, et envoyant encore à la terre, avant de la quitter, un rayonnement plus pur et plus doux. Il y a dans la voix des prédestinés comme les derniers adieux de la tendresse et de la vie humaine qui s'en va, et les premiers accents de la vie nouvelle qui approche.

Nul peut-être plus que Martin n'a eu, avant de s'éteindre, ce rayonnement pur et doux, ces accents déjà célestes.

Le vieil évêque, déjà parvenu aux limites de l'âge, était un jour environné de ses disciples ; tout à coup il

leur dit, comme saint Paul : « C'en est fait, l'heure vient, je touche à ma fin, et la dissolution de mon corps est proche. » Il avait appris que la division s'était introduite parmi les clercs de l'Église de Candes, au confluent de la Loire et de la Vienne. Malgré son grand âge, il partit pour aller y rétablir la paix. Là il sentit ses forces défaillir; et ayant appelé auprès de lui ses disciples, il leur annonça qu'il allait mourir. Alors ce furent de longs gémissements et des larmes, et en pleurant ils lui disaient : « Pourquoi, ô père, nous abandonnez-vous ? A qui confierez-vous vos enfants désolés ? Des loups dévorants se jetteront sur votre troupeau, et lorsque notre pasteur ne sera plus, qui les empêchera de nous déchirer ? Nous savons que vous soupirez après la société du Christ, mais votre récompense est assurée. Elle ne sera pas moins grande pour être retardée; ayez plutôt pitié de nous, et ne nous laissez pas orphelins. » Martin, touché de leur douleur, et brûlant de cette tendre charité qu'il puisait dans les entrailles du divin Maître, se mit aussi à pleurer. Puis s'adressant à Dieu : « Seigneur, s'écria-t-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail : que votre volonté s'accomplisse. »

Ce grand cœur, hésitant entre l'espérance du ciel et l'amour qu'il portait à ses frères, ne savait ce qu'il devait préférer; il était désolé d'abandonner ses chers disciples, et pourtant il avait soif d'aller avec le Christ. Enfin il abdiqua sa propre volonté, il fit taire ses plus ardents désirs, et se remet complètement entre les mains de Dieu. Semblable au soldat qui a longuement combattu, il semble laisser échapper de ses lèvres cette héroïque invocation : « Ils ont été rudes, Seigneur, les combats que j'ai eu à soutenir sur la terre; n'est-il pas temps que je jouisse du repos ? Si cependant vous me commandez de lutter encore devant le camp d'Israël pour la défense de votre peuple, je ne refuserai pas ce nouveau labeur; non, la vieillesse ne m'arrêtera pas; je combattrai sous vos drapeaux aussi longtemps que vous me l'ordonnerez. Le vétéran qui a blanchi sous les armes soupire

avec impatience après le congé qui doit récompenser ses travaux ; mais son courage reste vainqueur des années. Pourtant, Seigneur, si vous voulez avoir pitié de ma faiblesse, vous me retirerez de ce monde. Alors vous prendrez soin vous-même des enfants pour qui j'appréhende tant de dangers. »

O homme ineffable, s'écrie l'Église avec Sulpice Sévère, ni la fatigue ni la mort ne peuvent le vaincre. Il ne craint pas de mourir, il ne redoute pas de vivre.

La fièvre le consuma plusieurs jours ; mais la force de son mal ne l'enlevait pas un seul moment à la pensée de Dieu. Il continuait sa méditation et prolongeait sa veille, forçant encore ses membres épuisés à obéir à sa grande âme. Par un admirable sentiment d'humilité, il s'était fait coucher par terre, sur la cendre et le cilice, couche plus noble pour lui que celle des rois. Ses disciples le suppliaient de leur permettre de placer du moins sous son corps amaigri un peu de paille. « Non, mes enfants, leur dit-il, il n'est pas bon qu'un chrétien meure ailleurs que sur la cendre, et je ferais mal en vous laissant un autre exemple. »

Il était couché près d'une fenêtre, par où il pouvait encore apercevoir le ciel, le doux ciel de sa Touraine ; ses yeux ne pouvaient s'en détacher, et, les mains levées, il continuait sa prière. Les prêtres qui l'entouraient lui demandant de se reposer en changeant de posture : « Laissez-moi, mes frères, leur dit-il, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin de mettre déjà, dans le chemin qu'elle doit suivre, mon âme qui va s'envoler vers le Seigneur. » Le démon, qui l'avait si souvent assailli pendant sa vie, voulut essayer de le troubler encore à cette heure suprême, et se montra à ses côtés. « Que viens-tu faire ici, bête cruelle ? s'écria-t-il ; tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Le sein d'Abraham s'ouvre pour me recevoir. »

Ce furent ses dernières paroles. Le saint vieillard ne tenait plus à la terre, il échappait aux embrassements de ses disciples. Son âme enfin, se détachant sans effort,

s'envola, comme une blanche colombe, vers les joies éternelles. C'était un dimanche, vers le milieu de la nuit, et, selon l'opinion la plus vraisemblable, le 8 novembre de l'année 397, sous l'empire d'Honorius. Martin était dans sa quatre-vingt-unième année.

Quand il eut rendu le dernier soupir, son visage devint semblable à celui d'un ange, et ses membres blancs comme la neige. Son corps paraissait déjà transfiguré, comme celui des saints au jour de la résurrection bienheureuse.

On dit qu'au moment de sa mort on entendit dans les airs des voix célestes qui célébraient le triomphe de Martin. L'écho de ces divines harmonies se répandit dans des contrées lointaines. Saint Séverin, archevêque de Cologne, visitait en ce moment les lieux consacrés, après les prières de la nuit; les cantiques des anges frappèrent son oreille; il demanda à son archidiacre, qui l'accompagnait, s'il n'entendait rien. « Non, répondit celui-ci. — Écoutez encore, » répliqua le saint. Et l'archidiacre entendit à son tour les sons d'un admirable concert; mais il n'en pouvait deviner la cause. « Je veux bien vous l'apprendre, repartit l'évêque : le seigneur Martin vient de mourir, et les anges l'emportent en chantant dans le paradis. »

A la première nouvelle de la maladie du saint, une foule considérable de gens venus de Tours et de Poitiers s'était réunie à Candès pour assister à son trépas. Quand il fut mort, il s'éleva entre eux une vive altercation. Les Poitevins osèrent réclamer la possession de son corps. « C'est notre moine, disaient-ils aux Tourangeaux; il a été notre abbé, nous demandons qu'on nous le remette. C'est bien assez pour vous de l'avoir eu pour évêque. Vous avez joui longtemps de sa présence, vous avez profité de ses miracles et de ses bénédictions. Que tout cela vous suffise; nous ne demandons pour nous que sa dépouille mortelle. » Ceux de Tours répondaient : « Vous dites que ses miracles doivent nous suffire; eh bien ! sachez que pendant qu'il était parmi vous il en a

fait plus qu'ici. Ne vous a-t-il pas ressuscité deux morts ? Chez nous, il n'en a ressuscité qu'un seul : lui-même ne disait-il pas que son pouvoir était plus grand avant d'être évêque ? Il est donc juste qu'il nous dédommage après sa mort. Dieu vous l'a enlevé, Dieu nous l'a donné. D'ailleurs, d'après l'antique usage de l'Église, son tombeau doit être dans la ville où il a été consacré. Et si vous voulez le revendiquer en vertu des droits de votre monastère, apprenez que son premier monastère fut à Milan. »

La nuit vint sans qu'on pût se mettre d'accord. On ferma soigneusement les portes de la chambre mortuaire, et le corps du saint resta dans la maison, gardé par les deux peuples rivaux. Mais Dieu ne permit pas que la ville de Tours fût privée de son patron. Au milieu de la nuit, les Poitevins se laissent aller au sommeil ; les Tourangeaux, les voyant endormis, s'emparent du corps du saint et le descendent silencieusement par une fenêtre. On le dépose dans une barque amarrée sur la rive de la Vienne ; les bateliers entrent ensuite dans le lit de la Loire, et se dirigent, avec leur précieux fardeau, vers la ville de Tours, en chantant des psaumes et en faisant retentir l'air des louanges du Seigneur. Les Poitevins, réveillés par ces chants et ne trouvant plus le corps de Martin, s'en retournèrent couverts de confusion.

Une multitude innombrable s'assembla pour rendre les derniers devoirs au grand thaumaturge. Toute la cité des Turones se précipita au-devant de ces restes vénérés ; les habitants des campagnes et des villages voisins, ceux même des villes étrangères à la Touraine, accoururent en foule. L'affliction était dans tous les cœurs. Les moines surtout faisaient entendre de douloureux gémissements. Ils étaient venus au nombre d'environ deux mille, vétérans courbés sous le poids des austérités, jeunes et vaillantes recrues nouvellement enrôlées dans la milice de Jésus-Christ : c'était la couronne de Martin, les fruits vivants de l'arbre qu'il avait planté. Apparaissait ensuite le chœur des vierges dont une sainte retenue comprimait les sanglots. Ainsi le pasteur conduisait encore une fois

le troupeau qu'il avait jadis dirigé dans les voies du salut. Cette marche funèbre ressemblait à un triomphe, mais à un triomphe plus magnifique que les ovations que l'antiquité faisait aux héros vainqueurs. Ceux-ci traînaient à leur suite les dépouilles des nations vaincues et des multitudes de captifs attachés à leur char. Le corps de Martin était suivi de tous ceux qui sous sa conduite avaient vaincu le monde. On pleurait la mort du bienheureux, mais à travers les larmes de ses enfants perçait un doux sentiment d'allégresse, à la pensée de la gloire dont il jouissait déjà dans le ciel. On le conduisit ainsi en chantant de saints cantiques jusqu'au lieu de sa sépulture, dans le cimetière des chrétiens, situé hors de la ville.

Ce même jour, s'il faut en croire une pieuse légende rapportée par Grégoire de Tours, saint Ambroise officiait dans la grande église de Milan. Le lecteur vint, selon la coutume, se présenter devant lui pour attendre le signal de commencer la lecture des saints livres. Mais on s'aperçut qu'il était endormi, la tête penchée sur l'autel. Personne n'osa le réveiller. Deux ou trois heures se passèrent, et le peuple commençait à se fatiguer. On se décida enfin à l'avertir de l'impatience des fidèles, et à le prier de donner le signal au lecteur. Ambroise s'étant éveillé, et s'apercevant du trouble que ce retard causait dans l'assemblée : « Ne craignez rien, dit-il aux assistants. Je viens de célébrer les obsèques de mon bienheureux frère, l'évêque Martin. J'étais sur le point de terminer la cérémonie lorsque vous m'avez éveillé. » Tout le monde resta stupéfait de l'entendre ainsi parler. On remarqua l'heure où il s'était endormi à l'autel, et on trouva que c'était précisément celle où Martin avait été descendu dans le tombeau.

Dieu voulut aussi avertir Sulpice Sévère, retiré en ce moment à Primuliacum, de la mort et du triomphe de son maître bien-aimé. Il était un matin seul dans sa cellule, méditant, à son ordinaire, sur les espérances de la vie future, et le mépris des biens de ce monde. La crainte du jugement de Dieu, et le souvenir des fautes de

sa jeunesse le jetèrent dans un tel état de tristesse et d'abattement, qu'il fut obligé de se mettre sur son lit. Il s'endormit, mais de ce demi-sommeil du matin qui ressemble presque à la veille. Tout à coup il lui sembla voir le bienheureux évêque Martin, vêtu d'une robe blanche, le visage et les yeux brillants de lumière, et la tête ceinte de l'auréole des saints. « Je ne pouvais fixer mes regards sur lui, dit-il, et pourtant je le reconnaissais. Il me regardait en souriant, et tenait à la main le livre que j'ai écrit sur sa vie. Pour moi j'embrassais ses genoux et lui demandais sa bénédiction. Je sentais sur ma tête le doux contact de sa main, et je l'entendais répéter le nom de la croix. Je ne pouvais me rassasier de le voir ; mais il s'éleva subitement, et traversant l'immensité, il disparut dans le ciel entr'ouvert. Un instant après, je vis le saint prêtre Clair, son disciple, qui était mort depuis quelque temps, monter au ciel par le même chemin. J'eus la témérité de vouloir les suivre, mais les efforts que je fis m'éveillèrent. »

Ce matin-là même, Sulpice vit arriver deux moines de Tours qui venaient lui annoncer que Martin n'était plus. Sulpice versa des larmes abondantes et ne put se consoler. Pour épancher sa douleur il écrivit au diacre Aurèle une épître touchante où il laisse librement parler son cœur. « Je ne puis, lui dit-il, commander à mon affliction. J'ai envoyé, il est vrai, devant moi un intercesseur, mais j'ai perdu tout ce qui faisait ma joie sur la terre... Oh ! combien je dois à sa charité, car il m'aimait, malgré mon indignité ; il avait pour moi la plus vive tendresse. Et voici que je sens encore couler mes pleurs et des sanglots s'échapper de ma poitrine. Qui donc aimerai-je désormais autant que Martin ? Pourrai-je jamais me consoler de lui survivre ? Passerai-je un seul jour, une heure sans répandre des larmes ? Pourrai-je, frère chéri, te parler de lui sans pleurer, ou m'entretenir avec toi d'autre chose que de Martin ? » Pourtant le souvenir de sa vision et l'espérance de revoir un jour son bienheureux maître apportent un adoucissement à l'amer-

tume de ses regrets. « Non, dit-il encore à son ami, Martin ne nous abandonnera pas. Il sera présent quand nous nous entretiendrons de lui ; il sera avec nous quand nous prierons ; et, comme il l'a daigné faire aujourd'hui, il se montrera souvent à nous et nous bénira encore. Et puis il nous a montré le ciel ouvert, il nous a enseigné le chemin qu'il faut suivre, et nous a fait voir quel doit être le but de nos espérances. »

Le pieux Aquitain ne perdit jamais le souvenir de l'humble moine de Marmoutier ; pour l'avoir sans cesse devant les yeux, il fit peindre, dans la basilique de Primuliacum, son image en face de celle de Paulin, réunissant ainsi sous le regard de Dieu les traits des deux hommes qu'il avait le plus aimés.

CHAPITRE XVII

LE TOMBEAU DE SAINT MARTIN ET LA BASILIQUE DE SAINT PERPÉTUE

L'histoire de saint Martin ne finit point avec sa vie. Une existence nouvelle commence pour le grand évêque, existence glorieuse, militante, signalée par de rudes combats, couronnée par des victoires. Tandis que les évêques, ses continuateurs, et les moines, ses enfants, poursuivent son œuvre, il préside, du fond de sa tombe, aux destinées du peuple dont il fut l'apôtre. Il est toujours le thaumaturge bienfaisant, le soutien des faibles, le défenseur de la cité ; « il est aussi le protecteur de la nation française, au moins pendant les premiers siècles de sa jeunesse ; depuis sa mort jusqu'au XII^e siècle, il

plane sur toute notre histoire, et il apparaît par-dessus la tête des rois et des généraux comme le génie tutélaire de notre nation. »

Le corps de saint Martin fut, comme nous l'avons dit, ramené de Candes sur un bateau qui remonta le cours de la Loire. Pendant les préparatifs des funérailles solennelles, on le déposa sur la rive gauche du fleuve, un peu au-dessous de la cité. On érigea plus tard, dans le lieu de ce séjour momentané, une chapelle qui porta longtemps le nom de *station de saint Martin*. Enfin le 11 novembre, trois jours après son trépas, la dépouille du bienheureux fut portée dans le cimetière des chrétiens, situé à l'ouest de la ville, à peu près à égale distance entre le tombeau de saint Gatien et l'église Saint-Lidoire.

Saint Brice avait remplacé saint Martin sur le siège de Tours. Sa conduite à l'égard de son maître avait été indigne ; mais la grâce avait touché son cœur, il ne cessait de pleurer sur son ingratitude passée. Pour honorer la mémoire de saint Martin, il fit construire sur le tombeau une chapelle dédiée au premier martyr, saint Étienne. C'était un simple oratoire, car Grégoire de Tours la désigne sous le nom de *cellula*, *petite cellule*.

Vers l'an 465, l'affluence des pèlerins détermina l'évêque Perpétue à la remplacer par une véritable basilique. Ce prélat avait d'immenses possessions territoriales ; il consacra presque toute sa fortune à l'érection du nouveau temple. Ses nombreux amis et la population tourangelle lui vinrent généreusement en aide. Les travaux, poussés avec activité, se continuèrent sans interruption pendant sept ans ; ils furent terminés en 472.

La basilique était longue de cent soixante pieds, et large de soixante ; sa hauteur jusqu'à la voûte était de quarante-cinq. Cette voûte était appuyée sur cent vingt colonnes ; l'altarium ou le sanctuaire était éclairé par trente-deux fenêtres, et avait trois portes ; on comptait dans la nef cinq portes et vingt fenêtres. Les colonnes et les murailles étaient revêtues de marbres de différentes couleurs, enrichies de mosaïques et de pierres précieuses.

C'était, dit-on, le monument le plus somptueux des Gaules. A la demande de Perpétue, Paulin de Périgueux et Sidoine Apollinaire firent des vers destinés à être gravés à l'intérieur de la basilique. L'illustre évêque de Clermont, la compara au temple de Salomon, et lui prédit des destinées éternelles.

L'œuvre de saint Brice ne périt point tout entière. Cette chapelle avait une voûte en bois fort élégante : on trouva moyen de la conserver, et on l'adapta à une autre église construite en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul.

La basilique terminée, Perpétue en fit la dédicace en présence d'un grand nombre d'évêques et d'abbés. Pour se préparer à la cérémonie, on avait passé la nuit en prières. Au lever du soleil, Perpétue et les autres prélats ouvrirent la fosse où le corps du saint avait été provisoirement déposé pendant les travaux de la construction ; mais on ne put parvenir à enlever le sarcophage, assez profondément enfoncé dans la terre. La journée se passa en efforts inutiles. Le lendemain, après une seconde nuit passée en prières, on ne fut pas plus heureux. Les pontifes, troublés, incertains, ne savaient quel parti prendre, quand tout à coup un des clercs s'écrie : « Ne savez-vous pas que, dans trois jours, a lieu l'anniversaire de la consécration épiscopale de Martin ? Peut-être veut-il que vous attendiez ce moment pour faire la translation de son corps. » On attendit encore dans le jeûne et la prière ; et, le jour désigné, on essaya de nouveau de soulever le cercueil, mais en vain. Alors on vit paraître un vénérable vieillard, ressemblant à un abbé et dont les cheveux étaient blancs comme la neige. « Pourquoi vous troubler ? dit-il ; n'apercevez-vous pas le seigneur Martin venu pour vous aider ? » Et, rejetant son manteau, il mit la main au sarcophage avec les autres clercs. Le cercueil fut enlevé avec la plus grande facilité, et porté, à la lueur des cierges et au chant des psaumes, au tombeau préparé pour le recevoir. Après la célébration de la messe, au moment où les prélats allaient s'asseoir pour

prendre part au festin d'usage, on chercha vainement le vieillard mystérieux; il avait disparu, et on ne le revit jamais.

Avant de renfermer le corps du bienheureux dans son tombeau, Perpétue l'entoura de bandelettes qu'il scella de son sceau. On l'enveloppa ensuite dans un voile couleur de pourpre, et on le plaça dans un sorte de corbeille en osier, qui à son tour fut renfermée dans une châsse d'or mêlé d'argent. Cette châsse était hermétiquement fermée et portait à l'extérieur des vers à la louange de saint Martin, ainsi que le nom de saint Perpétue. Elle fut mise dans un coffre fait d'un amalgame d'étain, de cuivre et d'or, et fermé d'une porte de même métal avec quatre serrures différentes. Ce précieux trésor enfin fut déposé à l'intérieur d'un autel de pierre, recouvert d'une magnifique table de marbre envoyée d'Autun à Perpétue par saint Euphrone, évêque de cette ville. Ce fut sur cette table de marbre, qui recouvrait le tombeau de saint Martin, que, dans les premiers temps, on célébra les saints mystères, comme sur le tombeau des martyrs. Cet autel du reste était le seul de la basilique. Le marbre du tombeau était protégé, du temps de Grégoire de Tours, par des étoffes précieuses appelées *pallia* ou *pallæ*; mais au septième siècle le grand artiste que l'Église honore sous le nom de saint Éloi recouvrit, par ordre de Dagobert, le sépulcre d'une *freda*, merveilleux ouvrage tout en or et en pierres précieuses.

Le tombeau était entouré d'une balustrade en bois et environné de rideaux qui formaient tout alentour comme une enceinte réservée. Une sorte de couronne, suspendue au-dessus et rattachée à un ciborium, portait une inscription énonçant les mérites du bienheureux. Sur une des faces latérales du tombeau on lisait :

« Ici repose le corps de Martin, de sainte mémoire. Son âme est dans le sein de Dieu, mais il est ici tout entier, et s'y manifeste par la puissance de ses vertus. » Sur l'autre face on avait écrit : « Il a combattu le bon combat, il a achevé sa course et conservé la foi. La cou-

ronne de justice est placée sur sa tête, et Dieu, le juste juge, la lui rendra au dernier jour. » Enfin, autour du couvercle de marbre, on avait gravé en bordure l'építaphe proprement dite : « Confesseur par ses vertus, martyr par ses souffrances, apôtre par ses actes, Martin règne glorieux dans le ciel, et ici dans son tombeau. Puisse-t-il se souvenir toujours de nous, effacer les péchés de notre misérable vie, et couvrir nos crimes sous l'abondance de ses mérites. »

Autour du tombeau brûlaient des cierges, et aux voûtes de l'abside étaient suspendues des lampes entretenues perpétuellement par un des gardiens de l'église.

Sidoine Apollinaire avait promis l'immortalité à la basilique de Perpétue ; elle était pourtant réservée à d'étranges vicissitudes. A différentes reprises elle fut ravagée par l'incendie, comme la plupart des églises des temps barbares. En l'année 556, Willacaire, duc d'Aquitaine, et beau-père de Chramne, mit le feu à la basilique, dans laquelle il s'était réfugié ; Clotaire I, de concert avec l'évêque saint Euphrone, lui rendit sa beauté première, et la fit recouvrir d'un toit d'étain. Elle fut détériorée de nouveau par les flammes peu de temps avant l'épiscopat de saint Grégoire. Le célèbre historien la restaura, et, au dire de Fortunat de Poitiers, la décora de peintures retraçant les scènes principales de la vie de saint Martin.

Malgré ces désastres successifs, la basilique de Perpétue subsista pendant plusieurs siècles, et au temps d'Alcuin elle était encore dans toute sa splendeur. Gardienne du tombeau de saint Martin, elle devint promptement un des sanctuaires les plus célèbres de la chrétienté. Déjà d'ailleurs était commencé ce fameux pèlerinage de Tours, dont le premier concile d'Orléans, en 511, disait : « Le pèlerinage des Gaules, c'est-à-dire le pèlerinage de saint Martin, ne le cède ni à celui de Rome, ni à celui de Jérusalem. » Chaque jour les pèlerins accouraient en troupes pressées au tombeau du thaumaturge. Ils y venaient de toutes parts implorer la bonté de Dieu et y célébrer la puissance de son serviteur. Des miracles sans

nombre récompensaient leur foi et leur piété. Dès le cinquième siècle, Perpétue envoyait à Paulin de Périgueux le récit des miracles opérés en sa présence dans la basilique, et Paulin chantait dans ses vers la gloire du thaumaturge. Il disait comment, même après sa mort, Martin chassait les démons, guérissait les infirmes, détournait les orages, apaisait les tempêtes. Le pieux panégyriste lui-même vit se manifester, dans sa propre famille, les effets de la protection du bienheureux.

Son petit-fils fut pris d'une fièvre maligne en même temps qu'une jeune fille qu'il devait épouser. Les deux fiancés, au lieu de convoler aux noces de la terre, allaient être appelés aux noces éternelles. Leurs parents, désolés, avaient perdu toute espérance; mais l'aïeul, plein de confiance, plaça sur la poitrine du jeune homme la lettre de Perpétue où était contenu le récit des miracles de saint Martin. A l'instant le malade fut guéri, et sa fiancée obtint aussi la même grâce.

A mesure que le nombre des pèlerins augmentait, les miracles se multipliaient. Grégoire de Tours remplit quatre livres du récit des miracles dont il avait été témoin ou qui eurent lieu sous son épiscopat.

C'était, paraît-il, le 11 novembre, jour de la fête de saint Martin, qu'on voyait éclater à son tombeau les prodiges les plus étonnants. « Envoyez ce jour-là des messagers à Tours, écrit saint Nicet à la reine Clodesinde, et qu'ils nient, s'ils l'osent, ce qu'ils verront comme nous : les aveugles recouvrent la vue, les sourds entendent, les muets parlent. Citerons-nous les lépreux et tant d'autres, qui chaque année sont guéris des maux les plus divers? Diront-ils qu'ils feignent la cécité, ceux que nous voyons privés de la lumière depuis leur naissance? » La fête de Saint-Martin d'été était aussi une occasion de grâces nombreuses. Il sortait de ce tombeau une vertu secrète qui guérissait les infirmités les plus étranges, les maladies les plus invétérées.

La confiance des suppliants était vraiment touchante. Ils n'obtenaient pas toujours immédiatement leur guéri-

son ; néanmoins ils ne se décourageaient pas. Ils passaient les jours et les nuits à prier, prosternés aux pieds « du seigneur Martin. » Un muet de naissance , appelé Théodmond, attendit trois ans ; il employa ce temps à secourir les pauvres. Presque toujours le bienheureux se laissait fléchir par la constance des malheureux venus pour l'implorer. Un jour ils baisaient pieusement le marbre du tombeau, touchaient les voiles dont il était revêtu, buvaient quelques gouttes d'eau mêlée avec un peu de poussière grattée sur une des pierres du sépulcre, ou un peu de cendre des cierges, et ils se sentaient guéris. En signe de reconnaissance, ils suspendaient aux colonnes de la basilique les insignes de leurs souffrances, et ne s'en allaient point sans offrir au saint de riches présents ; d'autres se consacraient à Dieu sur le tombeau du thaumaturge ; certains même ne voulaient plus partir, comme ce Gondulphe, compagnon du fils de Clotaire, qui coupa sa chevelure, légua ses biens à saint Martin, et resta attaché au service de la basilique.

Les plus saints personnages des Gaules venaient contempler ces merveilles ou demander pour eux-mêmes les faveurs du bienheureux. Un nom cher à la France ouvre la série de ces pèlerins illustres : sainte Geneviève, la glorieuse patronne de Paris, voulut aller prier dans le sanctuaire de saint Martin. La vierge de Nanterre s'embarque sur la Loire à Orléans, et, malgré la tempête qui bouleversait les eaux du fleuve, elle arrive à la ville de Tours. Entrée dans la basilique, elle resta longtemps en contemplation, perdue au milieu de la foule. Ses miracles seuls la trahirent ; elle délivra des énergumènes, et repartit couverte des bénédictions du peuple. Saint Germain de Paris se rendit plusieurs fois au saint tombeau ; il y obtint la guérison d'un de ses diacres. Grégoire de Tours vint dans sa jeunesse, du pays des Arvernes, implorer le secours du pontife qu'il devait remplacer dans la charge épiscopale. Il était d'une santé extrêmement délicate, et plus d'une fois pendant sa vie il dut recourir à l'assistance du bienheureux. L'abbé Arédius,

de Limoges, se distingue entre tous par son empressement. Chaque année il faisait son pèlerinage au tombeau de saint Martin. La chronique raconte qu'il vit un jour la main du bienheureux se promener sur les membres d'un malade exposé dans la basilique. Saint Colomban, arraché de son monastère de Luxeuil par ordre du roi d'Austrasie, était emmené à l'extrémité occidentale de la Gaule. Il demande, en descendant la Loire, la permission d'aller se prosterner aux pieds de saint Martin. Les gardiens la lui refusent, et font, au contraire, force de rames, en passant devant la ville de Tours. Mais la barque se dirige d'elle-même vers la rive; il parvient à aborder, passe la nuit devant le tombeau du thaumaturge et repart plein de courage.

De la basilique les pèlerins allaient à Marmoutier visiter la grotte de saint Martin, celles de saint Brice et de saint Gatien, ainsi que la chapelle des Sept-Dormants. Les habitants de Tours s'y rendaient le lundi de Pâques, l'évêque à leur tête. Une année, comme ils traversaient la Loire, une violente tempête s'éleva, et l'une de leurs barques fut submergée. L'évêque pleurait déjà la perte d'une partie de ses brebis, quand il vit les naufragés, sauvés par miracle, venir à lui en chantant les louanges du Seigneur. On se dirigeait ensuite vers Candès, où l'on conservait la couche funèbre de l'illustre confesseur. A l'époque de Grégoire de Tours, le lieu sacré où saint Martin avait rendu le dernier soupir était entouré d'une grille et d'une tenture; les fidèles y venaient en pèlerinage; ils y passaient la nuit; ils arrosaient de leurs larmes le bois de la balustrade; ils touchaient respectueusement les barreaux, et ils s'en allaient guéris ou consolés. Aujourd'hui on montre encore à Candès la place de la chambre du bienheureux, transformée en chapelle communiquant avec le bras septentrional du transept de l'église. Dans cette chapelle s'ouvre un *arcosolium*, pratiqué, dit-on, à l'endroit même où se trouvait le lit, et occupé par une statue du saint en habits pontificaux, étendue sur un soubassement très élevé.

Beaucoup de pèlerins venaient à la basilique de Tours chercher des *reliques*, c'est-à-dire des parcelles du sépulcre, de la cire des cierges, de l'huile des lampes qui brûlaient autour du corps de saint Martin. D'autres déposaient sur le marbre des vases remplis d'huile, ou des étoffes précieuses qu'ils reprenaient ensuite. La grâce d'en haut descendait sur ces objets sanctifiés par le contact du glorieux tombeau, et ils devenaient à leur tour les instruments de guérisons miraculeuses. Parfois la poussière recueillie par les pèlerins se multipliait, l'huile débordait, les étoffes devenaient plus pesantes. Perpétue lui-même, ayant porté un jour à la basilique une fiole pleine d'huile, eut l'idée d'y mêler un peu de poussière enlevée à la pierre du tombeau. Aussitôt l'huile commença à monter et se répandit au dehors en telle abondance, que les vêtements de l'évêque en furent inondés. Un des clercs de saint Grégoire, souffrant de la fièvre, étant venu à la basilique, déposa sur le tombeau une fiole d'huile de rose à moitié vide. Quatre jours après, il retourne à l'église, reprend sa fiole et la trouve toute pleine. Il la rapporte chez lui, s'en frotte le front, et à l'instant même est débarrassé de cette fièvre. Un disciple d'Arédius, le diacre Vulfilaïc, raconta aussi à saint Grégoire un prodige de ce genre. « J'étais encore, dit-il, un tout petit enfant, lorsque j'entendis prononcer le nom du bienheureux Martin; je ne savais si c'était un martyr ou un confesseur, ni ce qu'il avait fait de bien dans le monde, ni quelle contrée avait mérité de posséder son tombeau, et pourtant je célébrais déjà des veilles en son honneur. Je m'attachai à l'abbé Arédius, qui me conduisit à la basilique de Saint-Martin. En quittant ce lieu, Arédius enleva comme relique un peu de poussière du saint tombeau, et je l'emportai dans une petite boîte suspendue à mon cou. Lorsque nous fûmes arrivés à son monastère, il prit la boîte pour la placer dans son oratoire. La poussière s'y était tellement accrue, que non seulement elle remplissait la boîte, mais encore s'échappait par toutes les issues. Ce miracle éclaira mon âme d'une plus vive

lumière, et me décida à placer toutes les espérances de ma vie dans les mérites de saint Martin. »

Et ce n'était pas seulement des Gaules que les pèlerins venaient en foule prier ou demander des reliques; il en venait de l'Espagne, de l'Italie, des extrémités même de l'Orient.

Vers l'année 560, on vit au saint tombeau des ambassadeurs de Théomir, roi des Suèves, en Galice. Théomir était arien, et avec lui tout son peuple. Son fils étant tombé gravement malade, il envoya des présents à l'église du thaumaturge, demandant en retour la santé pour le jeune prince. Mais les envoyés revinrent sans avoir rien obtenu. Théomir comprit que la guérison de son fils ne lui serait point accordée si lui-même n'embrassait la vraie religion. Il fit bâtir une église magnifique en l'honneur de saint Martin, et envoya de nouveau des ambassadeurs à Tours chercher des reliques du bienheureux. Ces députés déposèrent sur le tombeau un voile de soie qui, le lendemain, se trouva plus pesant : le saint avait exaucé leur prière. Comme ils repartaient pour retourner dans leur pays, les prisonniers de la ville entendirent leurs chants de triomphe; ils demandèrent aux gardes le sujet de cette mélodie. « Ce sont, répondirent ceux-ci, des reliques du seigneur Martin que l'on emporte en Galice. » Alors les malheureux captifs se mettent à pleurer en invoquant le secours du saint pontife. Soudain leurs fers se brisent, et les gardes épouvantés prennent la fuite.

Les envoyés de Théomir, revenus dans leur patrie, furent reçus par le jeune prince, qui, complètement guéri par l'intercession du bienheureux, était accouru à leur rencontre. Dans ce même temps arrivait aussi en Galice un saint prêtre, nommé Martin, et originaire de la Pannonie, comme son glorieux homonyme. Ordonné évêque de Brague, il instruisit le roi et toute sa cour dans la foi catholique. A partir de cette époque, la lèpre, qui exerçait d'affreux ravages dans le pays, disparut complètement. « Et maintenant encore, dit l'historien, les Suèves ont tant d'amour pour le Christ, que tous cour-

raient volontiers au martyre, si le temps des persécutions revenait. »

On vit également arriver à Tours, sous le pontificat de saint Euphrone, un pèlerin que l'Italie envoyait à la Gaule comme le plus fidèle représentant de la société lettrée du sixième siècle. Pendant le cours de ses études à Ravenne, Venantius Fortunat, menacé de perdre la vue, avait été guéri en frottant ses paupières avec l'huile d'une lampe qui brûlait devant l'image de saint Martin. En reconnaissance, il avait fait vœu d'aller rendre grâce à Dieu devant le tombeau du thaumaturge. Il passa les Alpes, et fut accueilli partout sur son passage avec une grande distinction. Recommandé au roi Sigebert par les évêques d'Austrasie, Fortunat, par son caractère aimable et son esprit cultivé, fit les délices de la cour semi-barbare de Metz. Après s'être agenouillé au tombeau de saint Martin, il se fixa à Poitiers, retenu par l'amitié de sainte Radegonde et d'Agnès, abbesse de Sainte-Croix. Retiré au cœur de l'Aquitaine, cet émigré d'une contrée plus polie et d'une civilisation plus délicate chanta, après Paulin, les gloires de son illustre patron. Il dédia son poème à Grégoire de Tours, son ami. Les vers de Fortunat se ressentent évidemment de la décadence littéraire de son époque ; il le confesse lui-même, et ne rougit point d'avouer qu'il a bu seulement quelques gouttes aux fontaines de la rhétorique et de la grammaire. Sa poésie n'est cependant point sans charme, et respire une piété tendre et sincère. Avant de terminer ses chants, il s'adresse à son héros : « Qui pourrait, lui dit-il, dignement parler de toi ? Peut-on te louer assez quand le monde entier publie tes louanges ? Souviens-toi de celui qui t'implore : daigne exaucer ton serviteur, ce pauvre Fortunat, tout tremblant sous le poids de ses péchés. Pasteur, sauve ta brebis ; sans toi elle resterait boiteuse ou séparée du troupeau. Pardonne-moi, ô père plein de douceur, d'avoir mutilé les fleurs de ton histoire : ce court récit ne saurait diminuer ta gloire, puisque la terre et les cieux la célèbrent à l'envi. »

Le poète ne se trompait pas ; le nom du thaumaturge était partout respecté et béni, et Fortunat avait raison d'ajouter : « Là où le Christ est connu, Martin est honoré. »

CHAPITRE XVIII

LES FRANCS AU TOMBEAU DE SAINT MARTIN

Quand les Francs arrivèrent dans les Gaules, ils furent saisis à leur tour par cette grande mémoire. Cent ans à peine après la mort de saint Martin, dans la basilique où reposait son corps, une nation tout entière venait lui rendre grâce d'une solennelle victoire remportée sur ses ennemis, qui étaient aussi les ennemis de la foi.

Après la bataille de Tolbiac, Clovis, inquiet de l'impression que pouvait produire sa conversion sur ses barbares compagnons d'armes, était venu, accompagné de son épouse, la pieuse Clotilde, demander à Dieu, devant le tombeau de l'apôtre, le courage de devenir chrétien. Il s'était retiré plein de confiance ; et, à la fête de Noël de l'année suivante, le fier sicambre courbait la tête sous la main de saint Remy pour recevoir le baptême. Dès ce jour-là il devint le soldat de la Providence et de la civilisation. Au lieu d'un oppresseur et d'un conquérant, les peuples de la Gaule ne virent plus en lui que le protecteur assuré de leurs croyances. Les catholiques du midi surtout, soumis à la domination d'Alaric, désiraient avec ardeur l'arrivée des Francs. En apprenant les persécutions que les Visigoths infligeaient aux catholiques, Clovis s'était écrié : « Je ne puis souffrir que ces ariens possèdent une partie des Gaules. » Et aussitôt il avait appelé les Francs sous les armes, et dirigé son armée vers Poitiers, où Alaric faisait sa résidence.

Le roi ne voulut rien tenter sans la protection de saint Martin. En arrivant en Touraine, bien qu'on fût en pays ennemi, il défendit, par respect pour le saint, de prendre autre chose que de l'herbe, c'est-à-dire des légumes et de l'eau. Un soldat ayant trouvé du foin appartenant à un pauvre homme, le lui enleva de force, en disant que c'était bien là de l'herbe. Le roi le sut et frappa le soldat de son épée : « Comment, dit-il, pourrions-nous espérer la victoire si nous offensons saint Martin ? » Puis il envoya des ambassadeurs offrir de riches présents au tombeau du thaumaturge, et recueillir peut-être quelque présage de victoire. Les députés, entrant à l'improviste dans la basilique, entendent chanter ces paroles prophétiques : « Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre; vous avez renversé ceux qui s'élevaient contre moi; vous avez mis mes ennemis en fuite, et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient. » La guerre devenait aux yeux du peuple une guerre sacrée : Dieu et saint Martin se déclaraient pour les Francs.

Clovis rencontra les Visigoths dans les plaines de Vouillé. Alaric ne résista pas à l'enthousiasme catholique et national qui animait l'armée des Francs; il fut tué dans le combat. Clovis profita habilement de sa victoire; il chassa successivement les ennemis de l'Aquitaine et de presque toutes les provinces qu'ils possédaient dans les Gaules. Revenu à Tours, il offrit, en guerrier barbare qu'il était, au grand thaumaturge, comme un hommage de reconnaissance, son cheval de combat. Puis, ayant reçu des lettres de consul de l'empereur Anastase, il revêtit dans la basilique même la tunique de pourpre et la chlamyde, ceignit son front de la couronne, et s'avança à cheval depuis la basilique jusqu'à l'église de la ville, au milieu des acclamations de la multitude qui le saluait du nom de roi et de celui d'Auguste.

La royauté très chrétienne commençait avec Clovis, vainqueur de l'arianisme, et elle venait chercher sa consécration dans le sanctuaire le plus respecté des Gaules.

La race de Clovis l'imita dans sa vénération pour le grand évêque. Sainte Clotilde, après la mort de son époux, vint abriter son veuvage à l'ombre de la basilique de Saint-Martin, et trouva auprès de son tombeau le repos de ses derniers jours. Son fils Clotaire y vint aussi, mais avec l'intention d'aller jusqu'à Poitiers pour y reprendre son épouse Radegonde. On connaît l'histoire de cette noble thuringienne, emmenée tout enfant de son pays, après le massacre des siens, et réservée à l'hymen du vainqueur. Au bout de six ans de mariage, abreuvée de dégoûts et soupirant après une vie plus parfaite, elle obtient de Clotaire la permission de se consacrer à Dieu. Usant de sa liberté reconquise, la nouvelle religieuse allait de sanctuaire en sanctuaire, semant partout, en guise d'offrandes, ses bijoux et ses parures. Elle s'arrêta d'abord à Tours au tombeau de saint Martin, et fonda, à côté de l'église, un monastère de femmes. Ne s'y croyant pas en sûreté, elle se retira à Poitiers, auprès du tombeau de saint Hilaire. Mais bientôt des nouvelles alarmantes vinrent l'y assaillir. Elle apprit que Clotaire était arrivé à Tours et qu'il se disposait à venir à Poitiers pour y chercher sa reine. Radegonde écrivit alors à saint Germain, en le conjurant de faire respecter ses vœux. L'évêque alla trouver le roi dans la basilique de Saint-Martin, et le supplia à genoux de ne pas aller à Poitiers. Clotaire reconnut bien la voix de Radegonde à travers les paroles de Germain ; mais il reconnut en même temps qu'il ne méritait pas d'avoir pour épouse une si sainte femme. Il s'agenouilla à son tour devant l'évêque, et le pria d'aller demander pardon à Radegonde de tout ce que les mauvais conseils lui avaient fait entreprendre contre elle. Et désormais il la laissa en paix.

Clotaire, dans ses derniers jours, retourna en pèlerinage au tombeau de saint Martin. Là, devant les restes du grand apôtre, il repassa ses fautes dans l'amertume de son âme, et supplia la miséricorde divine de l'épargner ; de Tours il s'en alla mourir à Compiègne, animé des sentiments d'une contrition sincère ; il rendit le der-

nier soupir en disant : « Quelle est donc la grandeur de ce roi du ciel qui tue ainsi les rois de la terre ! »

A la même époque, la basilique fut aussi visitée souvent par la femme de Childebert, la reine Ultrogothe, dont Fortunat a chanté les merveilleux jardins, comparables, dit-il, à ceux de Jéricho. Ingoberge, veuve de Caribert, vint y finir ses jours, à l'exemple de sainte Clotilde; en mourant elle légua une partie de ses biens à la basilique. La cruelle Frédégonde, Chilpéric, et plus tard Dagobert, s'y rendirent en suppliants.

Non seulement les rois de France affirmaient leur vénération pour saint Martin en visitant sa basilique, mais ils ne craignaient rien tant, comme leur ancêtre Clovis, que d'encourir sa disgrâce. Les serments qu'ils prêtaient sur son tombeau étaient sacrés. Peu scrupuleux d'ordinaire, se moquant volontiers de la parole donnée, ces farouches Mérovingiens n'osaient violer les promesses faites dans ce lieu redoutable. Les châtimens terribles encourus par certains de leurs serviteurs plus audacieux les remplissaient d'une salutaire terreur. Leudaste, ce comte Franc qui causa tant de soucis à Grégoire de Tours, lui avait promis à plusieurs reprises, en touchant l'étoffe du tombeau, qu'il ne se montrerait plus son adversaire. Il ne tarda pas à violer son serment : une prompte disgrâce et une mort affreuse furent la punition de son parjure. Un officier du roi Gontran, envoyé à Tours avec la mission de s'emparer du chambellan Ébérulfe, lui protesta de son amitié en prenant à témoin le bienheureux pontife. Au moment de faire périr sa victime, le souvenir de son serment et la crainte de la vengeance de Martin l'arrêtèrent un instant : il invoqua la miséricorde du saint, mais il passa outre. Presque aussitôt après il était massacré dans l'enceinte même de la basilique.

A cette époque de troubles et de guerres continuelles, les malheureux et les vaincus ne trouvaient de refuge que dans les églises ou les lieux consacrés. Tant qu'ils restaient ainsi sous la sauvegarde de Dieu et de ses saints, ils étaient inviolables. La basilique de Tours était

le plus respecté de ces asiles ouverts à l'infortune contre la violence. Dans la lutte impie de Chramne, fils de Clotaire, contre son père, le duc Austrapius et Willacaire y trouvèrent un refuge. Le dernier récompensa, nous l'avons déjà dit, le saint de son hospitalité en mettant le feu à sa basilique. Chilpéric n'osa en arracher Gontran-Boson, accusé par le bruit public d'avoir tué de sa propre main, dans une bataille, le jeune Théodebert, fils du roi de Neustrie, ou du moins de l'avoir laissé massacrer par ses soldats. Il essaya différents stratagèmes pour en faire sortir un autre de ses fils, Mérovée, qui, marié à la veuve de son oncle Sigebert, et poursuivi par la haine de Chilpéric, était accouru se placer sous la protection de saint Martin. Le cruel monarque s'emporta en menaces terribles, ravagea la Touraine, saccagea les domaines de l'église; mais la crainte d'encourir le ressentiment du thaumaturge l'empêcha d'employer la force pour tirer Mérovée de sa retraite.

Le nom seul de saint Martin suffisait souvent pour faire tomber la colère de ces princes barbares ou pour protéger les peuples contre les excès de leur tyrannie. Grégoire de Tours avait entrepris d'obtenir du roi Gontran la grâce de deux de ses leudes, Garacaire et Bladaste, coupables de félonie. Il n'obtint d'abord qu'un refus obstiné; cependant il ne se rebuta point. « Roi, lui dit-il un jour, je suis député vers toi par mon maître pour te demander la vie de Garacaire et de Bladaste : que dois-je lui répondre ? — Quel est ce maître ? » demanda Gontran étonné. « C'est saint Martin, » répondit le prélat. Le prince fut désarmé, et pardonna à ses leudes.

Emportés et violents, les descendants de Mérovée étaient aussi pour la plupart avarés et cupides. Grâce à saint Martin, nos pères échappèrent à leurs exactions. Clotaire avait ordonné que toutes les églises de son royaume payeraient au fisc le tiers de leurs revenus. Les évêques, intimidés, n'avaient pas osé résister. Mais Injuriosus, évêque de Tours, s'opposa hardiment à ce décret. « Si tu veux prendre ce qui est à Dieu, dit-il au roi, le

Seigneur te ravira promptement ton royaume; car il est injuste que tu remplisses tes greniers de la récolte des pauvres, toi qui devrais les nourrir de tes propres greniers; » et il sortit tout courroucé. Clotaire eut peur de la colère de saint Martin; il savait le bienheureux tout aussi capable de punir ses ennemis que de protéger ses fidèles. Il abandonna son projet, et envoya des présents à Injuriousus, en le priant d'intercéder pour lui auprès du saint apôtre. Il fit plus: en voie de générosité, il exempta de toute redevance la ville de Tours et fit jeter au feu les rôles de l'impôt. Ses successeurs confirmèrent ce privilège; l'un d'eux ayant entrepris de faire taxer par ses officiers les habitants de la cité, saint Grégoire s'y opposa sur-le-champ, et bientôt des lettres royales vinrent rassurer les Tourangeaux.

Les siècles qui suivirent l'établissement définitif de la royauté franque dans les Gaules ne diminuèrent en rien les manifestations de respect et de reconnaissance à l'égard du protecteur de la nation.

Au VIII^e siècle, les Sarrasins, maîtres de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, avaient franchi les Pyrénées, et s'étaient jetés sur les provinces du midi de la France. Sous le commandement d'Abdérame, ils s'étaient avancés par delà Bordeaux, saccageant tout sur leur passage, incendiant les églises, menaçant la Gaule chrétienne d'une complète destruction. Ils se hâtaient vers Tours pour s'emparer des trésors de la basilique de Saint-Martin; mais ils ne savaient pas qu'ils venaient se heurter à un rempart inexpugnable, et s'attaquer au défenseur même de la France. Charles Martel accourt avec son armée; avant de combattre, il consacre sa vaillante épée sur le tombeau de l'apôtre des Gaules; puis il marche à la rencontre d'Abdérame. Il rencontre l'ennemi dans les landes de Miré, d'où l'on pouvait apercevoir la ville de Tours et la basilique avec son toit brillant d'étain et son campanile doré. Jamais lutte plus solennelle et plus grandiose ne s'éleva entre deux peuples. Là se trouvaient en présence les deux plus grandes

orces qu'il y eut au monde : l'islamisme, représentant la barbarie ; le christianisme, représentant la liberté. Mais Charles Martel combattait sous la protection de saint Martin, et, pour ainsi dire, à l'ombre de sa basilique. Les Sarrasins furent taillés en pièces, et le monde chrétien sauvé de la barbarie musulmane, qui déjà levait son glaive sur l'Europe et s'apprêtait à l'écraser sous son joug de fer.

La race de Charles Martel, ainsi que celle de Clovis, se montra assidue à réclamer le secours de saint Martin. Pépin le Bref recouvra la santé à son tombeau. Charlemagne y parut entouré du triple éclat de ses victoires, de son génie et de sa foi. Et comme s'il eût voulu lier indissolublement, par un signe visible, la fortune de la France au nom de saint Martin, il ordonna que désormais le voile orné du portrait du saint évêque, ou, comme on disait alors, la *chappe*, qui couvrait son tombeau, serait porté dans les batailles à la tête de nos troupes.

Charlemagne prévoyait que ses successeurs auraient besoin de l'aide de saint Martin. Visitant un jour les côtes de l'Océan, accompagné de ses pairs, il entendit au loin le son du cor, et il vit sur la mer des barques étranges dont les voiles étaient couleur de pourpre et la proue terminée par une tête de dragon. Poursuivis par les guerriers francs, les Normands s'enfuirent avec rapidité ; mais le vieil empereur se mit à pleurer. « Savez-vous, mes fidèles, dit-il à ses pairs, pourquoi je pleure si amèrement ? Certes, je ne crains pas ces misérables pirates, mais je m'afflige que, moi vivant, ils aient été si près de toucher le rivage, car je prévois de quels maux ils accableront mes descendants et mes peuples. »

Les pirates, en effet, ne tardèrent pas à revenir. En 853, ils parurent sous les murs de Tours, et brûlèrent le monastère de Saint-Martin avec toutes les églises des environs. Pendant trente ans, ils revinrent coup sur coup ravager le pays. A chaque apparition des Normands, les clercs de la basilique tremblaient pour leur précieux

trésor. Plusieurs fois le corps du thaumaturge dut être tiré de son tombeau et transporté hors de la province pour le mettre à l'abri des incursions des barbares. Cormery, Orléans, Léré, Maurat et Chablis reçurent successivement ce dépôt sacré. Vers l'année 871, les Tourangeaux croyaient les Normands partis pour toujours ; mais, un an après, les envahisseurs reparurent sous la conduite d'Hastings le Sanglant, élu par les pirates *Roi de la mer*. Cette fois le corps de saint Martin fut transporté à Auxerre, et déposé dans l'église Saint-Germain. Il y demeura quelque temps, et fut ensuite ramené à Chablis, où les religieux manifestèrent l'intention de l'installer d'une façon définitive. En 882, Hastings s'étant rembarqué après une défaite terrible que lui infligèrent les rois Louis et Carloman, les habitants de Tours réclamèrent leur grand saint. On attendit pendant quelque temps ; enfin, le 13 décembre 885, le corps du thaumaturge rentra triomphalement dans la ville qui pleurait son absence.

Un traité célèbre attribué à saint Odon, abbé de Cluny, raconte d'une façon beaucoup plus dramatique l'exil du saint pontife et son retour de la Bourgogne. Malgré les erreurs de temps et de lieu que renferme ce récit, nous ne pouvons le passer sous silence. A l'approche des Normands, dit l'auteur de cette curieuse chronique, les chanoines de Saint-Martin, résolurent d'enlever de Tours les saintes reliques. Douze d'entre eux, accompagnés d'Héberne, abbé de Marmoutier, et de vingt-quatre de ses moines échappés au fer des barbares, les transportèrent jusqu'à Auxerre. L'évêque de la ville alla les recevoir avec tout son clergé, et on les plaça dans l'église cathédrale, à côté de la châsse de saint Germain. La présence du thaumaturge fut pour le pays une source de bénédictions. Les habitants d'Auxerre rapportaient à saint Germain les miracles qui s'opéraient dans leur basilique. Mais les clercs de Touraine placèrent, pour les convaincre, un lépreux entre Germain et Martin : le lendemain, la partie du corps qui se trouvait du côté de ce dernier

apparut complètement saine. On retourna l'autre partie du même côté, et, après une seconde nuit, elle se trouva également purifiée. Évidemment, dit le pieux narrateur, c'était un acte de courtoisie de la part du saint évêque d'Auxerre : Martin était son hôte, il était juste qu'il lui laissât tous les honneurs.

Les Normands éloignés de la Touraine et de la France, le chapitre réclama de la ville d'Auxerre le corps de saint Martin ; mais l'évêque, heureux de posséder un pareil trésor, refusa de le restituer. On eut alors recours à Ingelger, petit-fils du duc de Bourgogne. Ce seigneur, réunissant ses troupes à celles du chapitre, se rendit à Auxerre avec une véritable armée. Luttés sublimes de ces temps de foi, qui montrent combien saint Martin, cinq cents ans après sa mort, était resté vivant dans le cœur des peuples, et quel prix on attachait à la possession de ses reliques !

L'évêque se plaignit amèrement, mais il fut obligé de laisser partir le corps du saint pontife. Ce retour fut un véritable triomphe. La châsse s'avavançait, portée par les seigneurs, au milieu de l'armée d'Ingelger. Les populations se pressaient sur son passage, et à son approche se renouvelaient les mêmes prodiges qui s'étaient opérés de Candes à Tours : les malades et les infirmes recouvraient la santé, la nature elle-même se parait pour rendre hommage au serviteur de Dieu, les arbres et les prairies se couvraient de fleurs. La chronique raconte même que durant le trajet deux mendiants paralytiques furent guéris malgré eux. « Nous menons, disaient-ils, une vie douce et facile ; nous n'avons d'autre peine que celle de tendre la main ; et voici que ce Martin, qui ne laisse aucun infirme sur son passage, va traverser le pays. » Et pour se dérober aux bienfaits du saint ils s'enfuirent précipitamment. Mais la puissance du thaumaturge les atteignit : ils furent rendus à la santé, et la guérison de leur âme suivit celle de leur corps.

Le retour de leur saint patron remplit les Tourangeaux d'une joie enthousiaste ; afin de perpétuer le souvenir de

cet heureux événement, une fête fut instituée que l'on célébra dans la suite sous le nom de *Réversion de saint Martin*.

Cependant les luttes avec les Normands n'étaient point encore finies. Deux autres rois de la mer, Baret et Héric, vinrent en 903 assiéger la ville de Tours. La basilique et vingt-huit autres églises devinrent la proie des flammes. Déjà les remparts de la cité étaient entamés, l'ennemi allait pénétrer dans la ville. L'épouvante était générale ; le clergé, les femmes, les vieillards, les enfants, entouraient, pendant que l'on combattait, les saintes reliques déposées dans l'église Saint-Martin de la Basoche : « Saint de Dieu, s'écriaient-ils, pourquoi dormir ainsi ? Pourquoi nous abandonner à la fureur des païens ? Nous allons être livrés au tranchant du glaive ou emmenés en captivité : ne le sais-tu pas ? Toi qui jadis as fait tant de miracles pour des étrangers, ne montreras-tu pas ta puissance en faveur de tes enfants ? Délivre-nous, autrement nous périrons, et ta ville ne sera plus qu'une solitude. » Obéissant ensuite à une inspiration subite, ils emportent la châsse devant la porte, qui cédait sous les coups des assiégeants. A cette vue les pirates, saisis d'une terreur panique, commencent à plier. Les assiégés les attaquent à leur tour avec vigueur ; et, prenant avec eux la châsse du saint, ils poursuivent les Normands jusqu'à quatre lieues de la ville, et en font un effroyable carnage. En reconnaissance de cette victoire, les Tourangeaux élevèrent deux églises, l'une sur le lieu même du combat, à Saint-Martin-le-Beau, *sanctus Martinus de Bello*, l'autre sur les remparts de la cité, et l'année suivante l'archevêque de Tours institua une fête tout à la fois religieuse et patriotique. Nous la faisons encore aujourd'hui, sous le nom de *Subvention de Saint-Martin*. Autrefois la ville de Tours, ayant ses magistrats en tête, célébrait cette fête avec grande pompe. Hélas ! elle a oublié depuis ce qu'elle devait à son *défenseur*.

La défaite des Normands fut le signal de la fin de ces luttes terribles que notre pays soutenait depuis cinquante

ans : saint Martin se souvenait que les Francs l'avaient pris pour leur protecteur. Les pirates Scandinaves, convertis à l'Évangile, se fixèrent sur notre territoire et devinrent partie intégrante de la nation française. Après avoir rencontré saint Martin comme son plus redoutable adversaire dans les batailles, cette race guerrière le choisit pour patron, et quand Guillaume le Conquérant se fut emparé de l'Angleterre, il éleva le monastère de Saint-Martin-de-la-Guerre sur le lieu même du combat d'Hastings, et le peupla de moines de Marmoutier.

Après le départ des Normands, les chanoines s'étaient mis avec courage à restaurer la basilique. Le pape Sergius bénit leur entreprise, le roi Charles le Simple leur vint en aide; enfin, grâce à la générosité des seigneurs, du clergé et du peuple, l'église Saint-Martin retrouva promptement toute sa gloire et son ancienne splendeur. On put alors réaliser une pensée nourrie depuis longtemps : afin de protéger le monument contre de nouvelles invasions, on environna d'une forte ceinture de murailles la basilique et la *Martinopole*, c'est-à-dire le bourg qui s'était formé autour de son enceinte. Cette ville nouvelle devint par la suite plus importante et plus prospère que la cité elle-même. Elle prit dès lors le nom de *Château-Saint-Martin* ou de *Château-Neuf*.

Relevée de ses ruines, la basilique demeura intacte environ quatre-vingts ans; mais, en 997, l'incendie la détruisit entièrement; il ne resta plus rien de l'église bâtie par saint Perpétue. Elle avait duré plus de cinq cents ans.

CHAPITRE XIX

LA BASILIQUE D'HERVÉ; SES GLOIRES ET SES DÉSASTRES

L'an 1000, qui, selon une opinion généralement accréditée, devait être témoin de la fin du monde, était passé sans amener la fatale catastrophe attendue avec tant d'angoisse. Une incroyable activité s'éveilla alors dans tous les esprits. Une véritable renaissance commença, dont les effets furent sensibles surtout dans l'art de bâtir; le sol, suivant la poétique expression de Raoul Glaber, allait se couvrir d'une blanche robe d'églises neuves. A la tête du mouvement que l'on voyait poindre, les chroniques placent les constructeurs de la célèbre basilique de Tours : c'est de là que partit l'impulsion.

L'incendie de l'église bâtie par saint Perpétue n'avait fait que hâter l'érection du splendide monument qui devait rester, bien que remanié à diverses reprises dans les siècles suivants, le temple définitif de Saint-Martin. Hervé de Buzançais, trésorier du chapitre, prit l'initiative de cette entreprise; il consacra sa fortune à rétablir sur de nouveaux fondements l'édifice détruit. Il en fit son œuvre et lui donna son nom.

Les dimensions de la nouvelle basilique dépassaient de beaucoup celles de l'ancienne. Des chapelles semi-circulaires s'ouvraient autour de l'abside; deux grandes tours s'élevaient aux extrémités du transept, et deux autres au bas de la nef; l'une des premières, dite de Charlemagne, offre encore aujourd'hui dans ses étages inférieurs un curieux spécimen de l'œuvre d'Hervé.

Pendant la construction, le corps de saint Martin fut déposé dans l'église Saint-Venant, située dans l'intérieur du cloître; il y demeura vingt ans; au bout de ce temps, il fut rapporté avec pompe dans son premier tombeau, rétabli par Hervé de la même manière qu'il avait été construit par saint Perpétue; il était placé dans l'abside de l'église, au fond du chœur. Cet endroit était considéré comme la place d'honneur dans les basiliques du moyen âge. Au-dessus, Hervé érigea un ciborium rehaussé d'or et de pierreries. La dédicace de la nouvelle église eut lieu en 1008, selon Raoul Glaber; en 1014, selon d'autres historiens. On choisit pour cette cérémonie le 4 juillet, anniversaire de l'ordination de saint Martin et de la première translation faite par saint Perpétue. La basilique fut consacrée à saint Martin et aux douze apôtres par Hugues de Châteaudun, archevêque de Tours. Ce jour-là, le clergé et le peuple attendaient un miracle: on s'étonnait de ne pas voir le grand thaumaturge manifester sa satisfaction, comme jadis, par des guérisons ou d'autres prodiges. Hervé lui-même avait humblement prié saint Martin de lui faire connaître par un signe s'il était content de son serviteur. L'apôtre lui apparut en songe: « Sachez, mon cher fils, lui dit-il, que vous pouvez obtenir de Dieu de plus grandes grâces que celles que vous sollicitez. Le temps d'amasser le grain est proche. Les miracles ne sont point nécessaires dans le siècle où vous êtes: le souvenir des prodiges passés doit lui suffire. La guérison des âmes est maintenant la seule que l'on doive demander pour tous, et je ne cesse pas d'implorer à cet effet la divine miséricorde. » Il lui apprit ensuite que la veille il avait sauvé du purgatoire les âmes de trois clercs de son église, coupables d'avoir porté les armes et versé le sang dans les combats. « Pour vous, ajouta-t-il, achevez l'œuvre que vous avez commencée: elle est très agréable à Dieu. » Tel est, du moins, le récit que le trésorier fit à ses frères. Il nous a été transmis par Raoul Glaber et par un archidiacre de Tours, dans un dialogue adressé à Fulbert de Chartres. Ce prélat s'était

plaint de ne plus voir la puissance surnaturelle de saint Martin éclater aussi souvent.

Malgré la déclaration faite à Hervé, le thaumaturge se laissa toucher encore, et les miracles continuèrent à son tombeau.

La basilique d'Hervé reçut la visite de pèlerins non moins illustres que l'église bâtie par saint Perpétue. Un souffle religieux passait alors par toute la chrétienté. Le chef de l'Église, Urbain II, prêchait à Clermont la première croisade; les barons de France, au cri de « Dieu le veut! » s'enrôlaient pour la délivrance du saint sépulcre. Il était dit que tous les grands souvenirs de notre histoire se rapporteraient au tombeau de saint Martin: Urbain II, au retour du concile, s'arrêta quelque temps dans le monastère de Tours (1096). Tous les matins le clergé de la basilique le recevait solennellement à la porte « du trésorier », et le conduisait en procession au tombeau de l'apôtre. Au milieu du carême, après avoir été couronné de palmes, selon l'antique usage des pontifes romains, dans l'église cathédrale, il se rendit à Saint-Martin en grande pompe, et donna « la rose d'or » au comte d'Anjou. Quatre fois encore, dans le courant du siècle suivant, la basilique fut honorée de la visite du vicaire de Jésus-Christ. En 1107, Pascal II y fut reçu par le roi Philippe I et son fils Louis; il célébra devant les saintes reliques l'office du quatrième dimanche de carême, en habits pontificaux et la tiare sur la tête. Calixte II, en 1119, Innocent III, en 1130, et Alexandre III, en 1163, vinrent déposer leurs hommages aux pieds de celui que les papes ont proclamé la *Perle du sacerdoce*. Ce dernier pontife, chassé de Rome par l'antipape Victor, fut couronné à la porte « de la petite place », et chanta la messe au maître autel de la basilique le jour de la Saint-Martin de mai.

A ces augustes pèlerins se joignent l'élite du clergé de France et du reste de la chrétienté. Adalbert, évêque de Prague, expulsé de son diocèse par l'ingratitude de son troupeau, vient à pied de Mayence à Tours « supplier,

dit son biographe, celui qui ne refuse rien aux affligés. » De là il s'en alla au monastère de Fleury, puis au tombeau de saint Denys, puis au martyre qui l'attendait en Prusse. Guibert, moine de Gembloux, en Brabant, consacra une année entière à visiter les lieux sanctifiés par la présence du saint évêque de Tours; son pèlerinage accompli, il se sépara les larmes aux yeux des chanoines, déjà accoutumés à le regarder comme un de leurs frères. Pour se consoler il écrivit la *Vie de saint Martin*, et raconte à Philippe, archevêque de Cologne, les merveilles qu'il lui a été donné de contempler pendant son voyage. Suger, le célèbre abbé de Saint-Denis, vient aussi dans ses derniers jours, visiter le protecteur de la France et lui demander « les biens de la vie éternelle ». On y vit jusqu'à des prélats orientaux, un archevêque de Ninive, des évêques d'Arménie.

Les rois et les seigneurs, à l'exemple des descendants de Clovis et de Charles Martel s'y rendent pour invoquer la protection de Dieu sur leurs armes. C'est là que Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion se croisèrent; c'est de là que partit Jean de Brienne pour Jérusalem. Saint Louis y parut trois fois; la première fois il allait combattre le comte de la Marche, et était accompagné de sa mère, Blanche de Castille, et de toute sa noblesse en armes; la dernière, il était sur le point de s'embarquer pour aller mourir sous les murs de Tunis. Charles VII, marchant sur les traces de ses aïeux, y arma Boucicaut maréchal de France, et Jeanne d'Arc s'y reconforta avant de courir sus aux Anglais.

La nouvelle basilique devait avoir ses vicissitudes comme l'ancienne. Elle fut quatre fois ravagée par l'incendie : en 1096, aussitôt après la visite du pape Urbain II; en 1122, à la suite d'une rébellion des bourgeois de Château-Neuf contre l'autorité du chapitre; en 1202, par un accident involontaire; enfin, en 1203, par une bande de cotereaux aux ordres de Jean Sans-Terre. Ces divers sinistres nécessitèrent des réparations considérables et amenèrent des agrandissements successifs. Au XIII^e siècle,

l'église se présentait, à peu de chose près, telle que nos pères purent la voir avant la révolution. Son style n'était pas très pur; néanmoins, avec ses cinq nefs, ses doubles bas côtés se prolongeant autour du sanctuaire, ses cinq chapelles absidiales, le monument avait un aspect imposant et grandiose. A l'intérieur apparaissait le tombeau dans toute sa magnificence; des verrières splendides, des peintures murales exécutées par Coppin Delf, le peintre de Louis XI et du roi René; enfin de riches tapisseries tendues autour du chœur représentaient en dessins naïfs la légende martinienne. Le regard était frappé par un ensemble harmonieux, plein de vie et de majesté.

Au milieu de toutes ces transformations, la dépouille du bienheureux avait conservé son antique asile; le tombeau seulement avait été graduellement enterré par suite de l'exhaussement du sol de la basilique. Mais, en 1323, le corps du saint en fut définitivement retiré, et sa sépulture subit un changement complet. A cette époque, le pape Jean XXII autorisa le roi Charles le Bel à faire séparer le chef de saint Martin du reste du corps, afin de l'exposer deux fois par an à la vénération des fidèles. La cérémonie eut lieu le 1^{er} décembre avec une solennité extraordinaire. Quand on eut tiré la châsse du tombeau où elle était enfermée, elle fut ouverte en présence du roi, de la reine et d'un grand nombre de prélats. Robert de Joigny, évêque de Chartres, écarta le voile de soie, et l'on vit apparaître le corps enveloppé de ses bandelettes, qui portaient encore le sceau de l'évêque Perpétue avec cette inscription : « Ceci est le corps du bienheureux Martin, évêque de Tours. » La tête ayant été séparée du tronc, le prélat invita le roi à la mettre lui-même dans un reliquaire d'or en forme de buste, offert par le prince; mais Charles n'osa porter la main sur un objet aussi sacré. L'évêque prit alors entre ses mains la sainte relique, et la présenta à la foule en disant : « Tenez pour certain, mes frères, que j'ai entre les mains la tête du bienheureux confesseur, et que le reste de son corps demeure ici enveloppé dans le même lieu d'où nous l'avons tiré. »

Le corps fut donc remis dans le tombeau, avec un voile précieux qui avait recouvert la tête du thaumaturge et un exemplaire du récit de ses miracles. Le chef fut exposé dans une petite niche voûtée, ouverte dans le mur de la basilique.

En 1453, sous le règne de Charles VII, on retira définitivement le corps du tombeau. Renfermé dans une nouvelle châsse d'or, œuvre de Jehan Lambert, orfèvre de Tours, il fut placé sur une estrade d'argent, sous un riche ciborium en forme de dôme ou de coupole. A côté furent déposées les châsses d'or et d'argent où étaient les corps de saint Brice, de saint Euphrone, de saint Eustoche, de saint Perpétue et de saint Grégoire, et celui du martyr saint Épain. Des lampes de grand prix, suspendues autour du tombeau, brûlaient jour et nuit. A la même époque on érigea, au fond du sanctuaire, un autel très élevé qui fut appelé l'autel du Pardon ou de la Confession. Une grille en fer entourait d'abord le nouveau monument; mais bientôt Louis XI la remplaça par un treillis d'argent. Le roi assistait, le jour de l'Épiphanie, dans l'église Saint-Martin, à la grand'messe, chantée par Angelo Catto, archevêque de Vienne. Au moment où le célébrant s'approchait du roi pour lui donner la paix, il lui dit : « Le Seigneur vous donne la paix ! Vous l'avez si vous voulez, car tout est consommé. Votre ennemi le duc de Bourgogne est mort, et son armée est détruite. » Louis XI éprouva tant de joie de cet événement, qu'il n'épargna rien pour témoigner sa gratitude au saint patron de la France. Le treillis dont il entourait le tombeau de saint Martin pesait six mille sept cent soixante-seize marcs; il fut exécuté par Jean Gallant, orfèvre du roi. Quelques années auparavant, le même prince avait fait placer devant le tombeau sa propre statue en argent, dans l'attitude de la prière.

Les successeurs de Louis XI ne l'imitèrent point dans sa piété envers saint Martin. Charles VIII songea un moment à faire enlever le treillis d'argent donné par son père; la mort subite du commissaire chargé de cette

œuvre d'iniquité l'empêcha de la mettre à exécution. François I^{er} ne recula pas devant cette spoliation sacrilège. Les habitants de Tours offrirent en vain de racheter le treillis et d'en payer la valeur en plusieurs annuités : on ne voulut rien entendre. Le mauvais succès de ses armes en Italie avait mis le roi aux abois ; il lui fallait de l'argent sans délai. Malgré les protestations et la résistance des chanoines, le 8 août 1522, le treillis est mis en pièces, chargé sur des chariots et conduit à la Monnaie au milieu des éclats de l'indignation publique. Honteux de leur besoin, les officiers du roi ne voulurent pas permettre qu'on en dressât procès-verbal, et chassèrent les chanoines de l'église.

Mal en prit à François I^{er} d'avoir dépouillé le tombeau du thaumaturge. Quelque temps après, il perdait la bataille de Pavie et était fait prisonnier sur les terres données autrefois par Charlemagne à saint Martin. La reine reconnut dans ce malheur un châtement du ciel : elle se rendit à Tours, accompagnée des princes de la famille royale, et s'efforça, par de riches offrandes, d'effacer l'outrage fait au glorieux pontife. Après sa captivité, François I^{er} vint en personne faire amende honorable devant le saint tombeau.

La colère divine éclata d'une manière plus sensible encore contre l'instigateur de cet acte de vandalisme, Jacques de Semblançay. Condamné à mort sur de fausses accusations, il fut pendu au gibet de Montfaucon, le jour anniversaire du rapt qu'il avait conseillé, et sur une terre appartenant au prieuré de Saint-Martin-des-Champs.

La spoliation dont François I^{er} s'était rendu coupable n'était que le prélude de profanations plus désastreuses. Le mois de mai de l'année 1562 venait de commencer. La réforme, déjà répandue dans presque toute la France, avait réussi à s'introduire dans la ville de Tours. Grâce à la faiblesse ou à la complicité des magistrats, le désordre le plus complet régnait dans la cité. Chaque nuit avaient lieu des scènes de pillage et de meurtre ; les lieux

saints étaient profanés, et les vierges consacrées à Dieu violemment arrachées de leur couvent. Craignant une attaque des huguenots, les chanoines de Saint-Martin font entrer des hommes armés dans l'intérieur du cloître. On les accuse de sédition, et les magistrats leur interdisent de se défendre. Ils ont alors recours à l'autorité royale, et présentent une requête motivée à M. de Chaumont, commissaire du roi. A la suite de cette requête ils sont remis en possession des lieux saints dont s'étaient emparés les protestants. Les hérétiques, exaspérés, prennent ouvertement les armes, et pillent l'église Saint-Pierre-du-Chardonnet; le château, le cloître et l'église Saint-Gatien tombent entre leurs mains. Leur fureur n'allait pas tarder à se déchaîner sur la basilique de Saint-Martin. Ses richesses excitaient leurs convoitises; ils voulaient cependant se donner les apparences de la légalité.

Le prince de Condé, déclaré chef des huguenots, se trouvait à Orléans. Il autorisa, sur leur demande, les protestants de Tours à s'emparer du trésor de Saint-Martin, sous l'ingénieux prétexte de le conserver et d'en empêcher le pillage. Sa lettre est un chef-d'œuvre d'impudence et d'hypocrisie. « Il est advenu, dit-il, que les peuples, par la permission de Dieu, non seulement se sont émus jusqu'à abattre et démolir, mais aussi ont mis les mains aux joyaux d'or et d'argent qui de longue main ont été conservés ès temples et monastères, » tant de la ville de Tours que d'ailleurs. En conséquence il charge MM. de la Rochefoucauld, de Genlis et du Vigent de saisir, « avec les deniers des recettes générales et particulières, les reliquaires et les trésors des églises. » Ces trois seigneurs devront « les faire fondre, peser et inventorier, » pour les envoyer à Orléans, où lui, Condé, les garderait « pour le service de Sa Majesté ».

Le 15 mai, les commissaires du prince se rendent au chapitre, accompagnés des magistrats gagnés à leur cause. Sans se soucier de l'opposition des chanoines, on procède à l'inventaire du trésor. Pendant ce temps les hérétiques

mettent l'église à sac, brisent les croix et les lampes, enlèvent les reliquaires, forcent les tabernacles. Une multitude d'objets précieux disparurent sans avoir été portés sur l'inventaire; il fallait bien que les pillards fussent payés de leurs peines. « Ce fut une chose déplorable, dit l'historien Gervaise, de voir cette église, qui depuis tant de siècles retentissait des louanges de Dieu, abandonnée de tous ses ministres, servir de retraite à des voleurs et devenir un lieu d'abomination. »

Enfin le mardi 25 du mois de mai l'attentat fut consommé. Les huguenots pénètrent une seconde fois dans la basilique; d'accord avec le chambrier, corrompu à prix d'argent, ils se saisissent de la châsse qui renfermait le corps de saint Martin, la dépècent et la jettent au feu avec les saintes reliques.

L'Écriture nous apprend qu'il y a des moments où il est donné à la bête de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Ces jours-là Dieu laisse les ténèbres se répandre sur la face de la terre; et dans cette nuit les animaux sauvages sortis de leurs repaires vont et viennent, cherchant leur proie et remplissant l'air de leurs rugissements. Le monde chrétien semblait être dans un de ces moments douloureux: Satan prenait sa revanche sur le grand lutteur qui l'avait vaincu tant de fois.

Le feu consuma le corps de saint Martin dans un coin de sa basilique, près du portail méridional. Son chef, ainsi que la plupart des reliques conservées avec lui, eurent le même sort.

Le triomphe du mal heureusement n'est jamais complet. D'abord les matières d'or et d'argent, évaluées par les uns à huit cent mille livres, par les autres à plus de cinq millions de notre monnaie, furent dilapidées et ne procurèrent aucun avantage aux armes des protestants. En outre un des prêtres préposés à la garde du tombeau, nommé Augeon, put, au moment où l'on jetait au feu le corps de saint Martin, sauver un fragment du crâne et un os du bras, ainsi que le voile de soie qui l'enveloppait. Le culte du thaumaturge pouvait renaître encore.

Les huguenots partis et l'autorité royale rétablie à Tours, le clergé de Saint-Martin travailla courageusement à faire disparaître les traces de ce terrible orage. On recueillit avec le plus grand soin les cendres du bienheureux et celles des autres saints brûlés avec lui, dans une petite caisse qui fut placée dans le caveau où ses reliques avaient autrefois reposé. Le lieu où avaient été jetées ces cendres, devant la tour du Cadran, fut entouré d'une grille de fer. On voyait encore, avant la révolution, les pèlerins se presser autour de cette grille pour acheter les petites fleurs qui croissaient sur ce sol sanctifié. Les ossements sauvés de la profanation furent enfermés dans un coffret de bois doré que l'on mit, l'année suivante, au lieu précis où se trouvait auparavant la grande châsse, derrière le maître autel de la basilique. L'autel du Pardon fut aussi relevé, et on y encastra, pour servir de pierre sacrée, un fragment du marbre autrefois donné par saint Euphrone et que les protestants avaient brisé. On restaura ensuite la coupole qui couronnait le monument, et les quatre colonnes de cuivre qui la supportaient. Enfin, quelques années après, le fragment du crâne et l'os du bras furent placés dans deux reliquaires d'argent doré qu'on exposait sur l'autel les jours de fête. Il ne resta sous la coupole que le voile de soie et quelques fragments qui s'étaient détachés des reliques. En 1661, on en fit part à l'église métropolitaine de Lucques, dont saint Martin est le patron.

Le tombeau du grand apôtre fut donc rétabli ; mais, hélas ! l'œuvre de Jehan Lambert n'existait plus, et la vieille basilique avait perdu ses magnificences. Néanmoins, interrompu par les guerres de la réforme, affaibli plus tristement encore par la diminution de la foi des peuples, le cours des pèlerinages reprit sous Louis XIV. Dieu aussi continua d'accorder des grâces nombreuses par l'intercession du thaumaturge. Gervaise nous l'affirme expressément : « La malice des hérétiques, dit-il, a bien pu réduire en cendres les sacrés ossements de saint Martin, mais elle n'a jamais pu donner la moindre

atteinte à la vénération qu'on a toujours eue pour lui, ou diminuer la confiance qu'on a conservée jusqu'à présent dans ses intercessions. Car, selon la mesure de leur foi, les malades sont guéris à son tombeau, les affligés y reçoivent la consolation dont ils ont besoin, les justes la grâce de la persévérance, les pécheurs celle de leur conversion. »

D'ailleurs le culte de saint Martin était, au XVI^e et au XVII^e siècle, florissant dans toutes les parties de la France et dans le monde entier. Plus de quatre mille églises lui avaient été consacrées sur le sol de notre patrie, sans compter celles que Rome, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la Suisse et l'Allemagne avaient élevées en son honneur. Il était le patron des armées catholiques. La Hongrie le regardait comme son protecteur depuis le jour où saint Étienne avait fait porter sa bannière et celle de saint Georges à la tête de ses troupes, pour marcher contre les païens qui assiégeaient Vesprim. Les images et les statues du grand apôtre étaient et sont encore partout : dans les villes, dans les bourgs, dans les villages ; c'est dans la cathédrale de Saint-Martin que les rois de Hongrie se faisaient couronner. On racontait qu'en 1532 les Turcs assiégeaient une ville appelée Güns, défendue seulement par une poignée d'hommes. La place allait être obligée de se rendre. Tout à coup un cavalier d'une apparence surhumaine sort de la citadelle, revêtu d'armes brillantes et suivi d'une troupe nombreuse. Les Turcs, frappés d'épouvante, abandonnent aussitôt les murailles et prennent la fuite. On crut que ce cavalier était saint Martin, venu au secours de la Hongrie. En Pologne, c'était aussi saint Martin qu'on invoquait dans les grands dangers ; c'est en son nom que le grand maréchal Jean Sobieski animait les troupes et promettait la victoire le jour de la bataille de Chocim, livrée aussi contre les Turcs le 11 novembre 1673, le jour même de la fête du thaumaturge, victoire qui porta le libérateur de Vienne et de la chrétienté sur le trône de Pologne.

Ce nom fameux était partout : nombre de familles

l'avaient adopté comme nom patronymique. Le bienheureux était aussi le patron des hôteliers et de plusieurs corporations d'ouvriers et d'artisans. Diverses confréries et associations pieuses s'étaient formées sous ses auspices. Au mois de novembre 1653, l'abbé Olier, fondateur de Saint-Sulpice, avait demandé au chapitre de Saint-Martin des lettres d'association de prières pour sa communauté. En 1688, les directeurs des séminaires des Missions étrangères demandèrent la même faveur pour leur maison de Paris et pour toutes leurs missions du Canada, de la Chine, de la Perse et des Indes orientales.

Le culte du saint évêque atteignit ainsi la fin du XVIII^e siècle. A cette époque des mains sacrilèges violèrent encore une fois sa tombe, et chassèrent de leur asile douze fois séculaire les restes du grand thaumaturge qui avaient échappé à la fureur des protestants. La municipalité de Tours s'empara du trésor de Saint-Martin et fit fondre les ornements et les reliquaires en lingots destinés à être offerts à la Convention nationale. Le maître sonneur de la basilique assistait avec douleur à cette profanation. Au moment où l'on brisait les sceaux du buste qui contenait les ossements du crâne, il s'en saisit et obtint de les garder pour lui. En même temps une de ses parentes, Marie Madeleine Brault, femme du premier bâtonnier de Saint-Martin, se faisait donner l'os du bras tiré de son cylindre de vermeil. Tous deux emportèrent chez eux ces précieuses reliques et les y conservèrent soigneusement pendant tout le temps de la tourmente révolutionnaire. Deux ans après, le chanoine Bizot en reconnut officiellement l'authenticité, affirmée d'ailleurs par un grand nombre de témoins. Le 19 novembre 1805, le cardinal de Boisgelin les rendit à la vénération publique. Elles furent transportées dans la cathédrale, et conservées dans un reliquaire doré et sculpté, muni sur sa face extérieure d'une vitre permettant de les contempler. Plus tard, M^{gr} de Montblanc les fit placer dans le socle d'un buste de saint Martin. Enfin, en 1843, eut lieu une nouvelle et dernière reconnaissance des reliques; elles furent alors posées à découvert

sur un coussin en drap d'or enfermé dans le reliquaire.

On n'avait pu les reporter dans leur ancien asile : la vieille basilique n'avait point échappé à la proscription. Après la dispersion du chapitre et l'abolition des paroisses, on transforma le sanctuaire de l'apôtre des Gaules en bivouac et en écurie. On se serait cru au temps des barbares. Néanmoins la basilique était encore debout, se dressant solitaire au milieu de la cité comme un reproche permanent pour les impies qui l'avaient profanée. Ils résolurent de la faire disparaître. Des dégradations de toute sorte s'opérèrent dans l'ombre. On commença à enlever, pour les vendre, les plombs des toits et des gouttières, puis l'armature de fer qui soutenait les voûtes et qui était due à Vauban. Quand l'édifice sembla menacer ruine, l'administration départementale déclara que le mal était désormais irréparable, et qu'une restauration serait trop onéreuse. Il faut le dire à la louange des habitants de la ville, ils offrirent les trente mille francs nécessaires pour rendre l'église au culte ; leur demande ne fut pas écoutée. Un arrêté du 5 octobre 1797 ordonna la démolition d'une partie du monument. Un mois après, une partie des voûtes s'écroulait avec fracas. Dès lors l'administration n'avait plus rien à ménager : la basilique ne présentait plus qu'une masse de pierres informes gênant la circulation. Un nouvel arrêté ordonna donc la destruction complète de l'édifice et la vente des matériaux. La municipalité adjugea la démolition d'une partie de l'enceinte à un ouvrier couvreur pour la somme de treize mille six cents francs. Mais les murs avaient été solidement construits : pour les faire tomber on dut employer la mine. Un an après, la veille de la fête de saint Martin, un des adjudicataires mit lui-même le feu aux poudres : une portion de l'édifice s'écroula, entraînant dans sa chute plusieurs maisons voisines, et le malheureux qui avait osé porter la main sur ces murs sacrés fut écrasé sous les décombres. L'église subsista encore en cet état de délabrement et de ruines jusqu'en 1802 ; à cette époque, le monument fut entièrement rasé, et on traça des rues

sur son emplacement. Il ne resta de la basilique d'Hervé que deux tours isolées, dont l'une porte, comme un dernier et mélancolique souvenir de toutes ces gloires, le grand nom de Charlemagne.

CHAPITRE XX

LA COLLÉGIALE DE SAINT MARTIN

Nous n'aurions pas une idée complète de la place qu'occupait la basilique de Saint-Martin dans l'histoire de notre pays, si nous ne disions un mot de son organisation, de ses privilèges, des coutumes qui y étaient observées, des bienfaits de tout ordre dont la société lui fut redevable.

Saint Perpétue avait établi auprès du tombeau de saint Martin une congrégation de religieux chargés de garder son corps, et de célébrer l'office divin dans la basilique. Ces moines, gouvernés par un abbé, occupaient un vaste cloître attenant à l'église du côté méridional. Ils suivirent d'abord la règle de Marmoutier; puis, au vi^e siècle, ils embrassèrent, paraît-il, celle de Saint-Benoît.

Les clercs de Saint-Martin vivaient encore dans l'état monastique du temps d'Alcuin. Leur sécularisation, commencée après la mort de ce grand homme, devint définitive sous le règne de Charles le Chauve, et la basilique reçut le titre de *collégiale*, titre qu'elle a porté jusqu'à sa destruction. Les chanoines, d'abord au nombre de deux cents, furent réduits à cent cinquante, puis, en 1237, à cinquante, auxquels on adjoignit cinquante-six vicaires. Dans des temps plus rapprochés, sept prébendes furent détachées pour subvenir à l'entretien de la psalette, aux honoraires d'un prédicateur et à l'instruction de la jeu-

nesse. Les chanoines n'étaient donc plus que quarante-trois.

Même après leur sécularisation, ils continuèrent à se donner le nom de frères, et la dignité d'abbé fut conservée. Charles le Chauve ayant distribué aux princes et aux seigneurs les abbayes du royaume, le titre d'abbé de Saint-Martin passa dans la famille de Robert le Fort; et, lorsque Hugues Capet eut remplacé sur le trône les tristes descendants de Charlemagne, le roi de France devint abbé de Saint-Martin. Les princes de la troisième race se montraient fiers de cet honneur, et un grand nombre d'entre eux furent officiellement installés dans la basilique. Louis XIV fut le dernier à recevoir cette espèce d'investiture. En 1652, le monarque, entouré de tous les princes du sang, vint prendre solennellement possession de l'abbaye de Saint-Martin. Il se prosterna devant le saint tombeau, et, plaçant sa main royale sur les saints Évangiles, il jura de conserver l'honneur et les privilèges du sanctuaire de l'apôtre des Gaules. Le titre d'abbé conférait au souverain le droit de présentation, mais ne lui donnait aucune part au gouvernement de l'église. L'autorité était exercée par le doyen du chapitre, qui était astreint à la résidence, excepté quand il s'appelait le cardinal de Richelieu. Les autres dignitaires étaient le trésorier, le chantre, le sous-doyen, le granger, le chambrier, l'aumônier.

Le chapitre comprenait encore vingt-huit chanoines d'honneur, quatorze ecclésiastiques et quatorze laïques. Parmi les premiers on remarquait le patriarche de Jérusalem, l'archevêque de Compostelle et l'abbé de Marmoutier. Les évêques de Liège faisaient aussi partie du chapitre de la basilique depuis le x^e siècle. A cette époque, Héraclius, évêque de Liège, était venu à Tours demander la guérison d'un mal contre lequel l'art des médecins avait été déclaré impuissant. Il passa l'octave de la fête de Saint-Martin en prières devant son tombeau. La septième nuit, suivant une pieuse légende, fatigué de sa longue veille et accablé par la souffrance, il s'endormit

légèrement. Il lui sembla voir en songe le bienheureux suivi de saint Brice, tous deux le front paré de la mitre pontificale. « Lève-toi, lui dit Martin ; le Seigneur Jésus t'a guéri. » En même temps il fit sur lui le signe de la croix et le toucha de son bâton pastoral. Quand Héraclius s'éveilla, il ne lui restait plus aucune trace de son mal. Pour témoigner sa gratitude au saint pontife, il fonda dans sa ville épiscopale une église collégiale dédiée à saint Martin, et lui-même devint chanoine de la basilique de Tours.

Parmi les chanoines laïques on comptait le dauphin de France et le roi d'Angleterre. Les plus grands seigneurs se montraient fiers d'être revêtus de cette dignité ; ils ne dédaignaient point d'en exercer les fonctions, et on racontait que le roi de France, entrant un jour dans la basilique, y avait trouvé Foulques d'Anjou chantant au chœur avec ses confrères.

Les chanoines de Saint-Martin portaient l'habit blanc ; après la visite du pape Alexandre III, ils prirent le rouge et le violet. La basilique fut aussi, depuis cette époque, honorée du titre d'*église patriarcale*. Elle eut l'insigne honneur de donner un pape à l'église de Rome : un de ses chanoines, Martin IV, monta sur la chaire de saint Pierre. Plusieurs autres ont laissé des noms illustres. Saint Odon, avant d'embrasser la vie monastique, fut chantre et chanoine de l'église Saint-Martin. Il nous faut aussi mentionner le fameux François Pallu, fondateur des Missions étrangères, et son neveu Étienne, qui mourut à Siam, victime de son zèle pour le salut des infidèles. Nous ne saurions non plus passer sous silence le nom de Gervaise, l'un des prévôts de Saint-Martin, qui, après avoir écrit la vie du saint évêque, obtint, en évangélisant les Caraïbes, la palme du martyre.

L'église Saint-Martin célébrait chaque année quatre fêtes en l'honneur de son patron. Toutes les quatre se rattachaient à des événements mémorables pour la province. La première de ces fêtes, celle de l'anniversaire, non pas de la mort, mais des obsèques du thaumaturge,

était commune à toute l'église romaine. Anciennement on la désignait sous le nom de *Messe de saint Martin*, ou de la Saint-Martin d'hiver. Elle a été longtemps le point de départ d'une année nouvelle ; au VIII^e et au IX^e siècle, on datait les événements de la messe de saint Martin, comme Grégoire de Tours et d'autres après lui les avaient datés, du jour de sa mort.

La seconde fête, celle de la *Subvention*, fixée d'abord au 12 mai, puis au 15, avait pour objet la commémoration de la délivrance de la ville de Tours, lorsque, assiégée par les Normands, elle avait été sauvée par l'intervention du bienheureux apôtre. Ce jour-là tout le clergé de Marmoutier se rendait processionnellement à Saint-Martin, chaque moine tenant à la main une baguette blanche, sans doute en mémoire des rudes coups qui avaient été portés aux barbares.

La fête de la *Réversion*, instituée pour perpétuer le souvenir de la rentrée triomphale du corps de saint Martin à Tours, après son exil à Auxerre, était la troisième et se célébrait le 13 décembre.

Enfin la fête de l'*Ordination* de saint Martin était célébrée le 4 juillet, et on y réunit celle de la Translation de son corps et de la *Séparation* du chef fait par Charles le Bel. On l'appelait la *Saint-Martin d'été*.

Les offices que l'on chantait dans ces solennités étaient composés des plus beaux passages de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours, relatifs à la vie et à la mort du saint. Les prières évoquaient le souvenir de ses œuvres et de ses miracles ; les préfaces faisaient revivre la scène du manteau.

Les clercs de la basilique, désireux de prolonger leur veille jusqu'à l'aurore lors des fêtes de leur patron, trouvaient leurs antiennes trop courtes ; ils en demandèrent de plus longues à Odon de Cluny. Le savant moine s'excusa sur son incapacité : il était vieux et ne croyait même pas avoir le temps de les apprendre sur la terre si un autre les faisait à sa place. Il se laissa gagner pourtant, et composa douze antiennes, aussi harmonieuses

par le choix des expressions que par la mélodie. Odon composa en même temps trois hymnes à saint Martin. Il appelait le bienheureux, l'égal des apôtres; il le suppliait de rendre à l'ordre des pontifes et à l'ordre monastique leur splendeur primitive. Ennodius, évêque de Pavie, le bon roi Robert, et, dans les temps modernes, le poète Santeuil, ont aussi payé leur tribut de louanges à la gloire du thaumaturge par des hymnes en son honneur.

Pendant longtemps l'église Saint-Martin fut indépendante de l'autorité métropolitaine. Elle avait son officialité, faisait des ordinations, avait sous sa juridiction plus de vingt églises, en Touraine et ailleurs. Elle avait eu même, presque dès l'origine, un évêque particulier, qui, sous l'autorité de l'abbé, s'occupait de l'administration spirituelle; une de ses fonctions principales était d'annoncer aux pèlerins la parole de Dieu. La situation de cet évêque vis-à-vis du métropolitain était assez délicate, et donnait lieu à de regrettables conflits. Urbain II supprima cette dignité et la réunit au saint-siège. Le chapitre continua à jouir de l'exemption jusqu'au commencement du XVIII^e siècle. A cette époque intervinrent plusieurs arrêts du parlement, et, après une longue lutte, les chanoines finirent par reconnaître l'autorité de l'archevêque de Tours.

Au point de vue temporel, la collégiale de Saint-Martin possédait aussi de magnifiques privilèges. Elle avait la seigneurie de Château-Neuf, c'est-à-dire du bourg qui dès le commencement du IX^e siècle s'était formé autour de la basilique. Dès les premières années du XII^e siècle, la population se composait en grande partie de bourgeois et de riches négociants. Ils songèrent à s'affranchir des obligations féodales, se réunirent en commun et nommèrent des magistrats et des officiers. Le chapitre ayant voulu employer la force pour dissoudre cette association, les bourgeois prirent les armes, et il y eut une lutte acharnée au milieu de laquelle l'église et la plupart des maisons de la ville furent livrées aux flammes. Ils

obtinrent toutefois leur affranchissement complet en 1258. Sous le règne de Philippe le Bel, à la suite d'excès dont ils s'étaient rendus coupables envers le chapitre, ils perdirent leur indépendance. La commune fut abolie, et Château-Neuf rentra sous l'autorité peu gênante des chanoines. En 1355 il fut réuni à la cité.

Le trésorier du chapitre portait le titre de *baron de Château-Neuf*, et possédait le droit de haute justice dans toute l'étendue des domaines de la collégiale. Sous le règne de saint Louis, ce privilège ayant été mis en doute par les membres de son conseil, le monarque, après une enquête minutieuse, reconnut le droit des chanoines et le consacra par une charte spéciale. En temps de guerre, la bannière du chapitre, qu'il ne faut pas confondre avec la chappe de saint Martin, était portée par le duc d'Anjou, ou, à son défaut, par le baron de Preuilly.

La collégiale avait aussi le droit de battre monnaie. Selon l'opinion la plus accréditée, cette concession remonterait jusqu'à Clovis. Nous en trouvons la confirmation dans un diplôme de Charles le Simple.

En dehors de ses droits seigneuriaux, l'église Saint-Martin possédait des biens considérables, provenant des dons des fidèles; des largesses des évêques et des princes. Charlemagne surtout l'avait enrichie en partageant avec elle les dépouilles des Lombards. Ses possessions s'étendaient jusqu'en Allemagne et en Italie. Elle perdit de bonne heure cette partie de ses domaines. Les grandes guerres qui désolèrent la France au xv^e siècle l'appauvrirent tout à fait; il arriva même une année que ses récoltes ne purent suffire à l'entretien des chanoines. Le passage des huguenots lui porta un nouveau coup, et de son antique opulence il ne lui restait plus que des débris au moment de la révolution française.

Indépendamment des privilèges dont jouissait l'église Saint-Martin, de pieuses coutumes attestaient la vénération dont elle était l'objet. Les magistrats de la cité devaient, après chaque élection, venir jurer dans la basilique l'observation de leurs devoirs professionnels. Les rois, à l'exemple

des Mérovingiens, venaient y faire leurs serments les plus sacrés ; ils déposaient sur le tombeau, comme gage de leur fidélité à la parole donnée, une canne ou un gant. Après sa consécration, l'archevêque de Tours se rendait à Saint-Martin. Ce jour-là seulement, il était reçu à la porte principale de l'église, comme le pape et le roi de France, par le doyen, le trésorier, les autres dignitaires et tous les chanoines. On le conduisait au saint tombeau ; du tombeau on le ramenait au chœur, où un siège lui était réservé. Le prélat donnait sa première bénédiction devant l'autel de saint Pierre ; on chantait ensuite le *Te Deum*, et, le cantique d'action de grâces terminé, l'archevêque était porté à la cathédrale sur son siège par les barons ses feudataires. L'abbé de Cormery venait prendre la crosse sur le tombeau de saint Martin : il déclarait ainsi tenir sa dignité du fondateur de l'ordre monastique en France. D'après un autre usage, les nouveaux époux, le lendemain de leurs noces, se présentaient devant le sépulcre du grand apôtre ; ils étaient admis à baiser ses reliques, faveur qui ne s'accordait que très rarement.

Les plus illustres personnages ambitionnaient l'honneur de reposer après leur mort dans la basilique. Saint Perpétue institua par son testament saint Martin son héritier, et demanda, comme une grâce, à son clergé d'être inhumé aux pieds du thaumaturge. Ses successeurs l'imitèrent ; Charlemagne fit ensevelir son épouse Luitgarde à l'ombre de l'auguste sanctuaire, dans l'emplacement de la tour qui porte le nom du grand empereur. Judith, femme de Charles le Chauve, Hervé, les comtes d'Anjou et les enfants de Charles VIII furent également enterrés auprès du saint patron de la France. On aimait à penser que, sous la protection du thaumaturge, le sommeil de la mort était plus paisible et plus doux.

Les clercs de Saint-Martin profitaient de leurs privilèges et des faveurs que leur accordaient l'Église et les princes pour semer autour d'eux les bienfaits. Ils n'oubliaient point que la principale vertu de leur glorieux

patron avait été la charité, et ils la pratiquaient sous toutes ses formes. Dès l'origine ils partageaient avec les indigents les dons qu'ils recevaient des fidèles : un grand nombre de pauvres inscrits sur un registre venaient chaque jour chercher à la basilique le pain nécessaire à leur subsistance. Dans la suite, le nombre des pèlerinages ayant considérablement augmenté, on bâtit aux environs de l'église deux hospices pour les pèlerins et les malades. Plus tard, en vertu d'une fondation de Louis XI, un malheureux, vêtu d'une moitié de manteau blanc et rouge, rappela d'une manière permanente la scène d'Amiens. Le *pauvre* de saint Martin était nourri et entretenu par les chanoines. Il logeait auprès de la porte du Change, où le ciseau du sculpteur avait représenté le saint coupant en deux sa chlamyde. Les jours de fêtes solennelles, il se tenait à cette porte, assis devant le bénitier, avec une petite tablette faisant connaître à tous que c'était « le pauvre de Monsieur saint Martin, fondé à la dévotion du roi ».

Les clercs de la basilique ne se contentaient pas de loger et de nourrir les malades et les indigents ; ils avaient une école où l'on distribuait libéralement le pain de l'intelligence. Cette institution existait en germe au temps de Grégoire de Tours ; Charlemagne en fit la première école publique de France. En même temps qu'il faisait du nom et de l'image de saint Martin un signe de ralliement dans les combats, il voulut les placer à la tête d'une autre milice, qui, elle aussi, marchait à la conquête du monde, par la science suivant l'inspiration de la foi. C'est là, auprès de la basilique de Saint-Martin, que le célèbre Alcuin, le précepteur et l'ami du grand empereur, enseigna à une foule d'auditeurs avides de l'entendre toutes les branches des connaissances humaines. De là encore sortirent une foule de maîtres illustres : les deux Amaury, de Trèves et de Tours, Raban-Maur, Richbo de Trèves, Hayman, Pierre de Milan, Usuard, Alderic, et plus tard Adelbode ou Ratbode d'Utrecht.

Charlemagne, en établissant une école auprès de la

basilique de Saint-Martin, obéissait non seulement à une inspiration de génie, mais à une pensée de justice. Saint Martin n'est-il pas le fondateur des institutions monastiques en Occident? et la fondation des monastères n'a-t-elle pas été, au moment de l'invasion des barbares, le salut des sciences et des lettres? « Les moines seuls, dit M^{gr} Chevalier dans sa remarquable étude sur la *Figure historique de saint Martin*, conservèrent au milieu de la ruine et de la confusion générales les traditions dédaignées de la science et les souvenirs de l'antiquité; eux seuls gardèrent, comme un dépôt sacré, les richesses de l'esprit humain et les trésors de la littérature; eux seuls empêchèrent qu'entre le passé qui s'écroulait de toutes parts, et l'avenir qui se reconstruisait sur des bases nouvelles, il ne se creusât un abîme infranchissable. Sans leur intervention providentielle, la chaîne qui unit les générations entre elles, et qui fait que chaque siècle est héritier des idées et des progrès du siècle antérieur, cette chaîne eût été fatalement brisée, et les peuples du moyen âge, jetés sur notre sol sans souvenirs, sans traditions, sans généalogies, auraient dû recommencer péniblement toutes les conquêtes que l'esprit humain avait faites sur la barbarie depuis quarante siècles. » Telle a été, et on l'a trop peu remarqué, l'influence de saint Martin sur les sciences et les lettres : on peut dire que par l'institution de l'ordre monastique il en a été le sauveur et le père.

L'école de Saint-Martin, placée comme un phare lumineux au milieu de la Gaule, contribua puissamment à chasser de notre pays les ténèbres de la barbarie. Au XI^e siècle, sous la direction du fameux Béranger, elle éclipsait encore toutes les autres institutions de ce genre. Elle devait avoir une fille plus glorieuse que sa mère : l'antique université de Paris.

A côté de l'enseignement supérieur des belles-lettres, donné dans les chaires de la collégiale, on trouve, dit M. Lecoy, une école de jeunes enfants dirigée par le chantre et l'écolâtre, qui leur apprenaient le latin, les

arts libéraux, la musique et la psalmodie. Saint-Martin eut également son école d'enluminure et de peinture, qui fleurit surtout aux VIII^e et IX^e siècles. Le chapitre ne se désintéressa jamais de l'instruction; il encouragea l'imprimerie naissante, et jusqu'à la fin ses membres se montrèrent des hommes amis de la lumière et des sciences.

Maintenant la collégiale n'existe plus, ses privilèges ont été abolis; mais nous ne saurions oublier sa gloire ni les services qu'elle a rendus.

CHAPITRE XXI

RESTAURATION DU CULTÉ DE SAINT MARTIN

Après la ruine de la basilique de Saint-Martin, ceux qui avaient vu sa gloire purent, dans l'amertume de leur âme, croire que tout était consommé. La lutte qui durait depuis si longtemps entre l'esprit du mal et celui qu'on a si bien nommé le « combattant du Seigneur », paraissait finie. L'église, maintes fois brûlée, était rasée jusqu'à ses fondements; le tombeau de Martin, glorieux entre tous, devant lequel s'étaient courbés les plus grands rois de la terre, avait disparu sous des entassements immondes; son nom béni, redit d'une extrémité du monde à l'autre, n'avait pas échappé à la rage de Satan et de ses suppôts: il s'était trouvé de beaux esprits pour le blasphémer et le tourner en dérision; ils en avaient fait le symbole de la force brutale qui ne raisonne pas, de la stupidité patiente qu'aucune insulte ne révolte.

Mais non, la lutte n'est point terminée, et le vieil athlète va répondre; il va retrouver tout ensemble et

son culte et son sanctuaire, et l'honneur et la gloire de son nom.

Les reliques du thaumaturge avaient été providentiellement sauvées ; on pouvait les vénérer dans l'église cathédrale le jour de sa fête, et les habitants de la Touraine conservaient dans leur cœur la pensée et l'espoir que son tombeau serait un jour rétabli. Sous la Restauration, M. Jacquet-Delahaye, s'emparant de cette espérance populaire, prit l'initiative d'une souscription pour rebâtir la basilique. Deux plans furent proposés ; l'un consistait dans une église ronde, comme celle de l'Assomption de Paris, l'autre en une église ordinaire : dans l'un et l'autre cas l'édifice devait se rattacher à la tour Charlemagne. Mais des difficultés s'élevèrent qui parurent insurmontables. M. Jacquet-Delahaye, par une erreur à peine concevable si peu d'années après la démolition de la basilique, avait déclaré que « le lieu où était le tombeau était maintenant livré à la voie publique ». En présence d'un tel obstacle, le projet fut abandonné et tomba dans l'oubli. L'heure de Dieu n'était point encore venue.

Néanmoins le culte du thaumaturge renaissait peu à peu. Une association de charité se forma, sous le nom d'*Oeuvre de Saint-Martin*, dans le but de donner des vêtements aux indigents, en souvenir du soldat catéchumène donnant au pauvre la moitié de son manteau. Un pieux laïque venu de la Martinique, et depuis mort à Tours en odeur de sainteté, M. Dupont, en avait conçu l'idée ; le cardinal Morlot, alors archevêque de Tours, s'empressa de la bénir et de l'approuver. Cette œuvre, créée en 1854, fut comme le point de départ d'une ère nouvelle. Peu de temps après, M. l'abbé Verdier, au nom de la commission du *Vestiaire*, exprimait, devant l'illustre cardinal, le vœu de voir « recueillir les pierres dispersées de la basilique et relever le culte du grand thaumaturge des Gaules ». Dans le même temps, les pèlerinages recommencèrent aussi : on s'en allait, comme au moyen âge, visiter les lieux consacrés par la présence

de saint Martin ; des groupes de fidèles, souvent assez nombreux, s'acheminaient vers Marmoutier, où il avait vécu pendant son épiscopat ; vers Ligugé, où il avait fondé le premier monastère des Gaules ; on traversait la Loire en bateau pour aller s'agenouiller, à Candes, devant le lieu où le grand pontife avait rendu son âme à Dieu ; on partait même pour se rendre à Olivet, où l'on avait découvert récemment une portion de son manteau.

Cependant le cardinal Morlot, ayant été transféré sur le siège de Paris, avait eu pour successeur M^{gr} Guibert. Dès les premiers jours de son ministère parmi nous, le nouvel archevêque fit la promesse, devant les reliques de saint Martin, « d'employer son zèle à réparer, dans la mesure du possible, les ruines d'un si grand désastre. » Il eut un instant la pensée de faire revivre le culte de saint Martin dans la belle église Saint-Julien : une circonstance providentielle le détermina à renoncer à ce projet.

Des doutes sérieux s'étaient élevés relativement à la véritable place du tombeau. On disait même dans le peuple que l'ingénieur chargé de tracer une nouvelle rue sur les ruines de l'ancienne basilique avait eu, en effet, l'intention de la faire passer sur le tombeau, mais que saint Martin avait fait dévier son instrument du côté droit. Qu'y avait-il de fondé dans cette légende naïve ? On n'en savait rien ; mais des recherches savantes et minutieuses étaient faites par les membres de la commission du Vestiaire : on désirait ardemment retrouver les plans qui pouvaient se rattacher au tombeau et à la basilique. Grâce à des renseignements donnés par l'architecte voyer, au moment où l'on désespérait presque du résultat, on découvrit aux archives de la préfecture un plan géométral portant la date du 28 ventôse an IX. La basilique y était relevée avec soin, ainsi que les rues projetées. En comparant ce plan avec l'état actuel des lieux, on acquit la conviction que, contrairement à l'opinion accréditée, l'emplacement du tombeau n'était point sous la voie publique, mais sous un groupe d'habita-

tions particulières. Pour rentrer en possession d'un si précieux trésor, l'acquisition de trois de ces maisons était indispensable. Il fallait un bailleur de fonds. La Providence y pourvut : M. le comte Moisant, dès les premières ouvertures, se montra disposé à avancer la somme nécessaire. En présence de cette offre généreuse, le projet de rétablir le culte de saint Martin dans l'église Saint-Julien fut définitivement abandonné.

Une force irrésistible semblait pousser à la restauration du tombeau et au rétablissement de l'église du grand apôtre. A la fête de saint Martin de l'année 1858, M^{gr} Pie, évêque de Poitiers, prononça dans la cathédrale de Tours un admirable panégyrique du thaumaturge. Cette scène restera à jamais présente au souvenir de ceux qui en ont été témoins. L'ombre du soir enveloppait déjà la vaste nef de la métropole ; l'auditoire immense était suspendu aux lèvres du prélat ; un frémissement soudain s'empara de toute l'assistance lorsque le successeur d'Hilaire, s'adressant au successeur de Martin, s'écria : « C'est à vous seul, Monseigneur, qu'il appartient de juger des temps et des moments que la Providence a ordonnés pour cette œuvre de régénération. Mais le jour où votre voix s'élèvera, la France, le monde entier, j'en ai la confiance, entendront votre voix. Les empereurs et les rois vous entendront : leurs hommages, durant quinze siècles, étaient venus se grouper autour du sépulcre de Martin, et les souverains français ne laissaient à aucun de leurs sujets l'honneur d'être les premiers dignitaires de l'église de Martin. Les papes vous entendront : ils ont comblé la basilique de Martin de mille faveurs, et la basilique de Martin a donné en échange des pontifes à l'église de Rome. Les évêques vous entendront : Martin n'a-t-il pas été la gloire de leur ordre ? Les prêtres vous entendront : qui a été plus saintement hardi que Martin pour relever, auprès des grands de la terre, la dignité alors si tristement abaissée du caractère sacerdotal ? Les vierges vous entendront du fond de leur solitude. Les pauvres vous entendront : ils voudront donner au moins une obole à celui qui leur a

donné un pan de son manteau. L'armée vous entendra : Martin n'a-t-il pas été, par son désintéressement et son esprit chevaleresque, le type du soldat français ? Comme il ne s'est trouvé personne semblable à Martin dans la glorieuse lignée des saints, personne ne refusera de travailler à sa gloire. »

Les paroles de l'illustre prélat excitèrent un enthousiasme universel. M^{gr} Guibert suivait attentivement le mouvement mystérieux qui emportait les cœurs. Par une lettre circulaire, datée du 8 décembre 1859, il annonça qu'il avait définitivement résolu de relever le tombeau de saint Martin dans le lieu où il existait autrefois. Il demandait le concours de son clergé, et autorisait les membres du Vestiaire à faire des quêtes privées. Il terminait sa lettre en disant : « Que Dieu daigne bénir cette grande œuvre et la conduire à bonne fin ; qu'il ranime par sa grâce dans tous les cœurs la piété envers saint Martin, un des plus puissants protecteurs de la France ! Qu'on voie encore venir, comme autrefois, les princes et les peuples se prosterner devant le tombeau restauré du saint thaumaturge : ce sera le signe heureux du retour complet de notre patrie à la foi de nos pères, et le commencement d'une ère nouvelle de bonheur et de paix. »

Autorisée par l'archevêque, la commission résolut de commencer les fouilles le jour même de l'entrée en jouissance de l'une des maisons nouvellement achetées. Les premiers travaux exécutés dans cette maison ne tardèrent pas à justifier les espérances que l'étude approfondie des plans avait fait concevoir. On mit à découvert une partie des fondations du chœur de la basilique, et l'on put constater que la maison occupait précisément l'emplacement de l'autel majeur et d'une grande partie de la chapelle dite du « Repos de saint Martin », qui se trouvait derrière l'autel. On n'était pas encore arrivé au précieux tombeau, mais on y touchait, et, selon toute probabilité, il devait se trouver à une très faible distance dans la cave de la maison voisine. Comme on ne pouvait avoir pour le

moment la jouissance de cette seconde maison, on fut obligé de suspendre les travaux.

On ne voulut pourtant pas retarder plus longtemps le rétablissement du culte dans ce lieu regardé jadis comme le plus saint qu'il y eut en France. On disposa à la hâte un oratoire au-dessus de la cave où les premières explorations avaient été faites. Par un hasard providentiel, l'autel se trouva placé juste au-dessus du tombeau. La bénédiction de cet oratoire eut lieu le 12 novembre 1860, lendemain de la fête de saint Martin. Elle fut faite avec de l'eau bénite de l'ancienne basilique, conservée par un chanoine et ses héritiers. Ainsi Esdras, au retour de la captivité, était allé chercher au fond d'un puits, pour le rallumer sur l'autel, le feu sacré qu'on y avait caché lors de la ruine du temple. M^{gr} l'archevêque célébra la messe dans la nouvelle chapelle, entouré de ses vicaires généraux, d'une partie des membres du chapitre métropolitain et des curés de la ville. Il y avait soixante-dix ans que l'auguste sacrifice était interrompu dans ce lieu. Sans doute, à la vue de cette humble chapelle, les assistants pouvaient pleurer, comme les Juifs, en se rappelant la gloire de l'ancienne basilique; mais l'espoir de la voir un jour sortir de ses ruines les remplissait d'une joie indicible.

Ce premier acte d'une réparation si longtemps attendue fut un véritable événement pour la ville et le diocèse. Pendant les sept jours qui suivirent, une affluence considérable se pressa dans la chapelle provisoire et dans le caveau où apparaissaient les résultats des premières fouilles. On avait suspendu à la voûte de ce dernier une petite lampe qui ne devait plus s'éteindre. Une grande croix rouge avait aussi été tracée sur la muraille dans la direction présumée du tombeau. Les fidèles s'agenouillaient devant cette croix et la baisaient avec dévotion. On n'estima pas à moins de vingt mille le nombre des fidèles qui défilèrent dans cet étroit espace.

Le 14 décembre, fête de la Réversion de saint Martin, toutes les difficultés qui s'opposaient à la continuation des fouilles étant levées, les recherches furent reprises

dans la soirée. On débarrassa préalablement la seconde cave, dont on venait d'entrer en jouissance, et, pour y être à l'abri des importunités, on en fit murer les différents accès. Le conducteur des travaux était resté dans cette cave avec trois ouvriers. D'autres se trouvaient dans la première avec les membres de la commission. Pour ne pas s'écarter de l'axe de la basilique, sur lequel on savait que le tombeau était placé, on était convenu d'ouvrir la muraille à l'endroit marqué de la croix rouge. Les deux groupes communiquaient ensemble par un trou de mèche. Les premières fouilles mirent à découvert le rond-point du chœur de la basilique, et par conséquent le prolongement des maçonneries précédemment mises à nu. Il était onze heures du soir. Les travaux, quoique habilement dirigés, avaient été longs, pénibles, mêlés tour à tour d'espérance et d'anxiété. Plus de trente personnes étaient là, réunies dans la première cave et retenues par l'attente de l'événement : parmi elles se trouvaient plusieurs ecclésiastiques, entre autres l'abbé de Beaumont, vicaire de Saint-Julien, et un vénérable vieillard qui jadis avait exercé les fonctions d'enfant de chœur dans la basilique. On continuait de travailler avec ardeur ; tous ceux dont les mains n'étaient pas occupées priaient. Tout à coup, dans la cave minée, on vit, au milieu des décombres, tomber sous le marteau des ouvriers des fragments de pierre blanche. L'opérateur regarde avec attention ; ces pierres sont liées évidemment par une maçonnerie plus ancienne. Devant lui, coupés transversalement et noyés dans un gros mur de fondation moderne, se dressent deux petits murs parallèles en tuffeau blanc, écartés d'environ soixante-cinq centimètres, et présentant encore à leur partie supérieure deux petits voussoirs, naissance d'une voûte qui n'existait plus. Le doute n'est plus possible : ces deux murs sont les deux côtés parallèles du petit caveau ou sépulcre dans lequel, après le ravage des huguenots, on avait déposé les cendres de saint Martin, et où ses reliques avaient autrefois reposé. Au premier

aspect des pierres blanches, M. Mandin avait, en communiquant par le trou de mèche, demandé la suspension des travaux dans la cave opposée. Après un rapide examen, il n'hésite plus et donne avis de sa découverte à la commission. Les études préalables qu'on avait faites permirent d'acquiescer aussitôt la certitude que le tombeau de saint Martin était retrouvé. Les assistants prosternés, haletants, accueillent cette nouvelle avec des transports de joie. Un prêtre entonne le *Magnificat*, et le cantique de la reconnaissance, alterné dans les deux caves, retentit sous ces voûtes qui, depuis si longtemps, ne connaissaient plus la prière.

Le petit monument est bientôt dégagé en son entier ; on s'assure avec bonheur qu'il n'est que peu endommagé et que la partie supérieure seule fait défaut. La percée étant devenue complète, plusieurs membres de la commission peuvent le visiter et constater de leurs yeux l'importante découverte si providentiellement accomplie. Ce jour-là, en effet, 14 décembre 1860, Dieu permettait que l'emplacement précis du tombeau de son grand serviteur, caché et perdu sous de vulgaires constructions depuis soixante-dix ans, fût retrouvé et rendu à la piété des fidèles.

Le lendemain, la société archéologique, représentée par son président, son secrétaire et les autres membres du bureau, se transportait sur les lieux pour examiner le résultat des fouilles. M. Lambron de Lignim, un antiquaire érudit qui avait retrouvé aux archives de Tours un curieux procès-verbal de 1686, s'y trouvait présent. Il put s'assurer par lui-même, ainsi que ses collègues, « que le petit caveau voûté en tuffeau très blanc, » mentionné comme le sépulcre de saint Martin dans cette pièce importante, correspondait parfaitement par ses dimensions et sa nature au petit caveau récemment découvert. Tous reconnurent sans hésitation l'emplacement de l'antique et vénérable monument. Était-ce le sépulcre même bâti par saint Perpétue ? Les maçonneries n'avaient-elles pas été détruites par les révolutions nombreuses qui

avaient ravagé la basilique, et reconstruites plusieurs fois ? Il était permis de discuter cette question. Mais l'histoire est là pour affirmer que le lieu et les dispositions générales du tombeau furent toujours respectés avec le plus grand soin. Nous pouvons donc, en toute certitude et confiance, nous prosterner devant ces ruines précieuses, et baiser le sol où saint Perpétue déposa le corps du thaumaturge soixante-quatre ans après sa mort.

Dès lors l'idée d'une réédification n'était plus une idée étrange et chimérique ; elle entraît peu à peu dans le sentiment populaire. Les souvenirs d'autrefois, le concours incessant des pèlerins venant, comme aux siècles passés, se prosterner devant le saint tombeau, l'éclat nouveau donné aux fêtes de saint Martin, tout contribuait à l'entretenir et à l'exalter. La ville de Tours, au sein de la prospérité matérielle où l'on vivait alors, rêvait de s'embellir, d'ouvrir à travers ses rues élégantes de nouvelles artères à la circulation, de construire des édifices appropriés aux besoins de ses habitants. Au milieu de toutes ces créations du confort et du luxe modernes, ne fallait-il pas relever une des vieilles gloires de la cité, élever un monument sur la tombe du grand évêque qui attirait de nouveau la foule des étrangers et des pèlerins ? La question ne faisait doute pour personne ; mais quel serait ce monument ? Les opinions étaient partagées : les uns voulaient qu'on se bornât à la construction d'une chapelle ; d'autres, plus courageux et plus confiants, pensaient que, sans reproduire complètement l'ancienne basilique, on parviendrait à élever au pied de la tour Charlemagne une belle église, digne de la mémoire du célèbre thaumaturge. Parmi eux, le père du futur chapelain de Saint-Martin, le marquis de Beaumont, soutint énergiquement ce dernier projet, pensant qu'une simple chapelle ne répondrait ni à la dignité du saint, ni à la piété des habitants de la Touraine, et contribua ainsi pour sa part à la décision du vénérable archevêque.

Encouragé par ces dispositions des esprits, M^{gr} Guibert proposa à la municipalité de reconstruire l'église de

Saint-Martin sur ses anciennes fondations, sans toutefois se prononcer sur le plan. Le conseil municipal accueillit avec empressement les ouvertures du prélat : par deux délibérations successives, il promit le déplacement des rues tracées sur le sol de la basilique et son concours pécuniaire. La commission nommée pour étudier la question, réservant la pensée d'une reconstruction totale de l'œuvre du bienheureux Hervé, fut même d'avis d'en relever aussitôt que possible le chœur, le transept et la majeure partie de la nef. En énonçant cette entreprise gigantesque, elle exprimait seulement le regret de laisser en dehors de ses projets la tour de l'Horloge. Elle confiait à l'avenir le soin de la rattacher à l'église nouvelle.

Appuyé sur les promesses du conseil municipal, fort de l'opinion publique, l'archevêque, qui jusqu'alors n'avait rien voulu hasarder, annonça aux fidèles, par un très remarquable mandement, la restauration du sanctuaire de saint Martin. « Ce n'est pas moi, disait-il, qui ai fixé le moment...; une voix s'est révélée tout à coup des profondeurs les plus intimes de l'âme..., l'écho qui a répondu a été universel. J'ai été moi-même saisi par cette force mystérieuse, et, loin de l'avoir créé, je n'ai fait qu'obéir à sa puissance irrésistible. » Sans se prononcer encore sur l'étendue et les proportions de l'entreprise, le sage prélat en signalait les principales données. « L'édifice nouveau, disait-il, devra être construit sur les fondations de l'ancienne église, que l'on retrouve à peu de profondeur en creusant dans le sol, afin que le tombeau, qui est le point invariable, se trouve placé comme autrefois vers le fond de l'abside, et il faudra relier la basilique à la belle tour Charlemagne, qui est dans un état de parfaite conservation. L'ensemble de tout l'édifice devra présenter, par son ampleur et la beauté de son style, un caractère monumental digne des grands souvenirs qu'il est destiné à perpétuer. » C'était à la veille de la fête de saint Martin que l'illustre prélat parlait ainsi. La solennité du saint patron de la Tour-

raine en revêtit une solennité inaccoutumée. Une procession fut organisée à travers les rues de la ville ; on conduisit solennellement le saint reprendre, pour ainsi dire, possession du sol où il avait reposé pendant tant de siècles. Du pied de la tour Charlemagne, les évêques accourus autour du successeur du thaumaturge donnèrent simultanément leur bénédiction à la foule enthousiasmée.

En énonçant le projet de relever l'église Saint-Martin, l'archevêque de Tours ordonnait des quêtes et émettait l'idée de s'adresser au monde entier. « Ce n'est pas pour nous seuls, disait-il encore, que nous voulons réédifier le sanctuaire de saint Martin, mais pour les fidèles de la catholicité entière. L'œuvre que nous commençons est une œuvre nationale, puisqu'elle a pour objet de glorifier le plus illustre saint de notre pays ; elle intéresse aussi toute l'Église, car je sens au fond de mon âme un pressentiment qui me dit que le rétablissement du culte de saint Martin dans son ancienne ferveur, sera le signal et le point de départ d'une rénovation religieuse pour notre pays et pour bien d'autres. »

L'appel adressé au monde chrétien par le successeur de saint Martin fut entendu ; les évêques élevèrent la voix, et de toutes parts ce fut comme un immense panegyrique à la louange du thaumaturge ; le souverain pontife bénit l'œuvre entreprise, et les aumônes vinrent en abondance. Mais pendant les années suivantes surgirent des obstacles inattendus : un nouveau conseil municipal revint sur la décision précédemment prise, et refusa de consentir à l'aliénation des rues. L'œuvre n'en continuait pas moins sa marche ; les souscriptions augmentaient ; les maisons qui couvraient le sol de la basilique étaient achetées dans l'espace de quinze jours. L'oratoire primitif était devenu trop étroit pour satisfaire aux exigences de la piété des fidèles et recevoir les pèlerins ; on remplaça la petite chapelle par une église en bois pouvant contenir un nombre assez considérable de fidèles. Le tombeau, entouré d'une grille, fut surmonté d'un ciborium de cuivre doré dû à

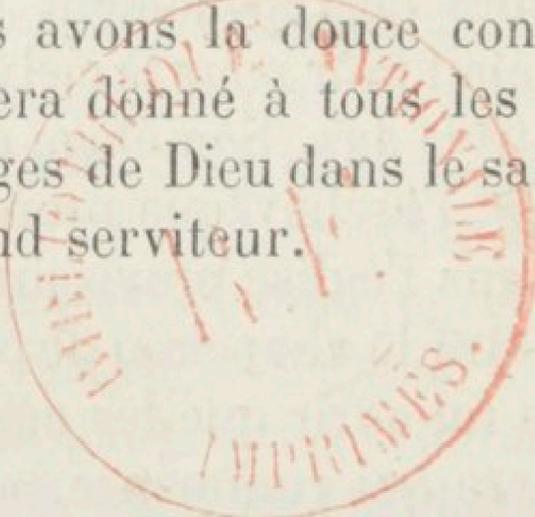
la piété généreuse d'un fervent chrétien dévoué au culte de saint Martin. Ce dais brillant, rehaussé d'émaux et de pierreries, repose sur quatre colonnes de même métal. Au milieu de chaque fronton se détache une figure d'ange sur un fond d'émail, et aux quatre angles se trouve un autre ange supporté par une légère colonnette. Le ciborium abrite à la fois le tombeau et quelques fragments des reliques du thaumaturge, dont l'église cathédrale a consenti à se désaisir.

M^{gr} Guibert avait confié tout d'abord la garde de l'église provisoire à un jeune et pieux ecclésiastique, l'abbé Albert de Beaumont. Tout semblait le désigner au choix du prélat : son désintéressement, sa dévotion connue au saint patron de la Touraine, et aussi l'ardeur chevaleresque avec laquelle son père, le marquis de Beaumont, s'était, dès le commencement, prononcé pour la restauration de l'église du glorieux patron des armées. L'abbé de Beaumont accepta cette charge avec l'abnégation la plus complète. Pendant quatre ans il travailla sans relâche, avec un zèle admirable, au développement du culte de saint Martin. Il devait succomber à la peine ; des fatigues incessantes achevèrent de ruiner sa constitution, affaiblie déjà par les labeurs du ministère paroissial. Il voulut pourtant aller jusqu'à la fin, lors même que les forces physiques ne répondaient plus à l'énergie de son âme. Mais il était mûr pour le ciel, et il mourut épuisé à l'âge de trente-trois ans. Son éloge est tout entier dans ces paroles que M^{gr} l'archevêque prononça à la messe de ses funérailles, dans l'église provisoire de Saint-Martin : « Il a consenti à être le chapelain de cette chapelle, alors que je ne pouvais lui offrir que les embarras et les incertitudes d'une œuvre qui commence. »

L'abbé de Beaumont fut remplacé par trois missionnaires oblats qui, durant plusieurs années, employèrent leur zèle et leur expérience à donner un nouvel essor à l'œuvre de saint Martin. A l'heure actuelle ce sont des prêtres de notre diocèse qui sont chargés d'exercer le saint ministère dans la chapelle provisoire.

L'ardeur des premiers jours pour le pèlerinage de Saint-Martin ne s'est point refroidie. La tombe du bienheureux pontife est continuellement entourée de pieux fidèles : ce sont des prêtres qui lui exposent les besoins de leur troupeau, des mères de famille qui lui recommandent leurs enfants, leurs époux ; des cœurs affligés qui attendent de lui des consolations, des malades qui lui demandent le soulagement de leurs souffrances ; des communautés entières viennent implorer sa protection. Chaque année, au jour et pendant l'octave de la fête de saint Martin, des foules nombreuses se pressent dans la chapelle, trop étroite pour les contenir. Un pèlerinage national a été organisé en 1870 : il a laissé à Tours de précieux souvenirs. La France n'est point seule à venir prier dans le sanctuaire de l'apôtre des Gaules : la Belgique y a envoyé ses enfants ; à plusieurs reprises ils sont accourus par les voies rapides pour vénérer les saintes reliques. Le thaumaturge, de son côté, ne cesse pas de faire sentir les effets de sa protection : bientôt les murs de la chapelle ne suffiront plus à recevoir les témoignages de reconnaissance pour les grâces qu'il a déjà obtenues de Dieu.

A la vérité, le grand évêque attend encore le monument qui doit abriter son tombeau et ses saintes reliques ; mais nous avons la douce confiance que le jour approche où il sera donné à tous les vrais croyants de chanter les louanges de Dieu dans le sanctuaire élevé à la gloire de son grand serviteur.

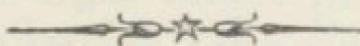
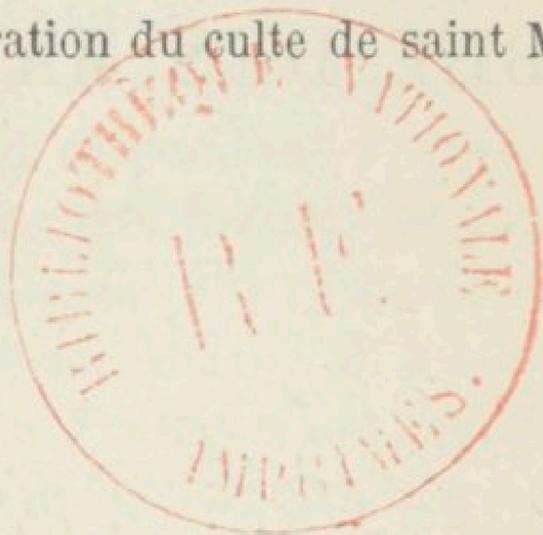


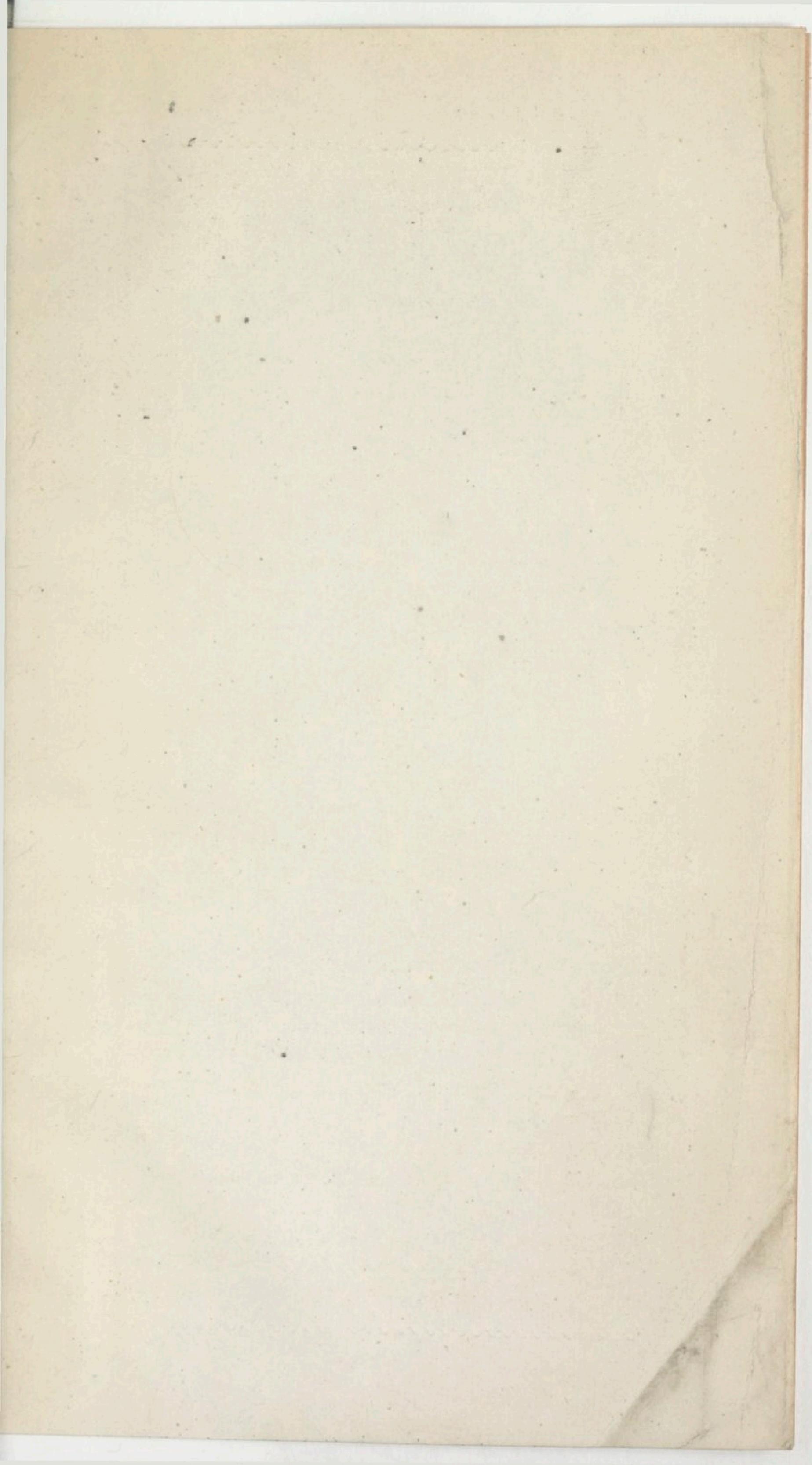
FIN

TABLE DES MATIÈRES

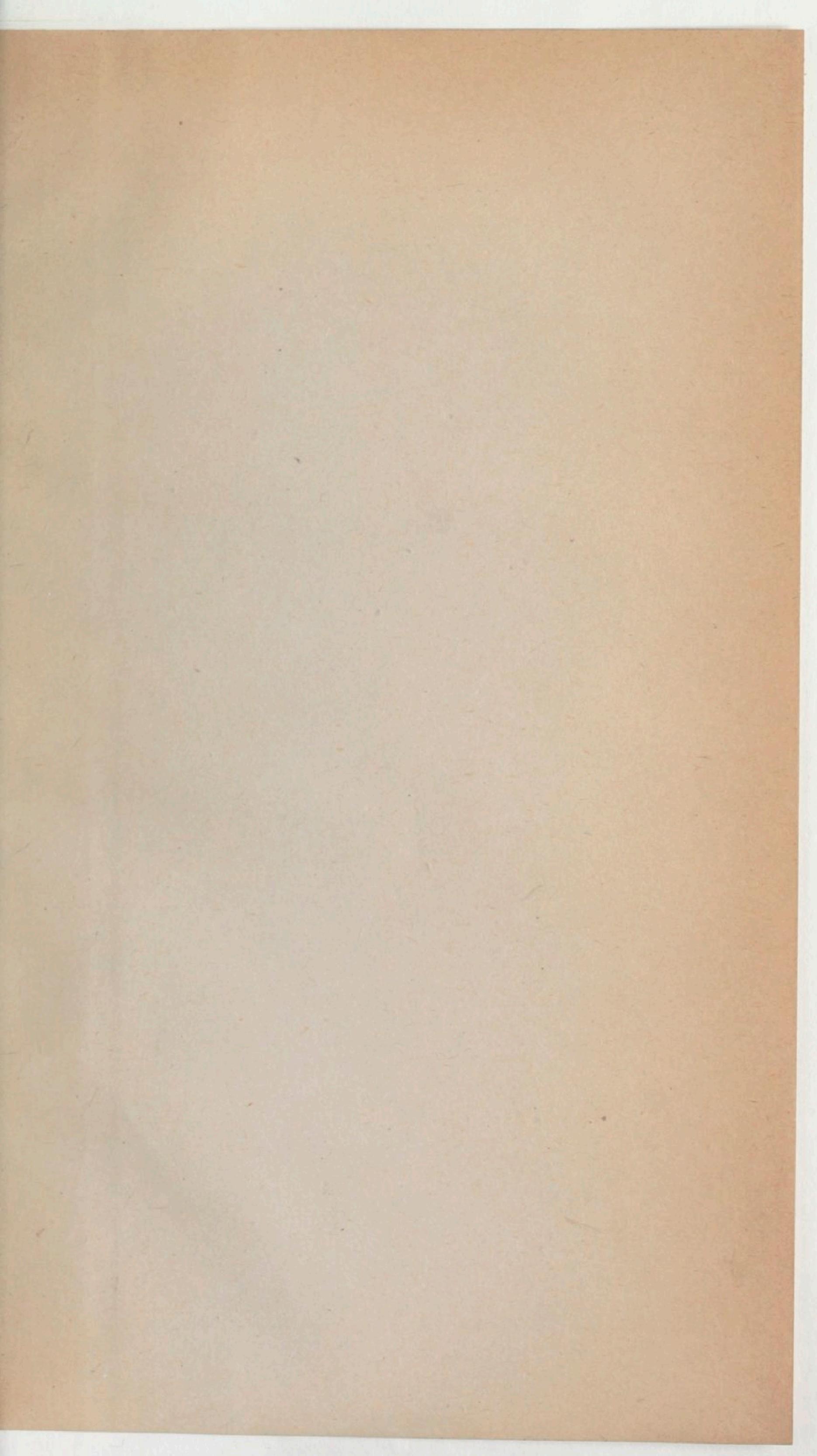
APPROBATION	VII
AVANT-PROPOS	IX
CHAPITRE I. — Naissance de saint Martin.	1
— II. — Saint Martin soldat dans l'armée romaine.	9
— III. — Baptême de saint Martin	15
— IV. — Saint Martin à Trèves, et l'origine de la vie monastique	22
— V. — Saint Martin disciple de saint Hilaire	32
— VI. — Fondation de Ligugé	42
— VII. — Saint Martin évêque de Tours.	50
— VIII. — Marmoutier.	55
— IX. — Vie sacerdotale de saint Martin.	66
— X. — Saint Martin défenseur des opprimés.	73
— XI. — Les priscillianistes; saint Martin à la cour de Maxime	81
— XII. — Apostolat de saint Martin dans la Tou- raine.	98
— XIII. — Apostolat de saint Martin dans les Gaules.	108
— XIV. — Luites de saint Martin avec le démon. — Ses rapports avec les esprits célestes.	121
— XV. — Paulin de Nole et Sulpice Sévère; leur admiration pour saint Martin.	129
— XVI. — Mort de saint Martin	139

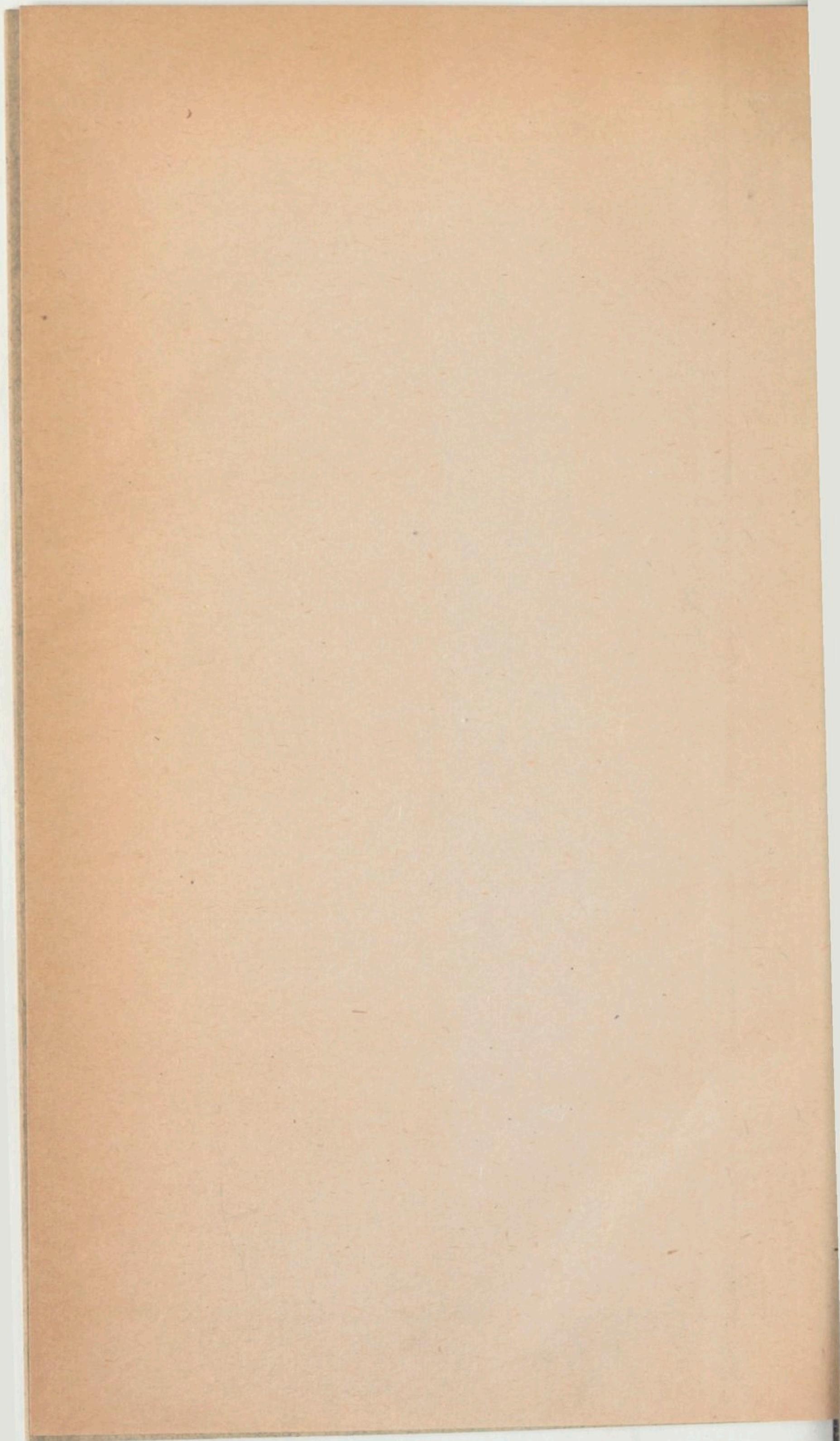
- XVII. — Le tombeau de saint Martin et la basilique de saint Perpétue 153
- XVIII. — Les Francs au tombeau de saint Martin. 163
- XIX. — La basilique d'Hervé; ses gloires et ses désastres 174
- XX. — La collégiale de Saint-Martin. 187
- XXI. -- Restauration du culte de saint Martin. . 196

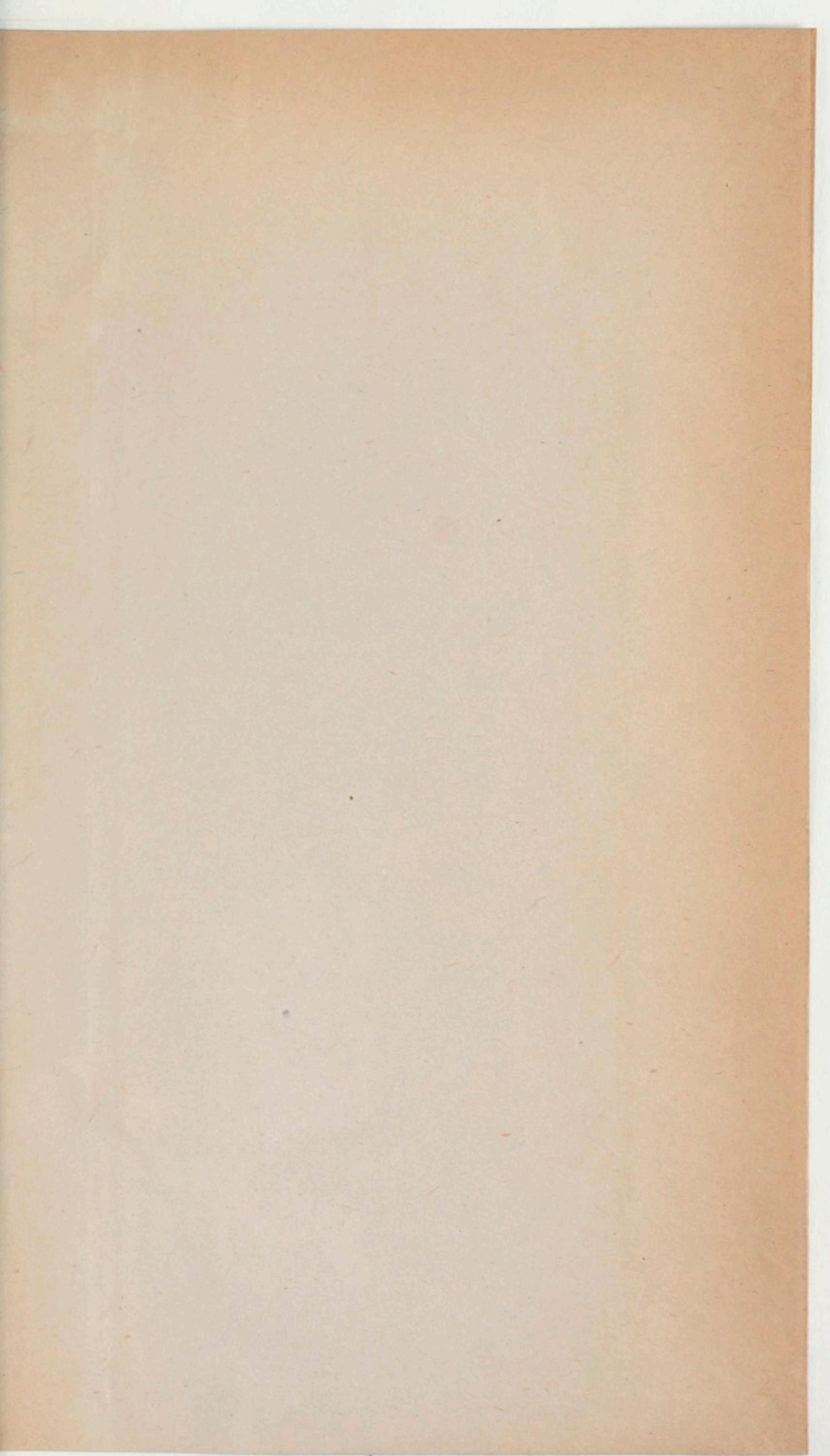


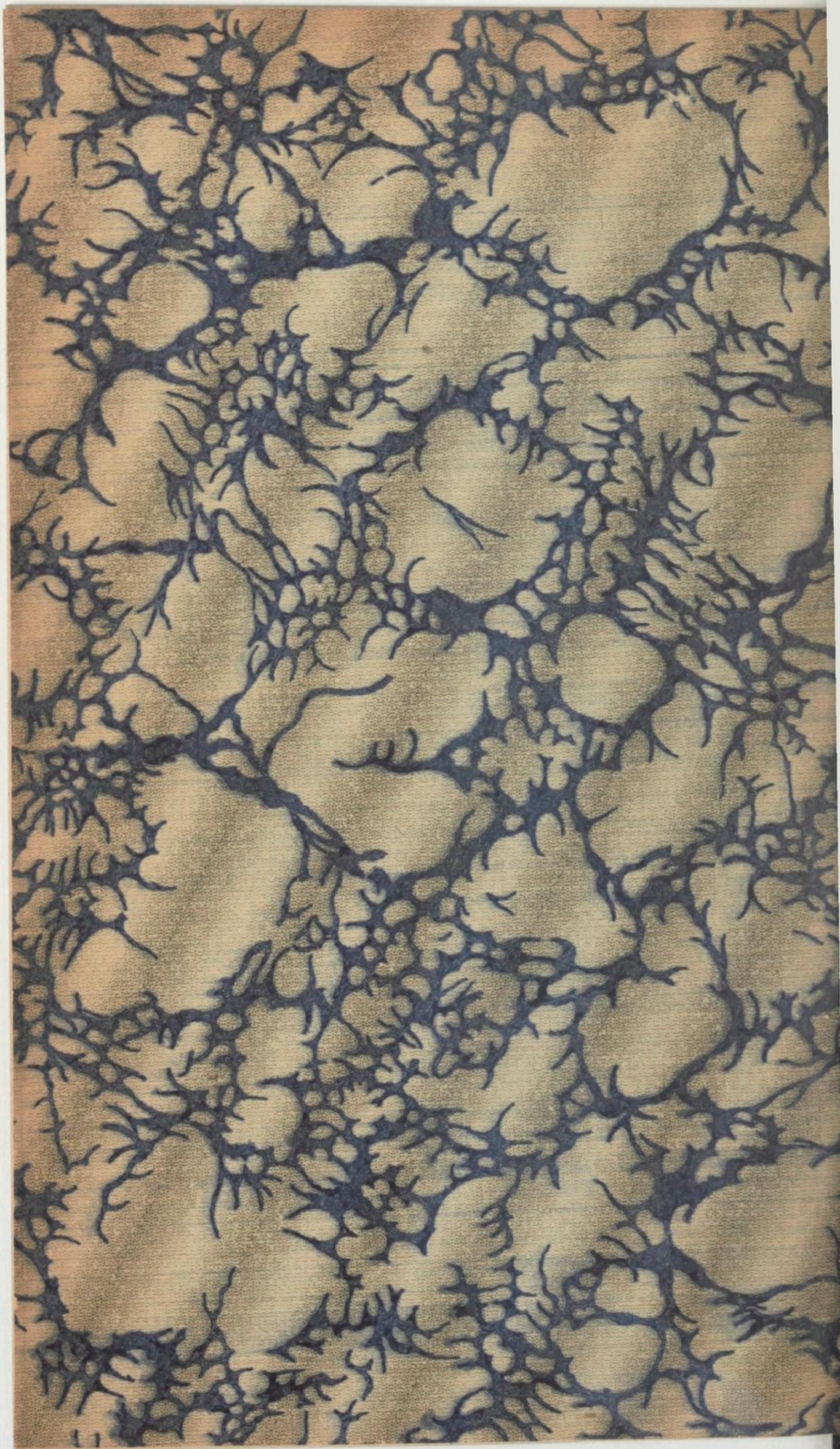




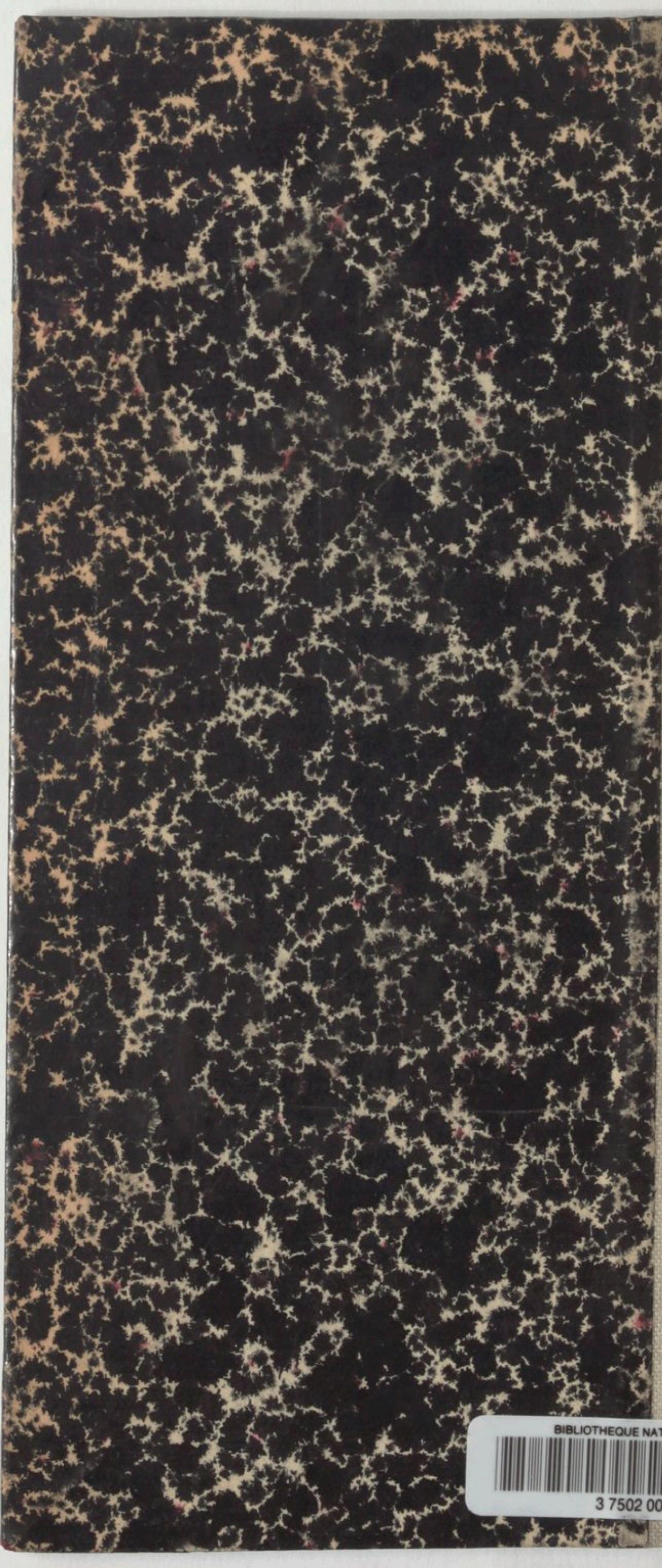












BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00840528 6